



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

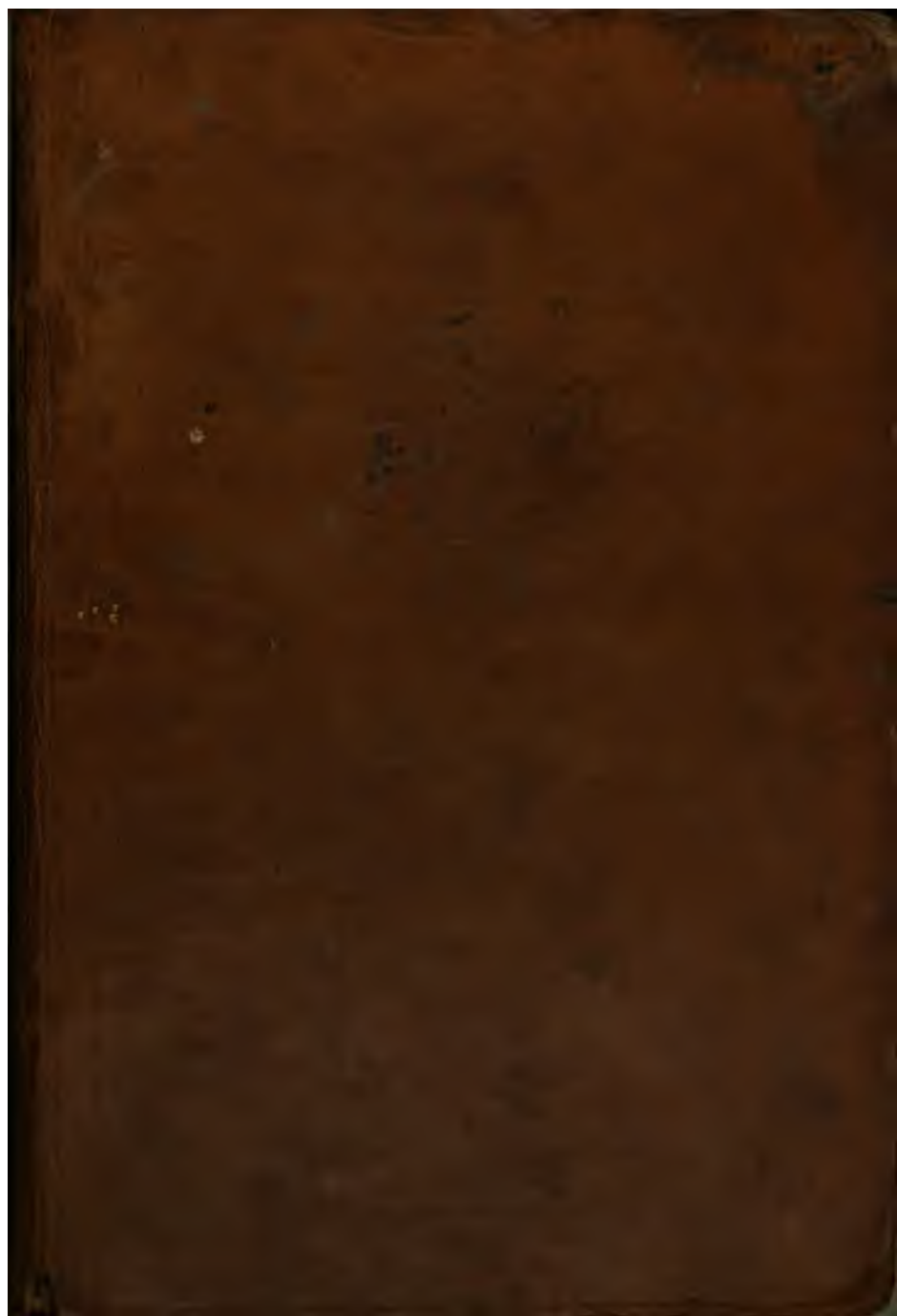
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

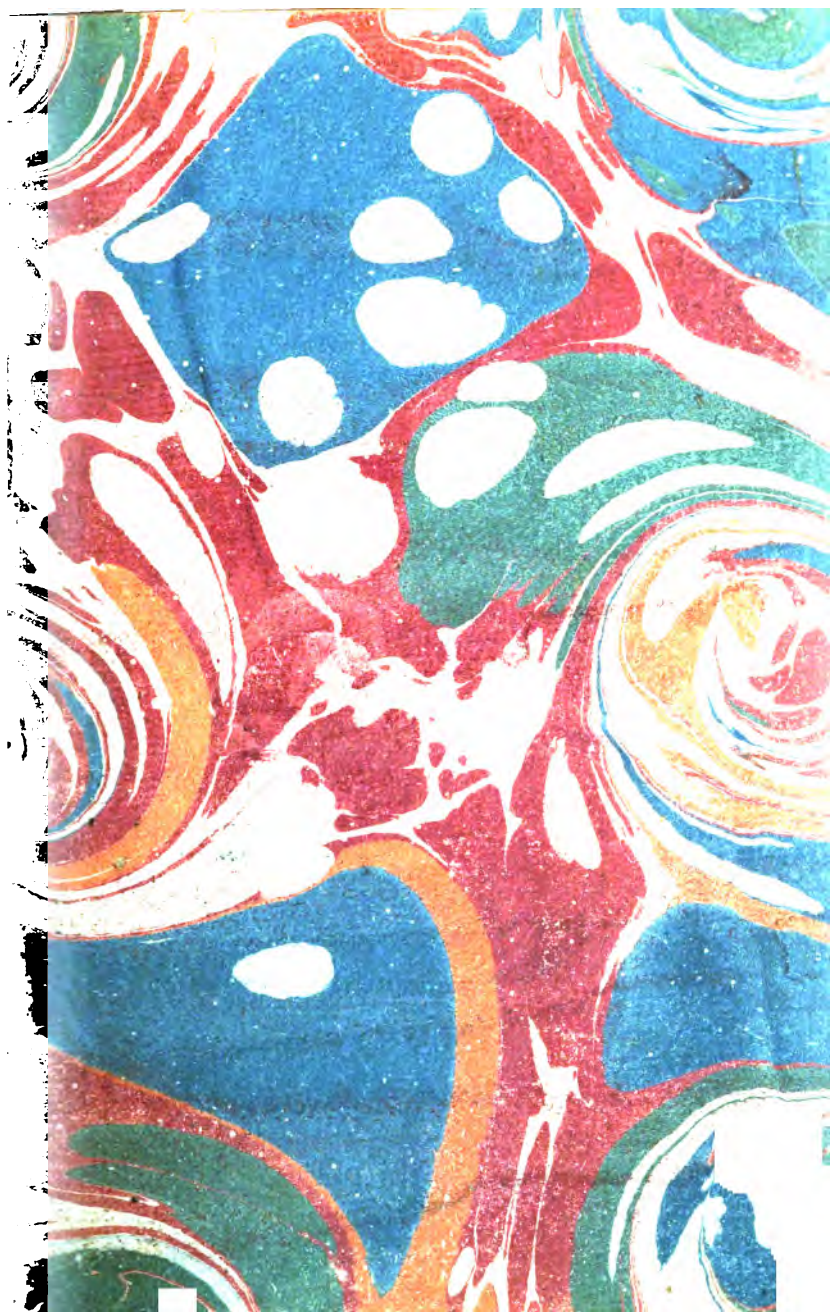
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



GUSTAVE RUDLER  
COLLECTION

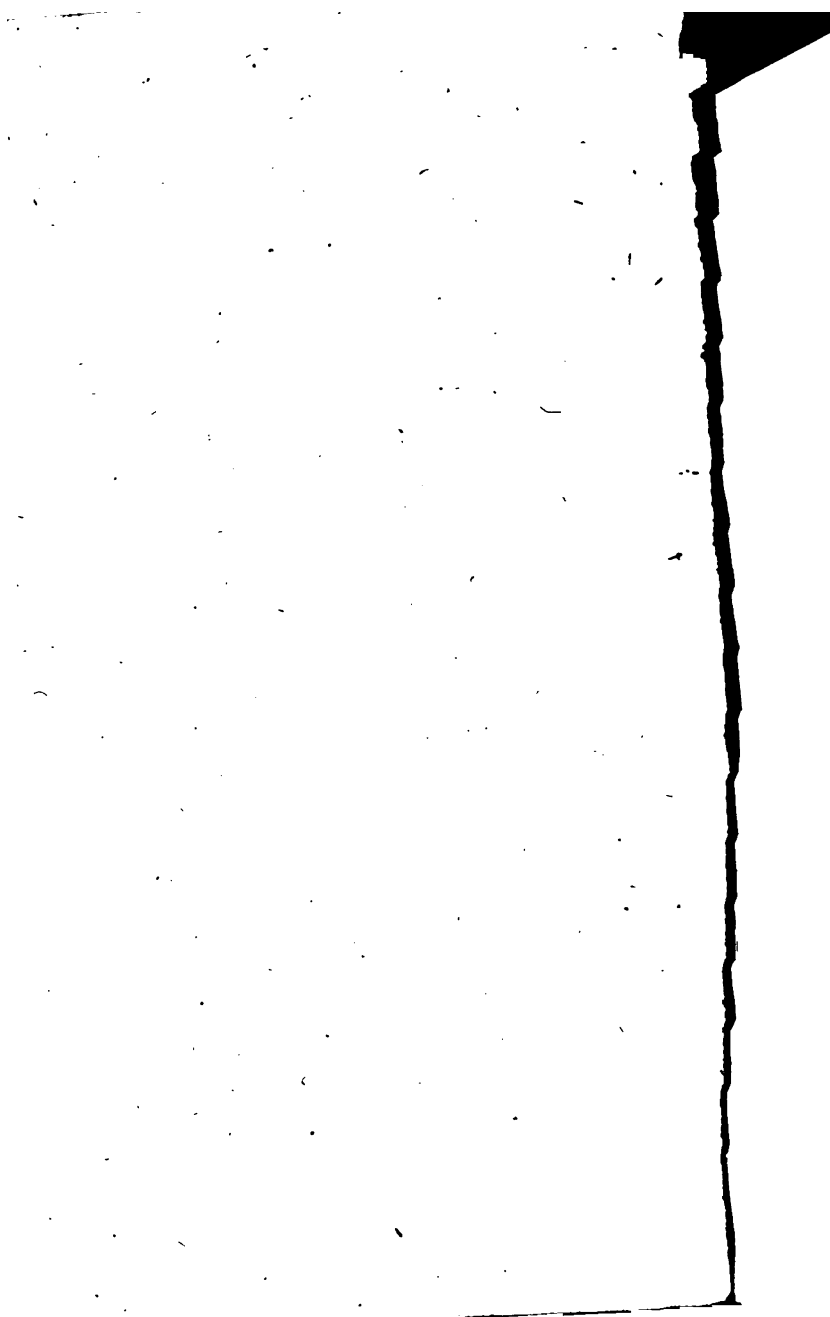


Rudler F. 5









# ŒUVRES

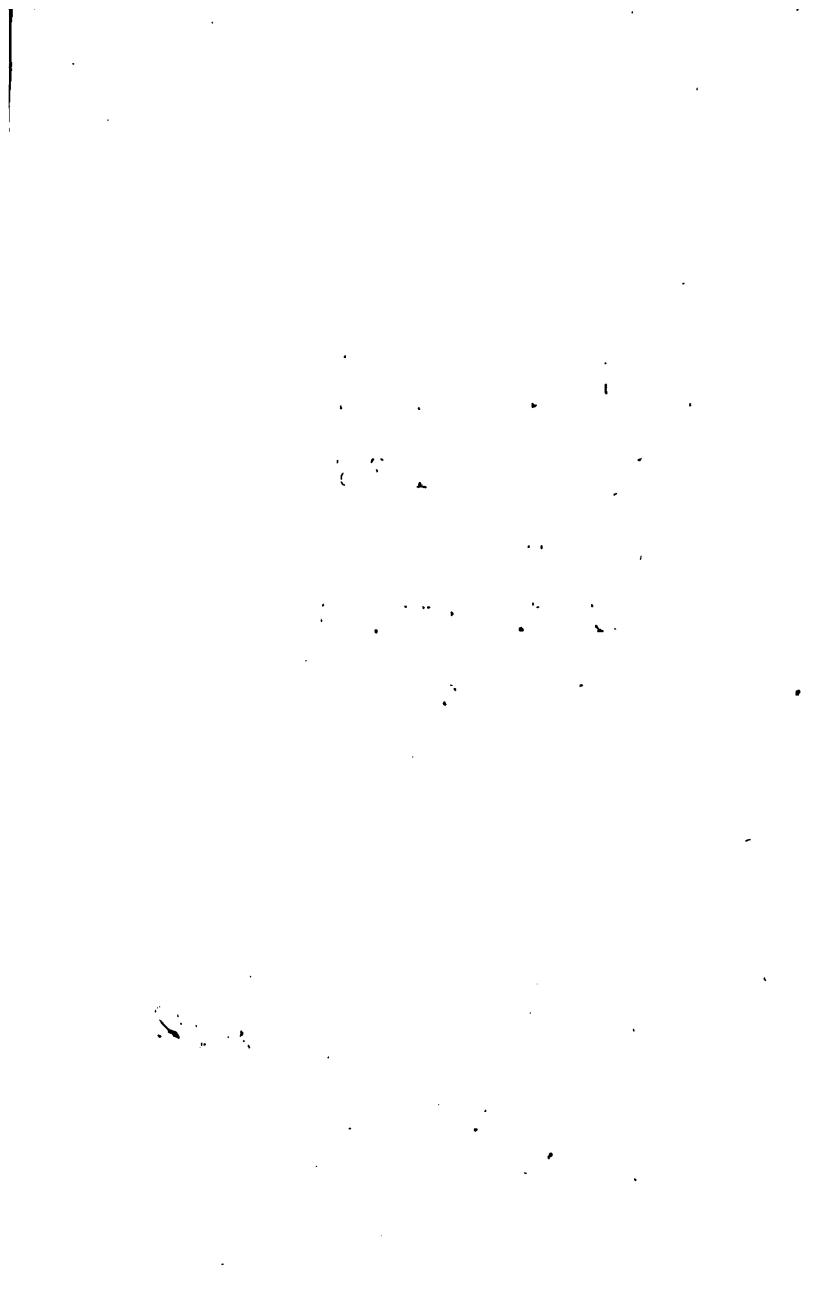
COMPLETTES

DE

*M. LE C. DE B\*\*\**

TOME I.





# ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. LE C. DE B\*\*\*

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

DERNIERE ÉDITION.

---

*Nascuntur Poëtæ. . . . . Cic.*

---

TOME PREMIER.



A LONDRES.

---

M. DCC. LXXI.

*M. S. P.*



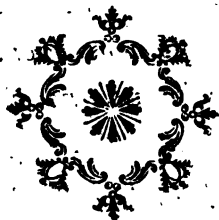


## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

*LES Éditions réitérées des Œuvres de M. le C. de B\*\*\*\*\* qui ont parues depuis plusieurs années, tant en France qu'en Hollande, ont été jusqu'à présent si incorrectes & si tronquées, que nous avons cru devoir en publier une nouvelle, aussi fidèle que complete, & faire tous nos efforts pour la rendre digne de son illustre Auteur, & la présenter au Public qui la désiroit depuis longtemps. Persuadés que cette Édition*

¶ AVERTISSEMENT.

*sera bien accueillie en France , où  
régne le meilleur goût pour la Litté-  
rature , nous en avons fait passer  
un grand nombre d'exemplaires à  
nos Libraires correspondans , qui  
indubitablement seront flattés de  
débiter un Ouvrage déjà marqué du  
sceau de l'immortalité.*





# DISCOURS SUR LA POÉSIE.

**B**REBEUF, en embellissant l'idée de Lucaïn sur l'écriture, a donné, sans y penser, une définition bien juste de la Poésie.

*Phœnices primi, samæ si creditur, ausi  
Mansuram ruidibus vocem signare figuris.*

(a) C'est de lui que nous vient cet art ingénieux  
De peindre la parole & de parler aux yeux ;  
Et par des traits divers, de figures tracées,  
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Ce dernier trait si heureux & si expressif  
auroit encore plus de force & de finesse, s'il

---

(a) Il n'est peut-être pas aisé de citer quatre vers François où l'on ne puisse reprendre quelque défaut, ou désirer quelque beauté. Les Vers de Brebeuf sur l'écriture sont fort estimés ; cependant le troisième de ces Vers est très-foible & les règles exactes de la Langue ne sont point observées dans

étoit appliqué à l'art des Vers. On a éclairci, on a fixé tous les principes de la Poésie, en disant d'elle, qu'elle est l'art de donner du corps & de la couleur à la pensée, de l'action & de l'ame aux êtres inanimés.

Il suffit de penser pour être homme d'esprit ; mais il faut imaginer pour être Poète : Horace, si grand Peintre dans ses Odes, ne se croit pas lui-même Poète dans ses Satyres & dans ses Epîtres : il ne connoît de regles essentielles à la Poésie, que les seuls principes de la Peinture : *Ut Pictura Poësis*.

Les ouvrages d'Homere, d'Hésiode & de Virgile, sont des galeries de tableaux, ouvertes à tous les amateurs des beaux Arts : aussi le célèbre Bouchardon, qui dans la partie du dessin peut justement être appelé le Raphaël de la France, a dit, en parlant d'Homere : *C'est le Poète des Peintres*. On pourroit faire le même éloge de Virgile. En effet, quel tableau de

---

le quatrième. Il faudroit dire *de donner de la couleur, &c.* non par *donner*.

Michel-Ange a plus d'expression & de force que le combat de Cacus & d'Alcide dans le huitième Livre de l'Énéide. Par quels traits de feu ce terrible combat n'est-il pas terminé !

*Hic Cacum in tenebris incendia vana vomentem.  
Corripit in nodum complexus, & angit inhærens  
Elisos oculos, & siccum sanguine guttur.*

Et quelques Vers après :

*. . . . . Pedibusque informe cadaver  
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo  
Terribiles oculos, vultum, villosaque satiss  
Pecora semiferi, atque extinctos faucibus ignes.*

On trouve, à chaque page, dans Homère & dans Virgile, des tableaux de la dernière force ou de la plus grande vérité. C'est, sans doute, cette abondance d'images tirées du sein de la nature, qui a assuré de siècle en siècle à ces deux célèbres Auteurs le titre de grands Poètes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes d'esprit, on auroit eu peut-être bien des défauts à leur reprocher.

L'invention est l'attribut le plus essentiel, & le signe le plus infailible du génie. En fait d'arts,



qui n'invente pas, ne mérite point le titre de grand homme. Mais l'homme inventeur n'est pas toujours Poëte. Il ne le devient qu'en donnant à ses expressions cette couleur vraie & animée, qui distingue le style poétique de tous les autres styles. Convenons donc que l'art de peindre est le vrai talent des Poëtes, & que l'esprit, malgré toutes ses ressources, ne pourra jamais ni imiter le talent, ni le remplacer. Lucain, avec de grandes beautés, a confirmé cette maxime par son exemple; & le Traducteur de l'Iliade, si estimable d'ailleurs, ne l'a que trop prouvé de nos jours.

La nécessité de peindre s'étend à tous les genres de Poësie. Tout Poëte qui n'est pas peintre n'est qu'un versificateur. Un grand tableau a le caractère & le mérite du Poëme Epique. La Chanson peut passer pour une espèce de miniature. Je crois qu'en faisant l'histoire des Arts sous le règne de Louis XV, on pourroit comparer le Salon d'Hercule peint par le Moine, avec le célèbre Poëme de la Henriade.

La nature entiere est l'objet de la Poësie. Il

faudroit donc , si les bornes de la vie & celles de l'esprit humain le permettoient , que le vrai Poète eût une connoissance générale de tout ce qui appartient à l'esprit , & de tout ce qui est du ressort de la matiere. Les Poètes ignorans sont toujours de foibles copistes : ils peignent d'après des descriptions anciennes , empruntées elles-mêmes les unes des autres , les agitations de la mer qu'ils n'ont souvent pas vues , l'horreur d'un naufrage dont ils n'ont jamais pu être les témoins , des batailles sans aucune connoissance de la guerre ; & pour dire encore plus , ils osent quelquefois parler du Gouvernement sans nulle teinture de politique ; de mœurs , de passions , sans étude du cœur humain. Stériles dans les tableaux de la vie champêtre , ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies , le murmure des ruisseaux , les pleurs de l'aurore , & le badinage des zéphirs. On voit qu'ils ne connoissent la campagne que par les jardins de la Ville , & qu'ils n'ont jamais observé avec des yeux de peintre les différens spectacles des cieus , & les accidens qui

varient le tableau de l'Univers. Leurs descriptions sont chargées & confuses : l'on n'y découvre aucun de ces traits hardis qui dévoilent la nature : leurs draperies dérobent les grâces sans les orner. Les jeunes Poètes sur-tout donnent rarement aux objets différens le ton de couleur & le degré d'expression qui leur conviennent : ils confondent tous les genres de style , & peignent une danse de Wateau avec le pinceau fier des le Brun & des Poussin.

L'Auteur des Epîtres qui composent ce Recueil , (b) occupé depuis quelques années à perfectionner un Poème contre les différens principes de l'Irréligion , a toujours été convaincu de la vérité des maximes qu'on vient d'établir : heureux si en consacrant les loisirs de la jeunesse à la défense de la vérité , il avoit pu embellir , par des images intéressantes , les systèmes abstraits de Physique & de Métaphysique qui entrent nécessairement dans le plan qu'il s'est proposé. Virgile , qu'il a étu-

---

(b) Ce Recueil d'Epîtres est le premier hommage public que M. de B\*\*\* ait rendu aux Belles-Lettres. Il désavoue tous les morceaux de prose & de vers qu'on lui a attribués.

dié avec soin , en use ainsi dans son Poëme des Géorgiques. Les matieres les plus sèches s'ornent & s'enrichissent dans ses mains : il lie avec un art admirable l'épisode au sujet , enforte que sans jamais abandonner son plan , il le varie , & empêche que l'imagination ne se croye captive dans les bornes où il la retient. On ne sera peut-être pas fâché de juger si le disciple a profité des leçons du maître. Le système de Spinoza, (c) si monstrueux dans ses principes, si horrible dans ses conséquences, sembloit prêter bien peu à la Poésie Française , brouillée de tout tems avec la Philosophie , & sur-tout avec la Métaphysique. L'Auteur du Poëme contre l'Irréligion , a osé exposer ce système si abstrait. Le Public va juger s'il devoit s'en croire capable. C'est ainsi que commence le Chant où il expose & réfute le Spinozisme.

Enfin , je vous revois , bois antique & sauvage ,  
Lieu sombre , lieu désert , qui dérobez le sage .

---

(c) Dieu est tout , tout est Dieu , selon le système de Spinoza les hommes , les animaux , les plantes sont des modifications de la Divinité. Il résulte de ce principe que tout ce qu'est , est bien , soit dans l'ordre physique , soit dans l'ordre moral



Partagent avec toi l'heureuse immensité.  
 Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse,  
 Enflamme mon esprit, & mûris ma sagesse;  
 Viens à moi, je t'implore... Un feu pâle & soudain  
 De ma gorge à ces mots remplit le vaste sein:  
 Je crus être témoin de la chute du monde.  
 Les astres égarés dans une nuit profonde,  
 Et par leurs tourbillons vainement suspendus,  
 Roulerent dans les airs ensemble confondus.  
 Tout parut s'abîmer: moi seul, calme & tranquille,  
 Je vis l'affreux cahos entourer mon asyle.  
 Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité.  
 Plongé dans le silence & dans l'obscurité,  
 Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre  
 Je vis sortir alors des débris de la terre  
 Un énorme Géant. Que dis-je! un monde entier,  
 Un colosse infini, mais pourtant régulier.  
 Sa tête est à mes yeux une montagne horrible:  
 Ses cheveux, des forêts; son oeil sombre & terrible;  
 Une fournaise ardente, un abîme enflammé:  
 Je crois voir l'Univers en un corps transformé.  
 Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines,  
 Le profond Océan écume dans ses veines;  
 La robe qui le couvre est le voile des airs:  
 Sa tête touche aux Cieux & ses pieds aux enfers;  
 Il parolt: la frayeur de mon âme s'empare;  
 Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,  
 Plus tremblant que soumis, plus surpris qu'agité,  
 Je cherche en lui les traits de la Divinité;  
 Lorsqu'abaissant vers moi sa puissante chevelure,

Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :

» Cesse de méditer dans ce sauvage lieu ,

» Homme , plante , animaux , esprit , corps , tout est  
» Dieu.

» Spinoza le premier connut mon existence :

» Je suis l'être complet , & l'unique substance :

» La matière & l'esprit en sont les attributs :

» Si je n'embrassois tout , je n'existerois plus.

» Principe universel , je comprends tous les êtres :

» Je suis le Souverain de tous les autres maîtres :

» Les membres différents de ce vaste Univers ,

» Ne composent qu'un tout , dont les modes divers ,

» Dans les airs , dans les cieux , sur la terre & sur  
» l'onde ,

» Embellissent entr'eux le théâtre du monde ;

» Et c'est l'accord heureux des êtres réunis ,

» Qui comble mes trésors & les rend infinis.

» Cesse donc de borner ma puissance divine ;

» Je suis tout : tout en moi puise son origine :

» Ma grande âme circule , agit dans tous les corps ;

» Et selon leur structure anime leurs ressorts ;

» Mais la sagacité ne s'échappe & n'émane

» Qu'à travers le bandeau que m'oppose l'organe.

» Si le voile est épais , l'esprit éclate moins :

» S'il est plus délié , libre alors de tous soins ,

» Il brise le tissu de ses liens rebelles ,

» Et jusques dans le ciel lance ses étincelles.

» De cet être ignoré , de cet être puissant ,

» Admire , & reconnois le portrait agissant.

» Mon corps est le monceau de toute la matière :

» L'union

L'union des esprits forme mon ame entière ;  
Il dit : mais de cent coups à la fois foudroyé ,  
Comme un foible crystal le colosse est broyé  
L'obscurité s'enfuit : le jour enfin m'éclaire ,  
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.  
Je vois , ô Vérité ! &c.

La Poésie , comme on vient de l'expliquer ,  
est donc l'art de peindre la nature , en don-  
nant à l'esprit la couleur des corps , & aux  
corps le feu & la vivacité de l'esprit. Faut-il  
s'étonner qu'elle ait conservé dans les siècles  
même les plus barbares un empire constant sur  
tous les hommes ! Elle réunit les grâces & les  
avantages des deux arts les plus aimables , la  
Peinture & la Musique. Elle imite le charme  
de la Peinture par les images , & les accords  
de la Musique par l'harmonie. Or , le goût  
des tableaux & du chant est aussi naturel à  
l'homme que la faculté de voir & d'entendre.  
Il est presque impossible qu'avec des yeux &  
des oreilles on ne se prête tour-à-tour au plai-  
sir de voir un objet bien imité , & au charme  
d'entendre des sons harmonieux. Il est donc  
permis de conclure que l'esprit agité par les



douces impressions de la vue & de l'ouïe , & dû nécessairement inventer l'art de la Poésie , qui est elle-même une espece de peinture & de musique. De là ce goût universel des hommes pour les vers , le chant & les tableaux.

Si les Philosophes , dont l'esprit est souvent plus sérieux que délicat , plus juste qu'étendu , avoient pénétré dans les causes de la Poésie , de la Peinture & de la Musique : loin de proscrire ou de dédaigner des arts si estimables , ils les regarderoient comme les effets nécessaires du rapport établi entre l'ame & les sens , & comme des plaisirs délicieux que l'Auteur de la Nature nous a ménagés. Un profond Géometre traite les vers de bagatelle : cependant il y a à parier que le grand Newton ne vivra pas aussi long-temps que le vieux Homere. Tous les hommes n'ont pas ce degré de lumière qui éclaire la route obscure des sciences ; mais ils ont presque tous ce fond de sentiment qui suffit pour aimer & pour exercer jusqu'à un certain point les arts purement aimables.

Si ceux qui confondant toujours la cause

de la Poésie avec celle des Poètes, la regardent comme une occupation dangereuse, pouvoient penser que l'art, indifférent par lui-même, se prête aux vices comme aux vertus de l'artiste, que la nature du talent poétique ne détermine pas les hommes à être vicieux; que la prose auroit trop d'avantage sur les vers, si elle avoit le pouvoir de réformer un mauvais naturel, ou de réprimer des passions effrénées: si, dis-je, ils se donnoient le tems de réfléchir avant que de juger, ils se garderoient bien de décrier un art innocent, exercé dès sa naissance dans les temples & aux pieds des autels, consacré par la lyre de David, par la plume de Job, par la voix des plus grands Prophetes; d'un art enfin qui a fait d'âge en âge les délices de l'esprit humain, & l'éloge des Princes qui l'ont protégé. Les vertus deviendroient inutiles pour la postérité, si les talens n'en éternisoient le souvenir dans la mémoire des hommes.

Ainsi, pour maintenir l'ordre de la société, & hâter les progrès de l'esprit, il faudroit tel-

lement assujettir chaque citoyen aux obligations de son état , que les talens ne nuisissent jamais aux devoirs , & que les vertus pussent toujours subsister avec les connoissances. Il faudroit se souvenir que les arts les plus frivoles en apparence , sont enchainés par un lien très-fort , mais presque imperceptible aux arts qu'on croit les plus nécessaires. Malheur à celui qui oseroit rompre cette chaîne , & qui en retranchant les abus , pourroit cesser d'encourager les succès. Il est aisé de démontrer que les sciences les plus respectables & les plus utiles seroient bientôt abandonnées , si le goût étoit détruit. Ignore-t-on que le goût , en adoucissant la féroçité des mœurs , en polissant le style barbare des livres , en ranimant l'ardeur de l'étude , en ramenant l'esprit dans le chemin de la vérité , a étendu par gradation le cercle de nos connoissances ? Mais comment ce goût , restaurateur des sciences les plus sublimes , auroit-il surmonté l'ignorance & la barbarie , sans le secours des arts aimables , tels que la Poésie , la Peinture

& la Musique (d) ? Par quelle fatalité arrive-t-il donc que les hautes sciences, en étendant leur empire, rétrécissent celui des Beaux-Arts, & étouffent insensiblement ce même goût qui les avoit rappelées de leur exil, & qui les feroit renaitre encore, si les hommes, qui se lassent bientôt d'être sçavans, retomboient dans leur première barbarie ? Quel enchaînement admirable entre les arts utiles & agréables ! Eh ; combien les plus grandes choses dépendent souvent des plus petites !

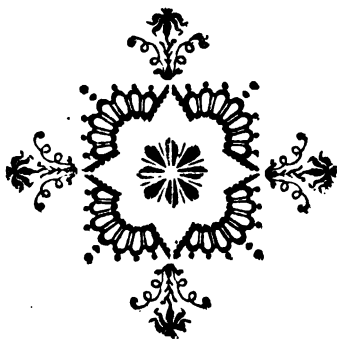
Il ne reste plus qu'un mot à dire des Épîtres qu'on donne au Public. L'occasion les a fait naître, la vérité les a dictées, la vertu s'y montre sans hypocrisie & la critique sans aucune teinture de satire. On a tâché d'y éviter tous les défauts qui font craindre les vers. Il falloit y répandre les grâces qui les font aimer : mais le talent seul qu'on ne peut pas se

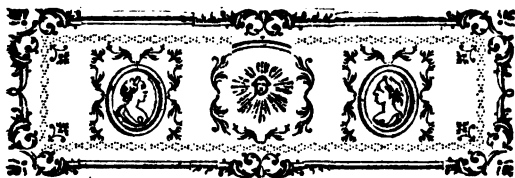
---

(d) La Poésie est si naturelle aux hommes, que les Poëtes ont été les premiers écrivains de toutes les Nations. Le premier Ouvrage de Moïse est sans doute le beau Cantique qu'il fit après le passage de la Mer rouge. Homère & Hésiode ont précédé tous les Historiens & tous les Philosophes de la Grèce.

22 DISCOURS SUR LA POESIE.

donner , pouvoit les y faire naître. L'Auteur  
de ce foible Effai invite les Maîtres de l'art à  
l'honorer de leurs critiques : il promet d'en  
profiter , & de ne jamais y répondre:





# É P I T R E

## <sup>A</sup> SUR LE G O Ū T.

### EPITRE I.

A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

**S**AGES sans loix, brillans sans imposture,  
 Coulez, mes vers, enfans de la nature :  
 N'affectez rien ; que la main du hazard  
 Amene tout, jusqu'aux regles de l'art.  
 Le naturel est le sceau du génie,  
 L'appui du goût, l'ame de l'harmonie.  
 Sacrifiez à la simplicité  
 Le faux éclat d'un style *brillanté*,

Rayon fubit, étincelle imprévue,  
Qui frappe, étonne, & jamais ne remue.  
N'imites pas ce jargon languissant,  
Ces vains essais d'un Poète impuissant,  
Qui, destructeur des jardins de Cythere,  
Ne peut sans rose habiller sa Glycère.  
Fuyez encor les tours trop délicats,  
Des Concerti l'inutile fracas,  
Tout les faux jours des *tournures* nouvelles,  
D'un fade auteur pénibles bagatelles.  
En aiguissant, en limant de trop près,  
L'art affoiblit la pointe de ses traits,  
Trop de recherche avilit la peinture,  
Et d'un tableau fait une signature.

Lorsqu'Arachné, sur des métiers d'ars,  
L'aiguille en main, coloroit l'Univers,  
Que de l'Olympe elle étendoit le voile,  
Ou captivoit l'Océan sur la toile;  
Le goût du vrai, mariant ses couleurs  
Leur ménageoit le teint même des fleurs,  
Ce velouté, cette aimable jeunesse  
Dont la fraîcheur fait toute la richesse.  
Il leur donnoit ce ton de vérité,  
Original, s'il est bien imité:  
Cet ordre prompt, ou lent dans les nuances,  
Qui sembloit unir, & lier les distances,  
Associer le soleil à la nuit,  
Et joindre l'ombre au jour qui la détruit,  
Par le succès Arachné pervergie,  
Avec le goût perdit la modestie,

Et défians la rivale de Mars,  
 Lui disputa l'empire des beaux arts.  
 Mais son orgueil annonçoit sa faiblesse;  
 Un seul regard lancé par la sagesse,  
 Anéantit l'ouvrage & le talent.  
 Arachné change, & son corps chancelant  
 Devient bientôt un insecte inutile,  
 D'un vain réseau réparateur futile.  
 Que de trésors par Arachné perdus!  
 L'Art seul lui reste, ou plutôt son abus.  
 De ses filets la trame délicate,  
 A nos lambris adroitement liée,  
 Offre un travail moins heureux que fini:  
 A force d'art, l'art lui-même est banni.

Il est encor des talents dans la France,  
 Qui des neufs Sœurs nourrissent l'espérance.  
 Mais je croisois qu'au frivole inclinés,  
 De la nature ils se sont détournés.  
 Se pourroit-il, François, que notre verve  
 Eût réveillé le courroux de Minerve;  
 Qu'on eût fondu l'or du siècle passé,  
 Pour y mêler un clinquant effacé?  
 Le naturel s'est usé sous la lime;  
 La symétrie a banni la sublime,  
 Et la clarté, ce flambeau du discours,  
 Pâlit, s'éteint, & fait place aux faux jours.

Trop de finesse affadit la faillie  
 De la piquante & sincère Thalie: (a)

(a) La Comédie.



Dans un travail inutile à nos mœurs ;  
 Plus d'un Newton sépare leurs couleurs ;  
 Le Prisme en main marque leurs différences,  
 Et nous égare en leurs foibles nuances.  
 L'art trop heureux d'instruire & d'amuser  
 Est devenu l'art de subtiliser,  
 L'art de donner, au gré de l'imposture,  
 Tout à l'esprit, & rien à la nature.  
 On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,  
 Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

Pourquoi faut-il que Melpomene (b) en larmes,  
 Le cœur rempli de tragiques alarmes,  
 Et des transports d'un amour inhumain,  
 S'abaisse, & vienne, un creuser à la main,  
 Analyser les transports de sa flamme,  
 Armer ses vers du sel de l'épigramme,  
 De sa douleur combiner les regrets,  
 Peindre toujours, n'intéresser jamais,  
 A l'antithèse enchaîner la maxime,  
 Et tendre plus au succès qu'à l'estime?

Plût aux neuf Sœurs qu'un Amphion nouveau, (c)  
 Avec Lully conciliât Rameau ;  
 Que, bannissant l'envie & la satire,  
 On accordât les accens de leur lyre !  
 Le Dieu de Gnide & le Dieu des concerts  
 Ont inspiré ces deux chœurs divers :

---

(b) La Tragédie.

(c) La Musique.

L'un du bon goût protecteur & modele,  
 Est de nos cœurs l'interprète fidele:  
 L'autre échauffé par le concert des cors,  
 Rend avec feu leurs physiques accords.  
 Que de l'amour l'un chante les ravages,  
 L'autre les mers, la foudre & les orages.

J'aurois voulu que le Dieu des Romans (d)  
 Eût épuré la langue des amans;  
 Que le remords, persécuteur du vice,  
 Fût son remede, autant que son supplice.  
 L'Amour si fourbe est pourtant ingénu:  
 Libre, immodeste, il rougit d'être nu.  
 D'un ton naïf peignez son imposture:  
 Que la pudeur préside à la peinture:  
 C'est un enfant, mais un enfant armé,  
 Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé.  
 Cruel, perfide, il sourit quand il blesse:  
 Changez de ton s'il change de foiblesse.

J'aurois aimé que, féconde en ses tours, (e)  
 Pleine d'un feu qui s'anime toujours,  
 Notre Éloquence eût eu plus d'harmonie,  
 Moins de recherche, & plus de vrai génie;  
 Que noble & forte, elle eût marqué ses traits,  
 Du Titien imité les portraits,  
 Et de Rubens ravi le pinceau mâle.  
 Voyez Hercule, & le jeune Céphale:

---

(d) Les Romans.

(e) L'Éloquence.

Terrible & fier , l'un porte dans ses mains  
 Et le repos , & l'effroi des humains.  
 Un sourcil noir ombrage sa paupière :  
 Son œil enfante & répand la lumière ;  
 Et son front large , inquiet & troublé ,  
 Soutient des Dieux le palais ébranlé ;  
 Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore ,  
 Céphale attend que l'Olympe se dore ;  
 Il abandonne aux Zéphirs , à leurs jeux ,  
 Le soin trop vain d'arranger ses cheveux.  
 Au point du jour ses vestes dénouées ,  
 Dans les forêts flottent abandonnées :  
 Sans artifice , aimable , intéressant ,  
 Il communique un transport qu'il ressent.

Enfans des arts , entre ces deux images  
 Décidez-vous : distinguez vos ouvrages  
 Ou par les traits , ou par le coloris :  
 Le naturel assura leur prix.  
 Mais en fuyant la vaine dépendance  
 De l'art stérile , évitez l'abondance :  
 Qu'un voile simple entoure vos appas :  
 Embellissez , ornez , ne chargez pas.  
 Pères féconds , sacrifiez sans peine  
 Tous les enfans qu'une facile veine  
 Produit sans choix , enfante sans dessein ;  
 Ou laissez-les mûrir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la nature ,  
 Ne faut du luxe abjurer l'impureté ;

## SUR LE GOUT.

19

Débarrasser vos sens appesantis  
Des faux plaisirs qui les ont pervertis.  
Au fond des cœurs le sentiment sommeille,  
Le bruit des arts l'excite & le réveille:  
Mais à leur pompe attentif par effort,  
Il en gémit, succombe, & se rendort.  
Comment ranger sous de justes idées  
Des passions qu'on ne voit que sardées ?  
Comment goûter & peindre des plaisirs ?  
On ne connoît que l'excès des desirs :  
En les outrant, on cherche à les éteindre :  
Il faut sentir, pour savoir l'art de peindre ;  
Et de nos cœurs étendre dans autrui  
Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la nature, enfans moins indociles,  
Les plaisirs purs n'étoient que plus faciles :  
Mais, pour remplir notre cœur inconstant,  
Du vrai bonheur l'art recula l'instant.  
Les biens voisins perdirent leur amorce :  
Plus éloignés, ils eurent plus de force :  
Nos sentimens plus vifs furent moins doux ;  
Le cœur moins tendre, & l'amour plus jaloux ;

Heureux celui dont l'ame moins vulgaire  
Cherche de Pan le temple solitaire ;  
Qui, revenu des modernes erreurs,  
Connoît le prix des jardins & des fleurs,  
D'un jeune ormeau dont la tête naissante  
Soutient déjà la vigne languissante ;

L'affreux Pyrrhonisme en système,  
 Et la débauche en sentiment !  
 De voir la beauté dissolue  
 Proscrire par des ris moqueurs  
 La flamme tendre & retenue  
 Qui brûloit jadis dans les cœurs,  
 Et toujours foible sans tendresse,  
 Toujours vive sans passion,  
 Immoler à l'illusion  
 L'honneur, la gloire & la sagesse,  
 De voir enfin la volupé,  
 Esclave de l'hypocrisie,  
 Sacrifier par vanité  
 Les plaisirs permis de la vie,  
 Pour servir dans l'obscurité  
 L'intempérance, la folie,  
 Et les vices que multiplie  
 L'espoir de leur impunité !  
 Quels jours, disoient ces diètes ombres,  
 Ont suivi nos âges heureux !  
 Quels voiles ! quels nuages sombres  
 Couvrent le front de nos nouveau !  
 C'est la vertu, non la naissance  
 Qui rend les héros immortels ;  
 Et leurs monumens, qu'on encense,  
 Sont devenus par sa puissance  
 Moins des tombeaux que des autels.  
 Eh, pourquoi les noms que vos peres  
 Ont illustrés dans les combats,  
 Deviendroient-ils héréditaires,

Si leurs vertus ne le font pas ?  
 Vos mœurs n'ont plus que la surface  
 Du vrai , de l'honnête & du beau ;  
 Votre amour est une grimace  
 Votre zèle un piège nouveau.  
 L'esprit mêlé dans tous vos vices  
 Leur donne un ton de dignité  
 Qui dérobe à des yeux novices  
 L'horreur de leur difformité.  
 La haine conduit sur vos traces  
 Le fantôme de l'amitié :  
 La noirceur , par la main des Grâces ,  
 Etouffe , en riant , la pitié.  
 Quelle différence d'usages ,  
 Et quels contrastes dans les cœurs !  
 Le temps avec de nouveaux âges  
 Amène de nouvelles mœurs.  
 Notre probité plus chrétienne ,  
 Joignoit , sans art & sans éclat ,  
 La fermeté Stoïcienne  
 A la franchise du soldat.  
 Moins fastueux dans nos promesses ,  
 Moins simulés dans nos refus ,  
 Nous ignorions l'indigne abus  
 De colorer par des fablettes  
 Une amitié qu'on ne sent plus ;  
 De fasciner par des fineses  
 Les yeux pénétrants des Burrhus ;  
 Sous les dehors des Regulus ,  
 De cacher les armes trahissantes

Et les noirceurs des Manlius ;  
 De conserver dans les bastilles,  
 L'air indépendant des Brutus ;  
 Et le langage des Lucreces ,  
 Dans le culte impur de Vénus.

Le peuple voyoit sans murmure  
 Le pouvoir des grands & des loix.  
 Assujettie à ses emplois ,  
 Jadis l'opulente rûre  
 N'osoit aspirer à nos droits :  
 L'or n'illustroit pas autrefois ;  
 Et la Noblesse alors plus pure ,  
 Naïsoit dans le sein des exploits.  
 Quels jours oisifs pour les critiques !  
 Mars ennoblissoit les vainqueurs ;  
 Point de contrats problématiques :  
 Plus clairs , plus vrais , plus authentiques ,  
 Les titres étoient dans les cœurs.  
 Alors nos chars dans la carrière  
 Conduits par la fâste & le bruit ,  
 N'écrasôient pas sur la poussière  
 Ce peuple avide qui vous fuit.  
 Mais la fierté mâle & guerrière ,  
 Le zèle ardent , l'amour des loix ,  
 Du Louvre entr'ouvroient la barrière ,  
 Et nous annonçoient à nos Rois.

Ami, ce portrait véridique ,  
 Si digne des nos bons ayeux ,  
 N'est pas le travail fantastique  
 D'un cerveau foible ou vaporeux :

## SUR LES MŒURS.

35

On n'y fait point de premier âge  
 Le roman tant de fois ciré,  
 Ni le pédantefque étalage  
 Des beaux jours de l'antiquité.  
 C'est un tableau que les Joinvilles  
 Et les Commiées ont tracé,  
 Qui par le fafte de nos Villes  
 Eft terni fans être effacé.  
 Ces âges, traités de gothiques,  
 Etoient les âges des Bayerts:  
 Siècles de la gloire & de Mars,  
 Où les vertus moins politiques  
 Régnoient à la place des Arts.  
 Les François nourris dans les armes  
 Invitoient Bellone à leurs jeux:  
 Les ris s'uniffoient aux alarmes:  
 L'amour devenu belliqueux,  
 Sous l'acier déroboit les charmes  
 Et les trésors de fes chevaux.  
 Alors la tranquille innocence  
 Etoit compagne des plaifirs,  
 Et l'on vouloit que la décence  
 Fût l'interprète des defirs.  
 Mais cette vertu fabriquée,  
 Qu'affichent encor les mortels,  
 N'eft plus qu'une idole tronquée  
 Qui déshonore les aurels.  
 La politesse eft une écorce  
 Qui couvre un cœur fourbe ou léger:  
 Le ton du monde eft une amorce



Qui nous en cache le danger :  
Le sçavoir, un vain étalage  
De mémoire & de vanité :  
Notre raison, un badinage  
Où succombe la vérité.  
Mais comme l'esprit assaisonne  
Et nos vices, & nos erreurs,  
Avec succès on déraisonne,  
Avec grace on flétrit les mœurs.  
Oh ! j'aime mieux la *courtisane*  
De nos antiques Chevaliers,  
Que le miel mêlé d'ambrosie  
De nos voluptueux guerriers.  
L'encens que brûloient pour leurs *Dames*  
Ces amis de la vérité,  
Faisoit l'éloge de leurs flâmes  
Et du pouvoir de la beauté.  
Mais cette gloire diffamante  
Qu'on cherche dans le changement,  
Est à la honte de l'amant,  
Un vice applaudi dans l'amant.

Illustre ami, que de folle,  
Que de néant dans les esprits !  
Tous les excès qu'on multiplie  
Sont prévenus par tes mépris :  
D'un œil philosophe & tranquille  
Tu vois les intrigues des Cours :  
Que ton exemple un jour utile  
En arrête à jamais le cours.  
Une Divinité volage

Nous anime & nous conduit tous :  
C'est elle qui dans le même âge  
Renouvelle cent fois nos goûts ;  
Ainsi pour peindre l'origine  
De nos caprices renaissans ,  
Regarde une troupe enfantine ,  
Qui par des tuyaux différens ,  
Dans l'onde où le savon domine ,  
Forme des globes transparents.  
Un souffle à ces boules légères  
Porte l'éclat brillant des fleurs :  
De leurs nuances passagères  
Un souffle nourrit les couleurs.  
L'air qui les enfle & les colore  
En voltigeant sous nos lambris ,  
Leur donne ou la fraîcheur de Flore ,  
Ou le teint ambré de l'Aurore ,  
Ou le verd inconstant d'Iris.  
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole ,  
Qu'un souffle léger a produit ,  
Dans l'instant qu'il brille & qu'il vole ,  
Par un souffle s'évanouit.

François , connoissez votre image ;  
Des modes vous êtes l'ouvrage ,  
Leur souffle incertain vous conduit ;  
Vous séduisez : l'on rend hommage  
A l'illusion qui vous suit ;  
Mais ce triomphe de passage ,  
Effet rapide de l'usage ,  
Par un autre usage est détruit.

**ÉPITRE III.**  
**CONTRE LE LIBERTINAGE,**  
**A M. LE C. DE \*\*\***

**V**OUS qui sçavez donner les couleurs les plus sages  
 Aux traits les plus hardis , aux plus vives images ;  
 Exécutez le plan que vous m'avez tracé ,  
 Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.

Cette trompeuse erreur, dont le monde est l'empire,  
 Plus aimable à saisir que facile à décrire ,  
 Rivale de l'amour & sœur de la beauté,  
 A qui Venus donna le nom de volupté ,  
 Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites ,  
 Célébroit les douceurs des loix qu'elle a prestrites ,  
 Contente si les cœurs lui portent pour tributs ,  
 Des plaisirs ignorés , ou de nouveaux abus.  
 Chaque moment ajouté au charme de l'entendre ;  
 Sa voix devient plus douce , & sa beauté plus rendre ,  
 Un sceptre de cristal arme ses jeunes mains ,  
 Et ce sceptre agité fait mouvoir les humains.  
 Quand tout-à-coup les chœurs des Faunes, des Bacchantes  
 Annoncent à grand bruit le Dieu des Corybantes ;  
 Bacchus vient sur son char demander en vainqueur ,  
 Et la main de la Nymphé , & son trône & son cœur.  
 Le Satyre enivré , la Ménale effrénée ,  
 Sur leurs cistres aigna célébra l'Hyménée ,

## CONTRE LE LIBERTINAGE. 39

La Volupté soupire , & d'un œil languissant  
Invoque en vain l'amour , & cède en rougissant.  
A cet Hymen forcé les Sylvains applaudirent ,  
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent ;  
Et le Ciel en courroux maudit le monstre affreux  
Que devoit mettre au jour ce couple malheureux :  
Bientôt l'événement confirma le présage.

Des amours de Bacchus naît le libertinage ,  
Monstre dont les progrès rapides & constants  
S'étendent sans effort & résistent au temps ;  
Ses beaux yeux sont remplis des charmes de sa mere ;  
Son cœur foible est ouvert aux excès de son pere ;  
Fourbe , il prend de l'amour & l'enfance & les traits ;  
La raison se déride en voyant ses attraits :  
La jeunesse le suit sur la foi de ses charmes ,  
Badine avec son arc , se joue avec ses armes ,  
Serre , brise ses nœuds avec facilité ,  
Et prise dans ses fers se croit en liberté.  
Tranquille , elle sourit au Dieu qui la caresse :  
Dans ses bras amoureux l'imprudente le presse ;  
Quand tout-à-coup saisis d'une douce langueur ,  
Ses bras sont accablés sous le poids du vainqueur.  
A ce trouble inconnu la jeunesse alarmée ,  
Veut éviter les traits du Dieu qui l'a charmée :  
Mais hélas ! ses combats se changent en plaisirs ,  
Ses craintes en espoir , ses remords en desirs ;  
Confuse , elle retombe au milieu de ses chaînes ;  
Un charme involontaire accompagne ses peines ;  
Elle voudroit haïr , elle ne peut qu'aimer ;  
Son cœur cherche le calme & se laisse enflammer.

C'est alors qu'à ses yeux se découvre l'abyme ;  
 Mais au chemin de fleur la conduit jusqu'au crime :  
 Le voile de l'erreur tombe enfin sur ses yeux ,  
 Et les vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.  
 Insensible aux leçons , aux cris de la sagesse ,  
 La jeunesse se livre au vainqueur qui la blesse ;  
 Alors de faute en faute , & d'erreur en erreur ,  
 En épuisant le crime elle accroit son ardeur :  
 Du poids de la raison son ame délivrée ,  
 Au torrent des amours s'abandonne enivrée.  
 Loix , sagesse , pudeur , mœurs , principes , vertus ,  
 A l'aspect du plaisir qu'êtes-vous devenus ?  
 Le temps fuit la jeunesse ; il la presse , il l'arrête ,  
 Et blanchit les trésors qui couronnoient sa tête.  
 Le plaisir est détruit , l'amour n'a plus de traits ,  
 Mais l'habitude reste au défaut des attraits :  
 Le mépris , le dégoût remplissent sur ses traces.  
 Le trône qu'occupoient les talens & les grâces ;  
 Et la mort tranche enfin des jours infortunés  
 Dans le sein des amours si long-temps profanés.

Fils chéri de Bacchus , trompeur libertinage ,  
 A ces honteux excès tu connois ton ouvrage :  
 Couché sur des gazons qu'épargnent les hivers ,  
 Tu ris de voir le monde en proie à ces travers ;  
 Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie  
 Dans ces lieux où la France imite l'Italie. (a)

Lucinde & Cidalis par l'Hymen enchaînés ,  
 Volent aux jeux publics , de myrthe couronnés ;

---

(a) L'Opera.

## CONTRE LE LIBERTINAGE. 41

Lucinde à la douceur ajoute la finesse :  
Le parterre charmé contemple sa jeunesse ,  
De ses regards errans démêle le motif ,  
Et de son innocence arbitre décisif ,  
Fixe sans balancer le moment de sa chute ;  
Bientôt la toffe vole , & l'arrêt s'exécute.  
Un effein de flatteurs perfides , mais charmans ,  
Qui , sans vouloir aimer , portent le nom d'amans ,  
Brillent dans les balcons , & volent autour d'elle :  
Dans leurs discours légers la saillie étincelle ;  
L'art d'orner le frivole & d'embellir les riens ,  
Sème de mille fleurs leurs brillans entretiens.  
A tous leurs mouvemens Lucinde intéressée ,  
Cherche à déterminer son ame embarrassée.  
Art de Sémiramis , miracles de Linus ,  
Charmes d'Anacréon , prestiges de Vénus ,  
Plaisir touchant des pleurs , sentimens de la joie ,  
Tout ce qui plait , qui charme , à ses yeux se déploie ;  
Elle cède , elle perd un reste de fierté ,  
Et prépare son cœur à l'infidélité.  
Dans les sombres détours d'une scène éclatante ,  
L'époux a prévenu son épouse inconstante ,  
Et sa main libérale achete au plus haut prix  
Un repentir suivi de honte & de mépris .

Du spectacle au souper le jeu remplit l'espace ,  
La nuit se lève en vain ; un jour nouveau l'efface.  
Bientôt dans un salon par Comus éclairé ,  
On vole à ce festin si long-temps désiré ,  
Ordonné par le luxe & la délicatesse ,  
Apprêté par le goût , loué par la mollesse.  
Là , tous les sens flattés sans être satisfaits ,

S'aiguisent par degrés , ne s'épanouissent jamais  
 Au troisième nœud que verse la soie ,  
 L'ame s'épanouit , la langue se délie ,  
 Et l'esprit libre enfin au milieu de ses fers ,  
 Vole avec le champagne , & le suit dans les airs.  
 Alors les traits malins de la plaisanterie  
 Troublent de la raison la sage rêverie :  
 Qu'elle règne , dit-on , quand le soleil nous luit :  
 Le flambeau de l'amour est l'astre de la nuit.  
 Ainsi tous les excès , sous un masque commode ,  
 Se glissent sourdement & se tourment en mode.  
 Il suffiroit alors pour érendre leur cours ,  
 Qu'un écrit scandaleux leur prêtât son secours.

Le monde a de son sein exilé la science ;  
 Mais il fait par l'usage ennoblir l'ignorance ;  
 Il prête à nos discours ce vernis animé ,  
 Ce ton enfin , ce ton plus senti qu'exprimé.  
 Cependant sur la foi d'un certain formulaire ,  
 Il voile nos défauts & donne l'art de plaire :  
 De l'esprit , du mérite , arbitre universel ,  
 Il condamne à la hâte , & juge sans appel.  
 Quelques foibles secours puisés dans la lecture ,  
 Quelques faits recueillis dans une source impure ,  
 Sont la base & le fond de ce Juge insensé ,  
 Paresseux à s'instruire , à corrompre empressé.  
 O vous , qui , satisfait de vos courtes lumières ,  
 Ne cherchez , n'enlevez que la fleur des matières ,  
 Laissez en d'autres mains les fardeaux accablans ,  
 Et ne surchargez pas vos débiles talens.  
 Et vous de qui les soins bornés à la parure ,  
 Retranchent à l'esprit toute sa nourriture .

**CONTRE LE LIBERTINAGE. 43**

Qui le bras appuyé sur un pompeux carreau ,  
Arrangez la nature en tournant le fuseau :  
Croyez que ces Auteurs , dont votre âme est charmée,  
Ont le cœur d'un Titan & le bras d'un Pigmée.  
Leur exemple entraîna votre esprit libertin ,  
Connoissez leurs erreurs , & tremblez pour leur fin.  
Ils n'ont jamais senti le solide avantage  
De rendre aux Loix, aux Dieux un légitime hommage.  
Ils ont vu que le monde offroit tout son encens  
A la beauté du jour , à l'idole des sens ;  
Qu'à peine quelques grains conservés en silence ,  
Fumoient obscurément aux pieds de l'innocence ;  
Et qu'enfin les autels d'Amour & de Phurus  
Avoient rendu désert le Temple des Vertus.  
Ils ont vu Flore errante , Arphise à demi-nue  
S'engager sans pudeur , rompre sans retenue ,  
Remplir le monde entier de leurs égaremens ,  
Et compter en un mot leurs jours par leurs amans.  
Ils ont vu triompher ces tyrans de familles ,  
Ces fameux corrupteurs des mères & des filles ,  
Qui galans sans décence , amoureux sans desirs ,  
Ne cherchent què l'éclat dans le sein des plaisirs ;  
Qui loin d'ensevelir la liste de leurs crimes ,  
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes :  
Ils ont dans cette école accourumé leurs cœurs  
A flatter la licence , à mépriser les mœurs ,  
A tolérer le vice , & non le ridicule ,  
A couronner l'excès , à siffler le scrupule ,  
A ne connoître enfin , esclaves fastueux ,  
Que leurs penchans pour loix, & leurs plaisirs pour Dieux.



## ÉPITRE IV.

### SUR L'INDEPENDANCE.

**Q**UI foule aux pieds l'orgueil, le luxe & l'abondance,  
 Qui vit content de peu, connoît l'indépendance :  
 Au-dessus de la crainte, au-dessus de l'espoir,  
 La règle de son cœur est la loi du devoir.  
 Juge sans passion, censeur sans amertume,  
 Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume :  
 En prodiguant le fiel & l'encens tour-à-tour,  
 Il ne sçait point servir & la haine & l'amour.  
 Des rayons de la foi son ame pénétrée,  
 Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée :  
 Trop fier, trop vertueux pour adorer les Grands,  
 Il pèse avec sagesse & les noms & les rangs :  
 Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne  
 De confondre à la fois le titre & la personne :  
 Et qui veut mériter son culte & ses tributs,  
 A la place des noms doit offrir des vertus.  
 Né pour l'obéissance & non pour l'esclavage,  
 Du Temple au pied du Trône il porte son hommage,  
 Et lorsque sa raison s'arme contre la Loi,  
 Il l'enchaîne aux Autels & l'immole à la Foi.  
 Mais, ne supposez pas qu'un zèle fanatique  
 Couvre de ses desseins la marche politique :  
 Spectateur inconnu dans ce vaste Univers,  
 Ses yeux sur les grandeurs sont foiblement ouverts :

## **SUR L'INDEPENDANCE. 49**

Il n'est rien dans les Cours qu'il adore ou qu'il brave ;  
Outrager est d'un fou , flatter est d'un esclave.  
Il faut bannir l'audace & non la liberté ,  
La balance à la main peser la vérité ,  
Ne jamais applaudir aux foiblesses des hommes ,  
Ne point trop éclairer le néant où nous sommes .  
En respectant toujours le Pontife & les Rois ,  
Nous taire , mais oser faire parler les Loix.

C'est ainsi que soumis au joug de la prudence ,  
Nous soutenons les droits de notre indépendance.  
Ami , lorsque l'hiver entourré de frimats ,  
Souffle du fond du Nord la glace en nos climats ;  
Lorsqu'assis sous un toit où les Muses président ,  
Où la vérité parle , où les fronts se derident ;  
Eclairés par l'histoire , amusés par les vers ,  
A notre tribunal nous citons l'Univers.

La Cour offre à nos yeux de superbes esclaves ,  
Amoureux de leur chaîne , & fiers de leurs entraves ;  
Qui toujours accablés sous des riens importants ,  
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des instans.  
Qu'il est doux de les voir dévorés d'amertume ,  
S'ennuyer par état , & ramper par coutume ;  
Tomber servilement aux pieds des favoris ,  
Des biens du malheureux mendier les débris ,  
Et du vil intérêt ministres & victimes ,  
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes !

Heureuse , disons-nous , la douce obscurité ,  
Qui des fers de la Cour sauve la probité :

Mais plus heureuse encor la sagesse constante  
 D'un mortel tout-puissant , que nul appas ne tente ;  
 Qui semblable à Burrhus , vertueux sans orgueil ,  
 Evite le danger sur le bord de l'écueil ;  
 Qui dans les flots bruyans d'une Cour importune ,  
 Aux pieds de la Justice enchaîne la fortune.

Un esprit libre & sage erre avec sûreté  
 Dans les cercles divers de la société:  
 Sévère sans aigreur , & fier sans insolence ,  
 Vif sans emportement , calme sans indolence ,  
 Exact observateur de l'usage inconstant ,  
 Il s'abaisse à propos , se resserre ou s'étend :  
 Pour la seule vertu toujours invariable ,  
 Il souffre les méchans sans devenir coupable ;  
 Tel l'astre bienfaisant qui régle les saisons ,  
 Eclaire un lac impur sans souiller ses rayons.

Prêtons-nous sagement aux miseres humaines :  
 Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes ;  
 Ami , n'achetons point aux dépens des vertus ,  
 L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.  
 Un Dieu sage a pesé dans la même balance  
 Les différens états de l'humaine opulence.  
 Loin de l'aisance honnête il bannit les remords :  
 Il joint la peine aux rangs , & les soins aux trésors ;  
 Et pour nous conserver une ame non commune ,  
 Son bras de nos foyers écarte la fortune ;  
 Evitons les erreurs de l'indocilité ,  
 Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains , ô vous, dont l'esprit tributaire,  
 De qui veut l'affervir esclave volontaire,  
 Prêt à tout soutenir comme à tout renverser  
 Attend avec respect un ordre pour penser !  
 Vous intrigans obscurs , ambitieux reptiles ,  
 Asservis dès l'enfance à des dehors utiles ,  
 Qui marchez vers le Trône à l'ombre des autels ,  
 Et ne chantez les Dieux que pour plaire aux mortels :  
 Et vous froids complaisans , dont l'ame mercenaire  
 Epouse sans remords le vice qui peut plaire ;  
 Flexibles instrumens des passions d'autrui ,  
 Vivez dans l'esclavage , & mourez dans l'ennui.  
 J'aime mieux un tilleul que la simple nature  
 Eleve sur les bords d'une onde toujours pure ,  
 Qu'un arbutte servile , un lierre tortueux ,  
 Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.



# ÉPIÔRE V.

## *SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.*

**J**E vous salue , ô terre , où le Ciel m'a fait naître (a)  
 Lieux , où le jour pour moi commença de paraître ,  
 Quand l'astre du Berger brillant d'un feu nouveau ,  
 De ses premiers rayons éclaira mon berceau.  
 Je revois cette pleine où des arbres antiques  
 Couronnent les dehors de nos maisons rustiques :  
 Arbres , témoins vivans de la faveur des cieux ,  
 Dont la feuille nourrit ces vers industrieux  
 Qui tirent de leur sein notre espoir , notre joie ,  
 Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.  
 Trésor du laboureur , ornement du berger ,  
 L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.  
 Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres  
 Qui forment devant moi de longs amphithéâtres ,  
 Où l'hiver régne encor quand la blonde Cérés ,  
 De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets !  
 Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles ,  
 Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles ,  
 Et ramassant enfin ses trésors dispersés ,  
 Blanchir un Pont bâti sur ses flots courroucés !  
 D'admirer au Couchant ces vignes renommées ,  
 Qui courbent en festons leurs grapes parfumées ;

---

(a) Cette Épître a été commencée auprès du Pont Saint-Esprit , en Languedoc.

Tandis

## SUR L'AMOUR DE LA PATRIE. 49

Tandis que vers le Nord des chênes toujours verts  
Affrontent le tonnerre & bravent les hivers !  
Je te salue encore , ô ma chere Patrie !  
Mes esprits sont émus ; & mon ame attendrie  
Echappe avec transport au trouble des palais ,  
Pour chercher dans ton sein l'innocence & la paix :  
C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres !  
Justes pour leurs voisins , fidèles à leurs maîtres ,  
Ils venoient décorer ces balcons abbatués ,  
Embellir ces jardins , asyles des vertus ,  
Où , sur des bancs de fleurs , sous une treille inculte ,  
Ils oublioient la Cour & bravoient son tumulte.  
Chaque objet frappe , éveille , & satisfait mes sens :  
Je reconnois les Dieux au plaisir que je sens.  
Non , l'air n'est point ailleurs si pur , l'onde si claire :  
Le Saphir brille moins que le Ciel qui m'éclaire ,  
Et l'on ne voit qu'ici , dans tout son appareil ,  
Lever , luire , monter , & tomber le soleil.

Amour de nos foyers , quelle est votre puissance !  
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance ?  
Je vante ce beau ciel , ce jour brillant & pur  
Qui répand dans les airs , l'or , la pourpre & l'azur ,  
Cette douce chaleur qui mûrit , qui colore  
Les trésors de Verreumne & les présents de Flore.  
Un Lapon vanteroit les glaces , les frimats  
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats :  
Libre , paisible , heureux dans le sein de la terre ,  
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.  
Quels stériles déserts , quels antres écartés  
Sont pour leurs habitans sans grace & sans beautés ?  
L. Partis ; \* D

Virgile abandonnoit les Fêtes de Capoue ;  
 Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue ;  
 Et les Rois indigens d'Itaque & de Syrois ,  
 Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'ambition , l'inquiète avarice ,  
 La curiosité , le volage caprice ,  
 Nous font braver cent fois l'inclémence des airs ;  
 Les dangers de la Terre & le péril des Mers :  
 Des plus heureux climats , des bords les plus barbares ,  
 Rappelés sourdement par la voix de nos Larcs ,  
 Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés ,  
 Qu'au fond du Potosi les Dieux avoient cachés .  
 Assis tranquillement sous nos foyers antiques ,  
 Nous trouvons dans le sein de nos Dieux d'antiques  
 Cette douceur , ce calme , objet de nos travaux ,  
 Que nous cherchions en vain sur la terre & les eaux .

Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-même :  
 Utile à l'Univers , quand il n'est point extrême ,  
 Cet amour trop actif pour être concentré ,  
 S'échappe de nos cœurs , se répand par degré  
 Sur nos biens , sur les lieux où nous prîmes naissance ,  
 Jusques sur les témoins des jeux de notre enfance .  
 C'est lui qui nous rend cher le nom de nos ayeux ,  
 Les destins inconnus de nos derniers neveux ,  
 Et qui trop resserré dans la sphère où nous sommes ,  
 Embrasse tous les lieux , enchaîne tous les hommes .  
 L'amour propre a tissé les différens liens  
 Qui tiennent enchainés les divers citoyens .

## SUR L'AMOUR DE LA PATRIE. 51

L'intérêt personnel, auteur de tous les crimes ,  
De l'intérêt public établit les maximes.  
Oui, lui seul a formé nos plus aimables nœuds.  
Nos amis ne font rien, nous nous aimons en eux.  
Vous qui nommez l'amour une étincelle pure ,  
Un rayon émané du sein de la nature ,  
Détruisez une erreur si chère à vos appas.  
Anneroit-on autrui, si l'on ne s'aimoit pas ?  
Ces transports renaissans à l'aspect de vos charmes,  
Ces soins mêlés de trouble, & ces perfides larmes,  
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté  
Offre au Dieu des plaisirs, bien plus qu'à la beauté.

L'amour des Citoyens ne devient légitime  
Que par le bien public qui le régle & l'anime.  
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison  
Un feu né pour s'étendre au gré de la raison ,  
Un amour dangereux que l'intérêt allume ,  
Qui trop long-temps captif s'efforce & nous consume.  
Tels, les terribles feux dont brûlent les Titans ,  
Comprimés par la terre enfantent les volcans.  
Ainsi vit-on jadis dans Rome & dans Athenes  
Le peuple heureux & libre, ou courbé sous les chaînes,  
Selon que l'amour propre obéissant aux loix ,  
De la Patrie en pleurs reconnoissoit la voix.  
Ainsi dans tous les rems l'intérêt domestique  
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous ,  
Embrâsez les mortels, croissez, é rendez - vous.



Consumez, renversez ces indignes barrières ;  
Ces angles meurtriers qui bordent les frontières,  
Ces remparts tortueux , & ces globes de fer  
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.  
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires  
Les glaives que forgea l'audace de nos peres ?  
Faut-il toujours attendre , ou craindre des revers ,  
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts ?

O mœurs du siècle d'or ! ô chimeres aimables !  
Ne sçaurons-nous jamais réaliser vos fables ?  
Et ne connoissons-nous que l'art infructueux  
De peindre la vertu sans être vertueux ?



---

ÉPIÎRE VI.  
SUR L'AMBITION.  
A M. LE D. DE N.

**L**A Fortune ingrate & trompeuse  
M'appelle, un trésor à la main :  
L'Ambition vaine & flatteuse  
De la Cour m'ouvre le chemin.  
Crois-tu que mon ame affamée  
D'un titre nuisible au repos ,  
Aime à respirer la fumée  
De l'encens que brûlent les fots ?  
Crois-tu qu'avengle je confonde  
Le mérite & la dignité,  
L'hommage servile du monde  
Et le tribut de l'équité ?  
Crois-tu que , censeur hypocrite  
De la moleste des mortels ,  
Je veuille , indolent Sybarite ,  
M'endormir au pied des autels ?  
Non : tu connois trop ma droiture :  
Coupable par fragilité ,  
Mais , ennemi de l'imposture ,  
Je ne joins pas l'impïété

Aux foiblesses de la nature.

Oui, les Dieux m'ont assez donné.

Eh! que m'importe, si tu m'aimes,

De charger de vains diadèmes

Mon front d'olives couronné?

Le Ciel ne m'a point condamné

A traîner mes jours dans le faste,

A languir dans un Palais vaste,

Plus délicat qu'ambitieux,

J'aime un bonheur doux & facile:

Le superflu m'est inutile,

Et l'appareil m'est odieux.

J'aime les fruits délicieux

Dont nos espaliers se couronnent;

Voisins de la main & des yeux,

Ils s'offrent moins qu'ils ne se donnent,

Mais je n'irai pas affronter

Un peuple de dragons avides,

Pour la gloire de disputer

Les pommes d'or des Hespérides.

La Santé, le plus grand des biens,

File tous les jours de ma vie:

Que de mille siècles suivie

Elle veille au bonheur des tiens.

Si je revois fleurir encore

Les myrtes de tes jeunes ans;

Si je revois naître l'aurore

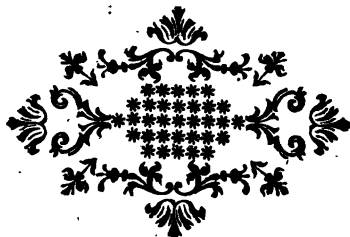
Des premiers jours de ton printemps,

Et, si ma Muse énorquée

De marcher de loin sur tes pas,

## **SUR L'AMBITION. 32**

Unit l'estime de Delie  
Aux suffrages de Maurepas ;  
C'en est fait , le globe où nous sommes  
Comme un point s'échappe à mes yeux ,  
Et plus heureux que tous les hommes ,  
J'ai bu dans la coupe des Dieux.



---

## ÉPÎTRE VII.

### A MES DIEUX PENATES.

**P**ROTECTEURS de mon toit rustique,  
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.  
Vous, qui sous ce foyer antique  
Bravez le faste de Paris,  
Et la mollesse Asiatique  
Des alcoves & des lambris :  
Soyez les seuls dépositaires  
De mes Vêrs sérieux ou foux :  
Que mes Ouvrages solitaires,  
Se déroband aux yeux vulgaires,  
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'espérois que l'affreux Borée  
Respecteroit nos jeunes fleurs,  
Et que l'haleine tempérée  
Du Dieu qui prévient les chaleurs,  
Rendrait à la terre éplorée  
Et ses parfums & ses couleurs.  
Mais les Nymphes & leurs compagnes  
Cherchent les abris des buissons :  
L'hiver descendu des montagnes  
Souffle de nouveau ses glaçons,  
Et ravage dans les campagnes  
Les prémices de nos moissons.

## A MES DIEUX PÉNATES.

57

Rentrons dans notre solitude,  
Puisque l'Aquilon déchaîné  
Menace Zéphire étonné  
D'une nouvelle servitude :  
Rentrons , & qu'une douce étude  
Dérive mon front sérieux.  
Vous mes Pénates , vous mes Dieux ;  
Ecartez ce qu'elle a de rude ;  
Et que les Vents séditieux  
N'emportent que l'inquiétude,  
Et laissent la paix en ces lieux.  
Enfin je vous revois , mes Lares ,  
Sous ce foyer étincellant ,  
A la rigueur des vents barbares  
Opposer un chêne brûlant.  
Je suis enfin dans le silence ;  
Mon esprit , libre de ses fers ,  
Se promène avec nonchalance  
Sur les erreurs de l'Univers.  
Rien ne m'aigrit , rien ne m'offense ;  
Cœurs vicieux , esprits pervers ,  
Vils esclaves de l'opulence ,  
Je vous condamne sans vengeance.  
Cœurs éprouvés par les revers ,  
Et soutenus par l'innocence ,  
Ma main sans esprit vous encense ;  
Mes yeux sur le mérite ouverts  
Se ferment sur la récompense.  
Sans sortir de mon indolence ,  
Je reconnois tous les travers

De ce rien qu'on nomme science :  
 Je vois que la sombre ignorance  
 Obscurcit les pâles éclairs  
 De notre foible intelligence.  
 Ah ! que ma chere indifférence  
 M'offre ici de plaisirs divers !  
 Mes Dieux sont les rois que je fers ,  
 Ma maîtresse est l'indépendance ,  
 Et mon étude l'inconstance.  
 O toi, qui dans le sein des mers  
 Avec l'Amour as pris naissance ,  
 Déesse, répands dans mes vers  
 Ce tour, cette noble cadence ,  
 Et cette molle négligence  
 Dont tu sçais embellir tes airs.  
 Amant de la simple nature ,  
 Je suis les traces de ses pas .  
 Sa main , aussi libre que sûre ,  
 Néglige les loix du compas ;  
 Et la plus légère parure  
 Est un voile pour ses appas.  
 Quand la verrai-je sans emblème ,  
 Sans fard , sans éclat emprunté ,  
 Conserver dans la pudeur même  
 Une piquante nudité ,  
 Et joindre à la langueur que j'aime  
 Le souris de la volupté ?

Inspirez-moi , divins Pénates ,  
 Vous-mêmes guidez mes travaux .

Versez sur ces rimes ingrates  
 Un feu vainqueur de mes rivaux ;  
 Et que mes chants toujours nouveaux  
 Mêlent la raison des Socrates  
 Au badinage des Saphos.  
 Mais qu'une sagesse stérile  
 N'occupe jamais mes loisirs :  
 Que toujours ma Muse fertile  
 Imite , en variant son style ,  
 Le vol inconstant des Zéphirs ;  
 Et qu'elle abandonne l'utile ,  
 S'il est séparé des plaisirs.  
 Favorable à ce beau délire ,  
 Grand Rousseau, vole à mon secours :  
 Pour remplir ce qu'un Dieu m'inspire  
 Réunis en ce jour la lyre :  
 Et le luth badin des Amours :  
 Soutiens-moi , prête-moi tes ailes ;  
 Guides mon vol audacieux  
 Jusqu'à ces voûtes éternelles ,  
 Où l'astre qui parcourt les cieux ,  
 Darde ses flammes immortelles  
 Sur les ténèbres de ces lieux.  
 Je lis , j'admire tes ouvrages ;  
 L'esprit de l'Être créateur  
 Semble verser sur tes images  
 Toute sa force & sa grandeur.  
 Mais ne crois pas que vil flatteur  
 Je deshonne mes suffrages  
 En mendiant ceux de l'auteur.



## 80 . VIL ÉPIGRAMES

Vous le sçavez, Dieux domestiques ;  
 Mon style n'est point infecté  
 Par le fiel amer des critiques,  
 Ni par le nectar apprêté  
 Des longs & froids panégyriques.  
 Sous les yeux de la vérité,  
 J'adresse aux Princes des Lyriques  
 Cet éloge que m'ont dicté  
 Le goût, l'estime & l'équité.

Rousséau, conduit par Polymnie,  
 Fit passer dans nos vers françois,  
 Ces sons nombreux, cette harmonie  
 Qui donne la vie & la voix  
 Aux airs qu'enfante le génie :  
 Lui seul avec sévérité,  
 Sous les contraintes de la rime,  
 Fit naître l'ordre & la clarté ;  
 Et par le concours unanime  
 D'une heureuse fécondité  
 Unie aux travaux de la lime,  
 Sa Muse avec rapidité  
 S'élevant jusques au sublime,  
 Vola vers l'immortalité.

Que la Renommée & l'Histoire  
 Gravent à jamais sur l'airain  
 Cet Hymne digne de mémoire,  
 Où Rousséau, la flamme à la main,  
 Chasse du temple de la Gloire  
 Les destructeurs du genre humain,  
 Et sous les yeux de la Victoire

Ebranle leur trône incertain.

Tels sont les accens de sa lyre.  
 Mais quel feu, quels nouveaux attraits;  
 Lorsque Bacchus & la Satyre,  
 Dans un vin pétillant & frais,  
 Trempent la pointe de ses traits!  
 En vain, de sa gloire ennemie,  
 La haine répand en tout lieu  
 Que sa Muse enfin avilie  
 N'est plus cette Muse chérie  
 De Duffé, la Fare & Chaulieu;  
 Malgré les attraits de l'envie,  
 S'il revenoit dans sa Patrie,  
 Il en feroit encor le Dieu.  
 Les travaux de notre jeune âge  
 Sont toujours les plus éclatans:  
 Les graces, qui font leur partage,  
 Les sauvent des rides du temps.  
 Moins la rose compte d'instans,  
 Plus elle s'assure l'hommage  
 Des autres filles du Printemps.  
 Réponds-moi, célèbre Voltaire,  
 Qu'est devenu ce coloris,  
 Ce nombre, ce beau caractère  
 Qui marquoit tes premiers écrits;  
 Quand ta plume vive & légère  
 Peignoit la joie enfant des ris,  
 Le vin saillant dans la fougère,  
 Les regards malins de Cypris,  
 Et tous les secrets de Cythere?

Il vous apprend que cette belle,  
Moins aimable encor que fidelle,  
Brûle pour moi des mêmes feux :  
Alors d'une offrande éternelle  
Flattez cet enfant dangereux ;  
Et qu'une fleur toute nouvelle  
Orne à l'infant ses beaux cheveux.



# ÉPITRE VIII.

A M. DUCLOS.

TU sçais que d'un peu de bêtise  
 Le bon vieux temps est accusé ;  
 Mais dans ce siècle plus rusé ,  
 J'ai grand regret à la franchise  
 De l'âge d'or si méprisé.  
 J'ai grand regret à l'innocence  
 De l'homme qui marchoit tout nu,  
 Le plaisir au front ingénu ,  
 Sans voile étoit sans indécence ,  
 Moins défini, mais mieux connu.  
 L'Amour avoit plus de puissance ,  
 Quand les Bergers étoient des Rois :  
 On ne vit pas souvent, je crois,  
 Des Patriarches Petits-Maitres :  
 L'amour qu'on fait au pied des hêtres  
 Ne sçait pas vanter ses exploits.  
 Sans art ainsi que sans mystère ,  
 On l'aimoit parce qu'on s'aimoit :  
 C'étoit le goût seul qui formoit  
 La chaîne éternelle & légère ,  
 Qui si librement retenoit  
 Le berger près de sa bergère.  
 Sous un toit couvert de fougere  
*1. Partie.* \* E

Chacun sur le soir revenoit ,  
Et le travail entretenoit  
Du plaisir l'ardeur passagere.  
L'Amour complaisant à nos yeux ,  
Entouré de traits & de flâmes ,  
N'étoit du temps de nos ayeux  
Que le besoin délicieux  
De rapprocher toutes les ames.  
Une fontaine , un verd gazon ,  
Ombragés par un chêne antique ,  
Voilà la petite maison  
Où l'amour , en habit rustique ,  
Venoit passer chaque saison.  
Notre jargon métaphysique  
N'étoit pas encore inventé.  
Le sentiment qu'on alambique  
N'a guere de solidité :  
Par un seul mot l'amour s'explique ,  
L'art du cœur est la vérité.  
Mais lorsque le faste des villes  
Eut changé les mœurs des bergers ,  
L'amour s'éloigna des vergers :  
Ne trouvant que des cœurs serviles  
L'intérêt, la soif des grandeurs  
Formerent les nœuds des familles.  
L'honneur , ce fier tyran des filles ,  
Les força de rendre leurs cœurs.  
Les perfides & les cruelles  
Virent le jour au même instant :  
La loi d'être toujours constant

Donna naissance aux infidelles.  
Il fut défendu de charmer :  
Les plaisirs devinrent des trimes :  
L'amour se traita par maximes :  
L'esprit enseigna l'art d'aimer.  
On donna le nom de victoire  
Au seul triomphe du bonheur ,  
Et l'amant surnommé vainqueur ,  
Céda le plaisir pour la gloire :  
L'amour ne fut plus dans le cœur ,  
Dès qu'on écrivit son histoire :  
Ainsi le vieil âge changea.

La vertu faisoit la noblesse :  
Le second âge l'échangea.  
Contre un vernis de politesse :  
Pour moi , je crois qu'il dérogea.  
Tel fut le siècle de Thésée ,  
Du fils d'Alcmene & de Jason :  
Dès le moment , la trahison  
Fut pour jamais autorisée ;  
Mais le siècle peu raffiné  
N'avoit pas encor vu paroître  
Un être insolent & borné ,  
Que l'on appelle Petit-Maitre.  
Le premier fat de l'Univers  
Fut le fils du roi de Pergame .  
Cet insensé passa les mers  
Pour aller séduire une femme.  
L'amour moins que la vanité  
Le rendit amant de la belle ;

Car sans le bruit de sa beauté,  
Il n'eût point soupiré pour elle.  
Un autre se fût contenté  
De trahir l'hospitalité,  
En possédant cette infidèle :  
Mais le rival de Ménélas,  
Plutôt que de vouloir la rendre ;  
Fit armer deux cens mille bras ,  
Et réduire sa ville en cendre :  
Et Paris est le fondateur  
De cette ville singulière ,  
Que nous voyons digne héritière  
Du nom de son premier auteur :  
Peuple ingrat , perfide & frivole ,  
Faut-il que d'un sexe charmant  
Tu sois le tyran & l'idole ?  
Faut-il que ton orgueil immole  
Le devoir & le sentiment ?  
Quoi ! cette maîtresse adorée ,  
Qui sacrifie à son bonheur  
Sa beauté , sa vie & l'honneur ,  
Par toi sans cesse déchirée ,  
Va donc mourir désespérée  
Du don qu'elle fit de son cœur ?  
On peut sans crime être volage ,  
C'est la faute de nos desirs :  
Mais à l'objet de nos soupirs ,  
Le cœur doit toujours son hommage .  
Quel est l'ingrat ou le sauvage ,  
Qui peut oublier les plaisirs ?

D'un sexe digne qu'on l'adore,  
N'exagérons pas les travers :  
Sans lui l'homme seroit encore  
Farouche au milieu des deserts.  
Oui, les femmes qu'on deshonore,  
Même en voulant porter leurs fers,  
Sont les fleurs qu'Amour fit éclore  
Dans le jardin de l'Univers.  
Fidèle ami, censeur utile,  
N'examine dans mes écrits,  
Ni l'ordonnance, ni le style :  
Le sentiment en fait le prix.  
Ton esprit brillant & fertile  
A le droit d'être difficile ;  
Mais c'est pour ton cœur que j'écris.





---

## ÉPI TRE IX.

### A M. LE COMTE DE FORCALQUIER.

**V**ous voulez donc que je reprenne  
 Un luth que j'avois démonté ;  
 Qu'après avoir brisé ma chaîne ,  
 Je perde encor ma liberté.  
 De la nature enfant gâté ,  
 J'écrivais autrefois sans peine  
 Des vers pleins de facilité.  
 Ma Muse avec rapidité  
 Voloit toujours sans perdre haleine  
 Au temple de la Volupté ;  
 Mais j'ai laissé tarir ma veine  
 Dans le sein de l'oïfveté.

Les Vers sont enfans de l'ivresse ,  
 Si vous rimez , foyez heureux ;  
 Il faut , pour peindre la tendresse ,  
 N'écrire des vers amoureux  
 Que sous les yeux de sa maitresse ;  
 Aimez , si vous chantez l'amour.  
 Pourquoi les faiseurs de ballades  
 Qui jadis inondoient la Cour

De madrigaux, de chansons fades,  
Et qui méditoient nuit & jour  
Leurs inpromptus & leurs boutades:  
Pourquoi tous ces auteurs glacés,  
Au dernier rang sont-ils placés ?  
C'est que leur esprit vouloit peindre  
Ce que leur cœur ne sentoient pas.  
Le tendre amour qu'ils osoient feindre,  
Ne vouloit jamais dans leurs bras.  
Pour tracer sa brillante image,  
Toujours tendre & souvent volage,  
Aimez, changez avec ce Dieu;  
Volez où sa voix vous appelle;  
Soyez galant comme Chaulieu,  
Et libertin comme Chapelle:  
Sur-tout possédez l'heureux art  
De peindre tout avec décence.  
Ovide & le gentil Bernard  
Alarment un peu l'innocence.  
Soyez moins libre qu'ingénu:  
On peut avec un art extrême  
Offrir à la sagesse même  
L'Amour qui rougit d'être nu,  
Si vous avez la voix légère  
De la Maîtresse de Phaon,  
Ne quittez point Anacréon  
Pour imiter le grand Homère:  
En voulant copier Milton,  
J'avois déjà perdu le ton  
De l'heureux amant de Glycère.

Les vers, dans ma jeune saison,  
N'étoient pour moi qu'un badinage :  
Ils me coûterent davanlage ,  
Quand j'écrivis pour la raison.  
Qu'il est dangereux d'être sage !  
Moins prodigue de ses trésors ,  
Je sens enfin que la Nature  
Les verse avec plus de mesure ,  
Et répond mal à mes transports.  
Quelquefois la Philosophie  
Vient s'armer contre l'art des vers-  
Pour plaire à ce triste Univers ,  
Il faut qu'un Auteur sacrifie  
Les jours du printemps de la vie ,  
Qui sont & si courts & si chers.  
Le plaisir, d'une aile légère ,  
Fuit en nous perçant de ses traits ;  
Mais la gloire aussi passagère  
A-t-elle les mêmes attraits ?  
Cher Comte , eh quoi ! la renommée  
Vaut-elle un soupir , un regard ,  
Que laisse comme par hazard  
Echapper une amante aimée ?  
Vaut-elle les faciles riens  
Dont on nourrit l'orgueil des belles ,  
Et ces charmantes bagatelles  
Que dans leurs tendres entretiens ,  
Se montrent deux amis fidelles ?  
La renommée , en vérité ,  
Malgré son brillant étalage ,

Mérite bien peu notre hommage.  
 Je permets à la vanité  
 D'adorer sa trompeuse image :  
 L'erreur est toujours le partage  
 D'un esprit faux & limité ;  
 Mais le bon sens est révolté  
 Qu'elle soit l'idole du sage,  
 Et l'écueil de la probité.  
 Ces fols qu'on appelle grands hommes ;  
 Se consument en vains regrets ;  
 Mais le bonheur est toujours près  
 Du théâtre obscur où nous sommes.  
 Nous sentons le prix d'un beau jour :  
 C'est pour nous que brille l'aurore :  
 Pour nous les fleurs semblent encore  
 S'ouvrir au souffle de l'amour.  
 Le spectacle de la Nature,  
 Qui renaît toujours à nos yeux  
 N'offre qu'une foible peinture  
 Aux regards des ambitieux :  
 Plus sa beauté se renouvelle,  
 Plus nos yeux deviennent perçans :  
 Les plaisirs nous donnent des sens,  
 Qui rendent la terre plus belle.  
 Que les ambitieux mortels  
 Étendent leur gloire féconde ;  
 Qu'à des hommages éternels  
 Ils condamnent la terre & l'onde :  
 L'amitié pour nous est le monde,  
 Dans son temple sont nos autels.

Tout ici n'est que rêverie :  
Je le sçais ; mais des vains honneurs  
Mon ame dès long-temps guérie ,  
Choisit de plus douces erreurs :  
Mes biens , mes trésors sont les fleurs ,  
Et mes jardins une prairie .

J'aime mieux penser avec vous ,  
Dont l'esprit , facile & si doux ,  
S'étend , s'élève & se marie  
A tous les temps , à tous les goûts .  
Rempli du plus charmant délire ,  
J'aime mieux jouir des appas  
De votre amitié qui m'inspire ,  
Que de cadencer sur ma lyre  
Ces vers coulans & délicats ,  
Qu'il est si mal-aisé d'écrire ,  
Et dont on fait si peu de cas .  
Cependant ma Muse s'engage  
A remplir vos heureux loisirs .  
Qui sçait , au printemps de son âge ,  
Souffrir les maux avec courage ,  
A bien des droits sur les plaisirs .  
J'ai peine à retrouver les traces  
Des Muses dont j'ai fait la cour ,  
Loin de moi s'envole l'amour ;  
Mais je vois près de vous les Graces :  
Elles m'instruiront à leur tour .

EPI TRE X.  
SUR LA PARESSE.  
A M. DE \*\*\*

CENSEUR de ma chere paresse,  
Pourquoi viens-tu me réveiller,  
Au sein de l'aimable mollesse  
Où j'aime tant à sommeiller ?  
Laisse-moi philosophe austere,  
Goûter voluptueusement  
Le doux plaisir de ne rien faire,  
Et de penser tranquillement.  
Sur l'Hélicon tu me rappelles ;  
Mais ta Muse en vain me promet  
Le secours constant de ses ailes  
Pour m'élever à son sommet.  
Mon esprit, amoureux des chaînes  
Que lui présente le repos,  
Frémit des veilles & des peines  
Qui suivent le Dieu de Délos.  
Veux-tu qu'héritier de la plume  
Des Malherbes, des Despréaux,  
Dans mes vers pompeux je rallume  
Le feu qui sort de leurs pinceaux ?  
Ce n'est point à l'humble colombe

A suivre l'aigle dans les cieux,  
Sous les grands travaux je succombe:  
Les jeux & les ris sont mes Dieux.  
Peut-être d'une voix légère,  
Entre l'amour & les buveurs,  
J'aurois pu vanter à Glycère  
Et mes larcins & ses faveurs;  
Mais la Suze, la Sablière,  
Ont cueilli les plus belles fleurs,  
Et n'ont laissé dans leur carrière,  
Que des Narcisses sans couleurs.  
Pour éterniser sa mémoire,  
On perd les momens les plus doux:  
Pourquoi chercher si loin la gloire?  
Le plaisir est si près de nous!  
Dites-moi, Mânes des Corneilles,  
Vous, qui par des vers immortels,  
Des Dieux égalez les merveilles,  
Et leur dispuez les autels;  
Cette couronne toujours verte,  
Qui pare vos fronts triomphans,  
Vous venge-t-elle de la perte  
De vos amours, de vos beaux ans?  
Non, vos chants, triste Melpomène,  
Ne troubleront point mes loisirs:  
La gloire vaut-elle la peine  
Que j'abandonne les plaisirs?  
Ce n'est pas que, froid Quérissime,  
Mes yeux fermés par le repos,  
Langussent dans une nuit triste.

Qui n'a pour fleurs que des pavots ?  
Occupé de rians menfonges ,  
L'amour interrompt mon sommeil ;  
Je passe de songes en songes ,  
Du repos je vole au réveil.  
Quelquefois pour Eléonore ,  
Oubliant son oisiveté ,  
Ma jeune Muse touche encore  
Un luth que l'Amour a montré ;  
Mais elle abandonne la lyre ,  
Dès qu'elle est prête à se laisser ,  
Car enfin , que sert-il d'écrire ?  
N'est-ce pas assez de penser ?





---

# ÉPITRE XI.

## *SUR L'HIVER.*

A M. DE \*\*\*.

**D**E l'Urne céleste  
Le Signe funeste  
Domine sur nous ,  
Et sous lui commence  
L'humide influence  
De l'Ourse en courroux :  
L'onde suspendue  
Sur les monts voisins ,  
Est dans nos bassins  
En vain attendue.  
Ces bois , ces ruisseaux  
N'ont rien qui m'amuse :  
La froide Aréthuse  
Fuit dans les roseaux :  
C'est en vain qu'Alphée  
Mêle avec ses eaux  
Son onde échauffée.  
Telle est des saisons  
La marche éternelle ;  
Des fleurs , des moissons ,  
Des fruits , des glaçons :

Ce tribut fidel'e,  
Qui se renouvelle  
Avec nos desirs,  
En changeant nos plaines,  
Fait tantôt nos haines,  
Tantôt nos plaisirs.  
Cédant nos campagnes  
Aux tyrans des airs,  
Flore & ses compagnes  
Ont fui ces deserts.  
Son sein outragé  
Gémit ombragé  
D'un voile funeste,  
Et la Nymphé en pleurs  
Doit être modeste  
Jusqu'au temps des fleurs.  
Quand d'un vol agile  
L'amour & les jeux  
Passent dans la ville,  
J'y passe avec eux.  
Sur la double scène  
Suivant Melpomene  
Et les jeux nouveaux,  
J'entends le Parterre  
Marquer les défauts  
En juge sévère.  
Là, sans affecter  
Les dédains critiques,  
Je laisse avorter  
Les brigues publiques.

Du beau seul épris ,  
Envie ou mépris  
Jamais ne m'enflâme :  
Seulement dans l'ame ,  
J'approuve ou je blâme ,  
Je bâille ou je ris.  
Dans nos folles veilles ,  
J'irois de mes airs  
Frapper vos oreilles ?  
Après nos concerts ,  
L'ivresse au délire  
Pourra succéder :  
Sous un double empire  
Je sçais accorder  
Le thyrsé & la lyre ;  
J'y crois voir Thémire ,  
Le verre à la main  
Chanter son refrain ,  
Folâtrer & rire.  
Quel sort plus heureux !  
Buveur amoureux ,  
Sans soins , sans attente ,  
Je n'ai qu'à saisir  
Un riant loisir ;  
Pour l'heure présente  
Toujours un plaisir ,  
Pour l'heure suivante  
Toujours un desir.

Qu'à son gré la Parque  
Hâte les instans ,

Les

Les compte & les marque  
Aux fastes des ans,  
Je l'attends sans crainte :  
Par sa rude atteinte  
Je serai vaincu ,  
Mais j'aurai vécu.  
Sans date ni titre ,  
Dormant à demi ,  
Ici ton ami  
Finit son Eptre.



---

## ÉPITRE XII. AUX GRACES.

O Vous, qui parez tous les âges,  
Tous les talens, tous les esprits;  
Vous, dont le temple est à Paris,  
Et quelquefois dans les villages;  
Vous, que les plaisirs & les ris  
Suivent en secret chez les sages;  
GRACES, c'est à vous que j'écris.  
Fugitives ou solitaires,  
La foule des esprits vulgaires  
Vous cherche sans cesse & vous fuit.  
Aussi simples que les bergeres,  
Le goût vous fixe & vous conduit.  
Indifférentes & légères,  
Vous échappez à qui vous suit.  
Venez dans mon humble réduit,  
Vous n'y ferez point étrangères:  
Rien ne peut y blesser vos yeux.  
Votre frere est le seul des Dieux,  
Dont vous verrez chez moi l'image.  
Dans son carquois brille un seul trait,  
Et dans sa main est le portrait  
De celle qui fut votre ouvrage.  
Venez donc, sœurs du tendre amour,

Eclairer ma retraite obscure ;  
Venez ensemble , ou tour à tour ,  
Et du pinceau de la nature  
Achevez l'heureuse peinture  
Que je vous consacre en ce jour.  
Vos bienfaits , charmantes Déeses ,  
Sont prodigués dès le berceau ,  
Et jusques au bord du tombeau  
Vous vous conservez vos richesses.  
Vous élevez sur vos genoux  
Ces enfans si vifs & si doux ,  
Dont le front innocent déploie  
La candeur qu'ils tiennent de vous ,  
Et tous les rayons de la joie.  
Vous aimez à vivre avec eux ;  
Vous vous jouez dans leurs cheveux  
Pour en parer la négligence.  
Compagnes de l'aimable enfance ,  
Vous présidez à tous ses jeux ,  
Et de cet âge trop heureux  
Vous faites aimer l'ignorance.  
L'amour , le plaisir , la beauté ,  
Ces trois enfans de la jeunesse ,  
N'ont qu'un empire limité ,  
Si vous ne les suivez sans cesse.  
L'Amour , à travers son bandeau ,  
Voit tous les défauts qu'il nous cache ;  
Rien à ses yeux n'est toujours beau ;  
Et quand de vos bras il s'arrache  
Pour chercher un objet nouveau

Vos mains rallument son flambeau,  
Et ferment le nœud qui l'attache.  
Bien plus facile à dégoûter,  
Moins délicat & plus volage,  
Le plaisir se laisse emporter  
Sur l'aile agile du bel âge;  
Il dévore sur son passage  
Tous les instans sans les compter;  
Vous seules lui faites goûter  
Le besoin qu'il a d'être sage.  
Par-tout où brille votre image,  
Le goût le force à s'arrêter,  
Et la constance est votre ouvrage:  
Sans vous que se fait la beauté?  
C'est par les graces qu'elle attire;  
C'est vous qui la faites sourire;  
Vous tempérez l'austérité  
Et la rigueur de son empire.  
Sans votre charme si vanté,  
Qu'on sent & qu'on ne peut décrire;  
Sa froide régularité  
Nuïroit à la vivacité  
Des desirs ardens qu'elle inspire.  
Le Dieu d'Amour n'est qu'un enfant;  
Il craint la fierté de ces Belles  
Qui foulent d'un pied triomphant  
Les fleurs qui naissent autour d'elles.  
Par vous l'amant ose espérer  
De saisir l'instant favorable:  
C'est vous qui rendez adorable

L'objet qu'on craignoit d'adorer.  
 Qu'il est doux de trouver aimable  
 Ce qu'on est contraint d'admirer !  
 Les Belles qui suivent vos traces  
 Nous ramenant à leurs genoux.  
 Junon, après mille disgrâces,  
 Après mille transports jaloux,  
 Enchaîne son volage époux  
 Avec la ceinture des Grâces.  
 L'air, la démarche, tous les traits,  
 L'esprit, le cœur, le caractère,  
 Ont emprunté de vos attraits  
 Le talent varié de plaire.  
 La Nymphé qui craint un regard,  
 Et qui pourtant en est émue ;  
 La Naiade qui par hazard  
 Nous laisse entrevoir qu'elle est nue ;  
 La Vendangeuse qui fourit  
 Au jeune Sylvain qu'elle enivre,  
 Et lui fait sentir que pour vivre  
 L'enjoûment vaut mieux que l'esprit ;  
 De l'amour, victime rebelle,  
 La Boudense qui dans un coin  
 Semble fuir l'Amant qu'elle appelle,  
 Qui, plus sensible que cruelle,  
 Gémit de sentir le besoin  
 De le laisser approcher d'elle ;  
 La Réveuse, dont la langueur  
 La rend encore plus touchante,  
 Qui se plaint d'un mal qui l'enchanté,



Dont le remède est dans son cœur ;  
 La Coquette qui nous attire  
 Quand nous croyons la dédaigner,  
 Et qui (pour sûrement régner)  
 Semble renoncer à l'empire ;  
 L'Amante, qui dans son ardeur,  
 A de l'amour sans indécence ;  
 Et qui sçait à chaque faveur  
 Faire revivre l'innocence ;  
 La Beauté, dont les yeux charmans  
 Donnent les desirs sans ivresse,  
 Qui, sans refroidir ses amans,  
 Leur fait adorer sa sagesse ;  
 La finesse sans fausseté,  
 La sagesse sans pruderie,  
 L'enjoûment sans étourderie,  
 Enfin la douce volupté  
 Et la touchante rêverie,  
 Un geste, un sourire, un regard,  
 Ce qui plaît sans peine & sans art,  
 Sans excès, sans airs, sans grimaces,  
 Sans gêne, & comme par hazard,  
 Est l'ouvrage charmant des Graces,

Cessez donc de vous alarmer,  
 Vous à qui la nature avare  
 Accorda le bienfait d'aimer,  
 Et refusa le don plus rare,  
 Le don plus heureux de charmer.  
 De l'Amour touchante victime,

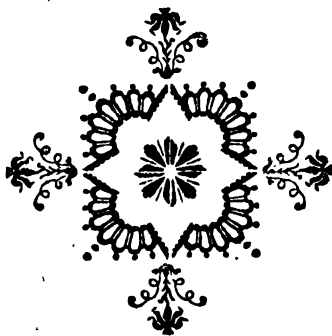
O vous qu'il blesse & fuit toujours,  
Les graces offrent leurs secours :  
Aux cœurs malheureux qu'il opprime :  
Allez encenser les autels  
De ces charmantes immortelles :  
A votre retour les mortels  
Vous compteront parmi les belles,  
Et les amours les plus cruels  
Vous serviront souvent mieux qu'eiles.  
On s'accoutume à la laideur,  
L'esprit nous la rend supportable :  
Les Graces suivent tous les âges,  
Elles réparent leurs outrages,  
Et sèment les fleurs du printemps  
Sur l'hiver paisible des sages.  
Ainsi le vieux Anacréon  
Orne sa brillante vieillesse  
Des Graces que dans sa jeunesse  
Chantoit l'amante de Phaon.  
De leurs célèbres bagatelles  
Le monde encore est occupé.  
La Mort, de l'ombre de ses ailes,  
N'a point encore enveloppé  
Leurs chansonnettes immortelles.  
Le seul esprit & les talens  
N'éternisent pas nos merveilles :  
L'oubli, qui nous fuit à pas lents,  
Fait périr le fruit de nos veilles.  
Rien ne dure que ce qui plaît,  
L'utile doit être agréable ;

Un Auteur n'est jamais parfait  
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illustres de Cloé,  
Vous, dont la plume infatigable  
Nous enrichit & nous accable,  
Voyez de vos in-folios  
Quel est le sort inévitable:  
Dans l'abyme immense du temps  
Tombent ces recueils importants  
D'historiens, de politiques,  
D'interprètes & de critiques,  
Qui tous, au mépris du bon sens,  
Avec les Livres Germaniques,  
Se perdent dans la nuit des ans.  
La mort dévore avec furie  
Les grands monumens d'ici-bas;  
Mais le plaisir, qui ne meurt pas,  
Abandonne à sa barbarie  
Les annales des Potentats,  
Et tout bon Livre qui l'ennuie,  
Pour sauver & rendre à la vie  
L'heureux Chantre de Ménés  
Et le tendre Amant de Lettie.  
La mort n'épargna dans Varron  
Que le titre de sçavant homme:  
Mais les grâces de Cicéron  
Tirerent des cendres de Rome  
Et ses ouvrages & son nom.  
Je ne sçais par quelle aventure

Quelques ouvrages de pédant  
Ont pu percer la nuit obscure  
Où tombe tout Livre excédant :  
Mais je sçais bien , en attendant ,  
Que c'est toujours contre nature  
Qu'arrive un pareil accident.  
Les Graces seules embellissent  
Nos esprits ainsi que nos corps ;  
Et nos talens sont des ressorts  
Que leurs mains légères polissent.  
Les Graces entourent de fleurs  
Le sage compas d'Uranie ,  
Donnent le charme des couleurs  
Au pinceau brillant du Génie ,  
Enseignent la route des cœurs  
A la touchante mélodie ,  
Et prêtent des charmes aux pleurs  
Que fait verser la Tragédie.  
Malheur à tout esprit grossier ,  
A l'ame de bronze & d'acier  
Qui les méprise & les ignore !  
Le cœur qui les sent , les adore ,  
Et peut seul les apprécier.  
Mais vous , filles de la nature ,  
Qui fîtes l'amour des mortels ,  
Ne souffrez pas qu'on défigure  
Vos ouvrages sur vos autels.  
Parolissez aux yeux des impies ,  
Qui , sans craindre votre courroux ,  
Nous offrent de froides copies ,

Qu'ils nous font adorer pour vous  
Venez dissiper l'imposture,  
Daignez reparaitre au grand jour :  
Nous apprendrons votre retour,  
Et par le cri de la nature,  
Et par les transports de l'Amour,



## ÉPITRE XIII.

### A M. DE FONTENELLE.

**O**N vit heureux quand on est sage,  
 C'est du sein des tranquilles nuits  
 Que naissent les jours sans nuage :  
 En moissonnant trop-tôt les roses du bel âge  
 On n'en recueille point les fruits.  
 Ce Soleil brillant dans l'Aurore,  
 Qui consume les fleurs de la jeune saison,  
 Le plaisir, n'est pour la raison  
 Qu'un Astre bienfaisant qui féconde & colore  
 Et qui d'un voile d'or embellit l'horison :  
 Remède pour le Sage, il devient un poison  
 Pour les cœurs que son feu dévore.  
 Tes jours comblés d'honneurs & tissus de plaisirs,  
 Tes beaux jours, sage Fontenelle,  
 Semés d'heureux travaux & de rians loisirs,  
 Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle,  
 Consacrent à jamais la raison éternelle  
 Qui dirigea tes pas & régla tes desirs.  
 On vit un céleste Génie  
 T'apporter tour-à-tour le compas d'Uranie,  
 La plume de Clio, la lyre des Amours.  
 La Gloire répandit ses rayons sur ta vie ;  
 Mais la seule raison en ésendit le cours.

Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve  
Leurs jours pour saisir des momens :

La Gloire sur ses pas fait périr les amans,  
Et la Sagesse les conserve.

Sans jouir du présent, vivre pour l'avenir,  
S'immoler aux races futures,

D'un travail épineux endurer les tortures,  
Laisser, quand on n'est plus, un foible souvenir,  
O chimère d'orgueil ! O méprisable idole !

En s'éclairant soi-même, éclairer l'Univers,  
Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole,  
Enlever sans effort ces lauriers toujours verts.

Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole ;  
Desirer d'être grand, sans cesser d'être heureux,  
Enrichir son esprit en prolongeant sa vie,

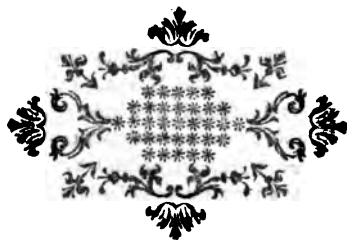
Mépriser la faveur & consoler l'envie,  
Désarmer ses rivaux, régner sur ses neveux,  
Tel est l'objet du sage, & telle est son histoire.

Il faut, pour être mon Héros,  
S'approcher lentement du Temple de Mémoire,  
Travailler sans relâche en faveur du repos,  
Exercer, conserver les ressorts de son ame.  
Plus la vie est tranquille, & plus sa foible trame  
Echappe au ciseau d'Atropos.

Nos passions sont nos furies :  
Elles veillent sans cesse, & leurs cris renaissans  
Viennent rompre le cours des douces rêveries,  
Et l'équilibre de nos sens.

Qui sçait les maîtriser est le Dieu d'Epidaure.  
Oui, la Sagesse aimable est sœur de la Santé :

Elle seule connoit le secret qu'on ignore  
D'assurer l'immortalité.  
Qu'un autre exalte le courage  
D'Achille mort dans son printemps :  
Il faut plus de vertus pour vivre plus long-tems,  
Et le Nestor des Grecs fut encor le plus sage.







## POÉSIES DIVERSES.

### SUR LA COUR.

**H**EUREUX qui n'a point vu le dangereux séjour  
 Où la fortune éveille & la haine & l'amour ;  
 Où la Vertu modeste , & toujours poursuivie ,  
 Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie !  
 Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix :  
 Où se forge la foudre , il ne tonne jamais :  
 Les cœurs y sont émus , mais les fronts y sont calmes ,  
 Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes .  
 Théâtre de la ruse & du déguisement ,  
 Le poison de la haine y coule sourdement .  
 Il n'est point à la Cour de pardon pour l'offense .  
 Hommes dans leurs arrêts , & Dieux dans leur vengeance ,  
 Les Courtisans cruels restent toujours armés  
 Contre des ennemis que la haine a nommés .  
 Par-tout j'y vois errer la sombre jalousie ,  
 Qui cachant le poignard dont elle s'est saisie ,  
 Imprime sur son front les traits de l'amitié ,  
 Appelle sur ses pas l'amour & la pitié ,  
 Redouble les sermens , s'abandonne aux alarmes ,  
 Et prépare son fiel , en répandant des larmes .

La fureur dans le cœur, & la paix dans les yeux,  
 Même en les invoquant, elle trahit les Dieux :  
 Elle attaque à la fois le nom & la fortune ;  
 La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.  
 Fuyez de cet aspic les yeux étincellans :  
 Il vous perdra, mortels, s'il connoît vos talens.

---

## SUR LA SUPERSTITION.

DE la crédule erreur, ce tyran du vulgaire,  
 Naquit un monstre affreux, que le faux zèle éclaire,  
 Qui respecté du peuple, & redouté des Grands,  
 Sur ce vaste Univers, traîne ses pas étranges.  
 L'Egypte lui fournit une retraite impure,  
 D'où le monstre vola sur toute la nature.  
 Les Médes, les Persans, les Grecs & les Romains  
 Sucèrent le poison préparé par ses mains.  
 Erreur du Plébeyen, Politique des Sages,  
 Vous triomphiez alors, augures & présages :  
 Inventions du Prêtre & maximes des Rois,  
 Sur le trône & l'autel vous étendiez vos droits.  
 Ce temps affreux n'est plus ; mais votre Souveraine,  
 Des aveugles mortels fera toujours la Reine.  
 Les Etats ont changé ; la Superstition,  
 Toujours ferme, a suivi la révolution.

Par elle la vengeance inventa la magie ;  
 L'ignorance entraîna la fausse astrologie ;

La laideur découvrit les foibles talismans,  
 Piège que rompt toujours l'adresse des amans.  
 Par elle la terreur dans les retraites sombres  
 Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des ombres,  
 Et de fantômes vains peuplant l'air & les cieus,  
 Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

## SUR L'ORGUEIL.

**J**E t'appelle & tu fuis, ô nature ! ô ma mere !  
 Ton front est assiégé d'une tristesse amere.  
 Tes yeux, dont les regards embellissoient les fleurs,  
 Languissent inondés d'un déluge de pleurs.  
 Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres ?  
 Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres ?  
 Quel barbare a flétri le sein qui l'anima ?  
 Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?  
 L'Orgueil, me répond-elle : il trahit la nature ;  
 Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.  
 Dès qu'il put les connoître, il sappa mes autels ;  
 Et voila de mon sein dans le cœur des mortels.  
 Là, comme en un miroir, le monstre se contemple ;  
 Il y régne adoré tel qu'un Dieu dans son temple :  
 Ses traits ensevelis sous un fard apprêté,  
 Laisent à sa laideur l'ombre de la beauté ;  
 Les parfums les plus doux & l'encens le plus rare  
 Fument sur les autels que sa vanité pare.  
 L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,  
 Et les vertus d'autrui sa honte & son tourment.

Il n'est rien de si pur que l'orgueil ne profane,  
 Rien de si révééré que l'orgueil ne condamne.  
 Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,  
 En serpent tortueux il sonde leurs replis.  
 Si parmi leurs vertus une foiblesse errante  
 Ternit de ce miroir la glace transparente,  
 Il la suit sourdement de détour en détour,  
 L'annonce avec éclat, & l'expose au grand jour.  
 Mais si la vérité, démasquant l'artifice,  
 De ses projets obscurs ébranle l'édifice,  
 Quel attentat affreux ! quels desseins ! quelle horreur !  
 L'orgueil humilié devient bientôt fureur.  
 Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,  
 C'est un géant armé qui brave le tonnerre ;  
 Qui, pour anéantir l'auguste vérité,  
 Iroit jusques au sein de la Divinité,  
 Percer de mille coups sa rivale obstinée,  
 Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

---

## SUR LA MODE.

**L**A Mode est un tyran, des mortels respecté,  
 Digne enfant du dégoût & de la nouveauté ;  
 Qui de l'État François, dont elle a les suffrages,  
 Au-delà des deux mers disperse ses ouvrages,  
 Augmente avec succès leur immense cherté,  
 Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.  
 Son trône est un miroir, dont la glace infidelle  
 Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.

\* G

*L. Partis.*

Les François inconstans admirent dans ses mains  
 Des trésors méprisés du reste des humains,  
 Assise à ses côtés, la brillante parure  
 Essaye, à force d'art, de changer la nature.  
 La beauté le consulte, & notre or le plus pur  
 N'achete point trop cher son rouge & son azur.  
 La Mode assujettit le Sage à sa formule ;  
 La saine est un devoir, la saine un ridicule.  
 Depuis nos ornemens jusques à nos écrits,  
 Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;  
 Et réglant tour-à-tour tous les rangs où nous sommes,  
 Elle place les sots, & nomme les grands hommes.

## SUR LA VERTU.

**I**L est une Vertu, dont la puissance active  
 Commande aux passions, les calme ou les captive ;  
 Arrache enfin notre ame à la séduction,  
 Au sein de ses erreurs désabuse l'ion ;  
 Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,  
 Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.  
 Que nos cœurs sont heureux, quand la loi du devoir  
 De nos plus doux penchans confirme le pouvoir !  
 Il est une vertu : qui résiste à ses charmes,  
 Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes ;  
 Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,  
 Portera pour tribut le poids de ses remords.  
 Des mortels les plus sourds sa voix est entendue :  
 L'ame qui fuit ses bras y retombe éperdue.

Qui connaît son pouvoir, qui sentit sa douceur, .  
 Pourroit-il la confondre avec son oppresseur ?  
 Avec le vice impur, ce complaisant barbare,  
 Qui souffle dans nos sens les flammes du tartare,  
 Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,  
 Sur, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs ?  
 Si la vertu n'est rien, pourquoi l'humble innocence  
 A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?  
 D'où vient qu'un Bergeré, assise sur les fleurs,  
 Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,  
 Imposé à ses amans surpris de sa sagesse ?  
 Sévère avec douceur, & tendre sans faiblesse,  
 Elle a l'art de charmer sans rien devoir à l'art :  
 Son devoir est sa loi, sa défense un regard,  
 Qui, joint à la fierté d'un modeste silence,  
 Fait tomber à ses pieds l'audace & la licence.  
 D'où vient qu'un Villageois, assis sous un ormeau,  
 Juge des différends qui naissent au hameau ?  
 Pauvre, chargé de soins, & consumé par l'âge,  
 Qui peut l'avoir rendu le Dieu du voisinage ?  
 Les Pasteurs rassemblés viennent autour de lui  
 Chercher dans ses leçons leur joie & leur appui.  
 Eh ! ne voyez-vous pas, qu'amant de la sagesse,  
 Il est juste sans faste, & prudent sans finesse,  
 Et que l'intégrité conduisant ses projets,  
 De ses Concitoyens il s'est fait des sujets ?  
 La Vertu sous le chaume attire nos hommages ;  
 Le crime sous le dais est la terreur des Sages.

## SUR L'HOMME.

OUI, l'homme si rempli du soin de se connoître,  
Ne sçait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être.  
Honteux de commencer, puni de différer,  
Malheureux de sçavoir, coupable d'ignorer,  
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,  
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,  
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,  
Et d'abuser son cœur, si facile à trahir.  
Cet homme, en même-temps libre dans ses entraves,  
A la fierté des Rois sous l'habit de esclaves.  
Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,  
Enivré, fatigué de lui-même & d'autrui,  
Différent, inégal, & cependant le même,  
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.  
Amusé par des riens, les plus vastes projets  
Offrent à son esprit de trop foibles objets.  
Tout irrite ses goûts; sans remplir son envie,  
Il abrège ses jours & regrette la vie.  
Dans ce vaste Univers il se trouve borné;  
Et de l'illusion jouet infortuné,  
Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,  
Il crée à chaque instant un monde imaginaire.  
L'antiquité du nom l'approche du néant,  
Et le nain est toujours à côté du géant.  
Plus il fait remonter sa race renommée,  
Plus il touche au Mon dont Eve fut formée.

Sa raison lui soumet les lions rugissans ;  
 Mais lui-même obéit à la fougue des sens.  
 Au lieu de l'éclairer , ses lumieres le flattent :  
 Loin d'élever son cœur , ses passions l'abattent ;  
 Il ne jouit de rien en essayant de tout ;  
 L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût ,  
 L'orgueil une foiblesse insolente ou soumise ,  
 Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise :  
 L'avarice est la peur de manquer d'un secours ,  
 Qui nourrit son espoir & le trahit toujours ;  
 Le courage brutal , une terreur extrême ;  
 Le point d'honneur sans borne , un oubli de soi-même ;  
 La feinte modestie , un orgueil plus caché ,  
 Et la délicatesse , un vice recherché.  
 L'abandon généreux d'un profit légitime  
 Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.  
 Sous un dehors brillant la gloire a son écueil ;  
 La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil ;  
 La politesse , un droit qu'on acquiert sur les autres ,  
 Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres ,  
 La régularité prévient le désespoir  
 D'être forcé de rendre , ou l'horreur de devoir.  
 Inutiles vertus , dont toute la puissance  
 Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;  
 A poursuivre le mal sans gloire & sans succès ;  
 A ranimer sa force , ou nourrir son excès.  
 Combattons , détruisons l'orgueil qui nous enivre ;  
 Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.  
 Qu'on le chasse avec peine , il rentre sans effort ,  
 Triomphe dans les fers , & survit à la mort.



Quel Alcide nouveau, quelle main agissante  
 Soumettra pour jamais cette hydre renaissante ?  
 Il faut, pour enchaîner ses dragons abattus,  
 Un frein plus assuré que celui des vertus ;  
 Et pour arracher l'homme à sa misère extrême,  
 Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même.

---

## SUR LA VOLUPTE.

IL est une Vénus, non celle qu'Idalie  
 Vit allaiter l'Amour & nourrir la Folie ;  
 Que Neptune admira, que couronna Paris,  
 Et que sous ses berceaux adoroit Sybaris ;  
 Mais celle qui remplit les airs, la terre & l'onde,  
 Phantôme du bonheur, & Déesse du monde,  
 Ses loix sont nos penchans, ses armes nos desirs,  
 Ses biens l'illusion, ses chaînes les plaisirs.  
 Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change ;  
 De nos goûts variés elle suit le mélange ;  
 Paroit, en les guidant, ne pas les conseiller,  
 Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.  
 Sous sa main, qui répand le fiel & l'imposture,  
 Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigurer.  
 Elle imprime avec art sur le front des vertus,  
 Ce dégoût, cet ennui qu'inspire leur abus ;  
 Tandis que dans les yeux de la fière licence,  
 Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence.  
 C'est elle qui dans l'or brille aux yeux de Crésus  
 Qui plaît dans Hécénice à l'amoureux Tiquis ;

Qui fait parler les bois, les prés, la solitude;  
 Enchanter sur la scène, & ravir dans l'étude;  
 Qui fait chercher la paix au milieu des combats;  
 Qui peut même à la mort attacher des appas;  
 Qui, malgré les écueils de la mer mugissante,  
 Fait voler sur les flots la voile obéissante.  
 Douce erreur, don't l'espoir nous trompe & nous nourrit,  
 Donne de l'ame au sens, & du sens à l'esprit.  
 Belle, mais dangereuse, aimable, mais friyole;  
 Telle est la Volupté, notre fatale idole:  
 Invisible par-tout, & présente en tous lieux,  
 Elle est tout ce qui charme & nos cœurs & nos yeux.

## LES ROIS.

### O D E.

**T**OI, qui vis tomber les colonnes  
 Des États les plus florissans;  
 Toi, qui vis briser les Couronnes  
 Des Souverains les plus puissans;  
 O Terre, ô féconde Cybelle,  
 Tu caches dans ton sein fidelle  
 Les fastes des siècles divers:  
 Ouvre à ma Muse, qui t'appelle,  
 Les archives de l'Univers.

Montre-moi, sous leurs pyramides,  
 Ces Rois dans la tombe ignorés:

Ces Rois fastueux & timides,  
 Jadis sur le trône adorés :  
 Leur nom n'a duré qu'une aurore ;  
 En vain le marbre couvre encore  
 Les vains débris de leur cercueil :  
 Le temps à chaque instant dévore  
 Le monument de leur orgueil.

Tu vis sortir de tes entrailles  
 Ces Héros tyrans des humains,  
 Dont le Dieu sanglant des batailles  
 Armoit les sacrilèges mains.  
 Que les émules d'Alexandre  
 Bravent sur des palais en cendre  
 Et la fortune & ses revers :  
 Bientôt tu les verras descendre  
 Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je sais qu'Achille, que Thersite  
 Etoient soumis au même sort ;  
 Qu'un même bras nous précipite  
 Dans les ténèbres de la mort :  
 Mais l'Isle infame de Caprée  
 Vit tomber l'idole abhorrée  
 Du cruel maître de Séjan ;  
 Et la terre encore éplorée  
 Encense l'urne de Trajan.

Princes, dont la cendre repose  
 Au pied des plus riches autels,  
 Souvent, malgré l'apothéose,  
 Vous êtes l'horreur des mortels ;

En vain dans vos palais nourrie,  
La folle & basse Flatterie  
Chante vos hymnes en tout lieu :  
Le temps détruit l'idolâtrie,  
Et brise l'autel & le Dieu.

Rois, laissez aux peuples sauvages  
Le droit injuste du plus fort :  
La crainte arrache nos hommages,  
L'amour les obtient sans effort.  
Serrez moins le nœud qui nous lie ;  
Notre orgueil à regret se plie  
Au joug rigoureux du pouvoir :  
L'amour plus noble multiplie  
Nos soins, que borne le devoir.

Dans vos Serrails impénétrables,  
Sultans, esclaves couronnés,  
Vous traînez des jours déplorables,  
Des jours de trouble environnés.  
Pour rendre la terre féconde  
Le Soleil sort du sein de l'onde,  
Et s'ouvre un chemin vers les cieux.  
O Rois ; rendez heureux le monde  
En vous offrant à tous les yeux.

Voyez sur les bords de la Seine  
Ce Prince, l'amour des Français ;  
La Victoire qui le ramene,  
Annonce à grands cris nos succès :  
Son peuple l'entoure & le presse ;  
Le zèle se change en ivresse ;

On aime, on adore ses loix ;  
 Excès d'une juste tendresse,  
 Qui fait le bonheur des grands Rois.

Ne craignons pas que sa mémoire  
 Se perde dans l'ombre du temps  
 Ni que le grand jour de l'Histoire  
 Ternisse ses faits éclatans :  
 Minerve le suit à la guerre,  
 Thémis gouverne son tonnerre ;  
 Il n'est armé que pour la paix,  
 Et ne veut enchaîner la terre  
 Que par le lien des bienfaits.

On dira : Quel Dieu favorable  
 Accorda LOUIS aux humains ?  
 Son amitié ferme & durable  
 Soutint le trône des Romains :  
 Dans son Tribunal despotique  
 Jamais la liberté publique  
 N'expira sous l'autorité :  
 Les ressorts de sa politique  
 Furent les loix de l'équité.

Né sur le trône, il fut sensible ;  
 Juge, il ressentit la pitié ;  
 Souverain, il fut accessible ;  
 Monarque, il connut l'amitié.  
 Que sa justice & son courage,  
 Que son nom béni d'âge en âge,  
 Des siècles percent le cahos :  
 Qu'il soit le modèle du Sage :

Qu'il soit l'exemple des Héros !

Sans avoir le pinceau d'Appelle,  
Disciple de la vérité,  
J'ébauche le portrait fidelle  
Que peindra la postérité.  
Grand Roi, que la France applauidisse  
Aux vers de ma Muse novice !  
Il est pour eux un prix plus doux :  
Vous pouvez, d'un regard propice,  
Les rendre immortels comme vous.

*A une Dame, sur la traduction du Traité de  
la Mort, par Sherlock.*

**E**GLÉ, votre funeste Livre  
Renferme un froid poison, dont on ne peut guérir  
En nous apprenant à mourir,  
Le cruel nous ravit tout le plaisir de vivre.  
Hélas ! nos tristes jours penchent vers leur couchant.  
Pour apprendre à mourir est-il besoin d'un maître ?  
Que tout autre intérêt cède au plaisir touchant  
De recueillir les fleurs que le présent fait naître.  
L'amour est notre vie : oui, vivre c'est aimer ;  
C'est rendre un autre heureux, & c'est l'être soi-même.  
Vous donc qui sçûtes m'enflammer,  
Achevez mon bonheur, aimez-moi comme j'aime.  
Mais si tous mes soupirs ne peuvent atteindre  
Le cœur sans qui je ne puis vivre,

Cruelle , prêtez-moi votre funeste Livre ,  
Afin que j'apprenne à mourir.

---

*Description poétique du Matin.*

**L**E feu des étoiles  
Commence à pâlir ;  
La nuit dans ses voiles  
Court s'ensevelir ;  
L'ombre diminue ,  
Et comme une nue  
S'élève & s'enfuit :  
Le jour la poursuit ,  
Et par sa présence  
Chasse le silence ,  
Enfant de la nuit.  
L'amoureux Satyre ,  
Au malin fourire ,  
Déjà dans les bois  
Conte son martyre ;  
Mais sourde à sa voix ,  
La Nymphé timide  
Fuit d'un pas rapide.  
Sur le front brûlé  
De ce Dieu hâlé  
Régne la licence ,  
L'ardeur , les desirs  
Et l'intempérance ,

Filles des plaisirs,  
Mais déjà l'Aurore,  
Du feu de ses yeux  
Embellit & dore  
Les portes des cieux :  
Son teint brille encore  
Des vives couleurs  
Qu'on voit sur les fleurs  
Qu'elle fait éclore.  
Le Dieu du repos,  
Couvert de pavots,  
Remonte avec peine  
Sur son char d'ébene.  
Dans les airs portés  
Les aimables songes,  
Suivis des mensonges,  
Sont à ses côtés ;  
Près de lui voltige  
L'amour, qui s'afflige  
De voir la clarté.  
Le grand jour rend sage ;  
Sans obscurité,  
Plus de badinage,  
Plus de liberté.  
Sur un lit de roses  
Franchement écloses  
Flore du grand jour  
Attend le retour.  
Le jeune Zéphire  
A ses pieds soupire,



170 POÉSIES DIVERSES.

Et le Dieu badin  
 Volant autour d'elle,  
 Du bout de son aile  
 Découvre son sein.  
 L'abeille agissante,  
 Fidelle au travail,  
 De la fleur naissante  
 Enleve l'émail :  
 Tandis que moins sage,  
 Le papillon vain  
 Parcourt en volage  
 La rose & le thuy,  
 Tant que la fleurlette,  
 Habile coquette,  
 Se cache à ses yeux,  
 Amant langoureux  
 Près d'elle il s'arrête,  
 Et dans sa conquête  
 Voit mille plaisirs :  
 Mais si l'infidelle  
 La rend moins cruelle,  
 Adieu les soupirs ;  
 Plus de complaisance.  
 Dans la jouissance  
 Il perd ses desirs  
 Avec sa constance.  
 Tandis qu'à pas lents  
 Le Bouvier rustique  
 Traîne dans les champs  
 Sa charrue antique,

## POÉSIES DIVERSES. 117

Au bord des ruisseaux  
Où naît la fougère,  
La jeune Bergère  
Conduit ses troupeaux.  
Une clarté pure  
Eclaire ces lieux,  
Et dans sa pâture  
La simple nature  
Vient frapper nos yeux.  
Philomèle éveille  
Par ses doux concerts  
Echo qui sommeille  
Au fond des déserts;  
En prenant sa route  
Au plus haut des cieux,  
Phébus glorieux  
Pousse sous leur voûte  
Son char radieux.

---

## LE MONDE POÉTIQUE.

**D**EPUIS que je vous ai quitté,  
Mon esprit a peu consulté  
Et l'austère Thémis & la douce Uranie :  
J'oublie également ses loix & le génie,  
Et je me meurs d'oïfiveté.  
Un levain de stérilité

Mêle à mon sang tardif quelques humeurs chagrines ;  
 Et j'ai , comme Zénon , des vertus bien voisines  
 De l'orgueil & de l'âpreté.

Figurez-vous d'abord l'ennui philosophique ,  
 Marchant les yeux distraits, & morne en son maintien,  
 Et son cortège magnifique

De grands raisonnemens qui ne mènent à rien ,  
 Ou qui ne sont au plus que le vain spécifique  
 Des maux dont il nous entretient.

Joignez-y quelque peu de fougue poétique ,  
 Mélangé de légèreté  
 Et de traits de férocité ,

Qui me donnent en gros certain air prophétique  
 Dont aux temps fabuleux j'aurais bien profité.

De cet inutile assemblage

Nait l'oubli de Thémis & l'oubli d'Apollon.

Je suis un champ aride , une terre sauvage ,  
 Que d'une aile brûlante a couvert l'aquilon.  
 Mon esprit est tombé comme une fleur fanée ;  
 Ma nudité s'étend sur tout ce que je voi ,

Et la nature autour de moi

Est une masse décharnée.

Nos côreaux , nos vallons sont des objets muets ,  
 Ou n'offrent à mes yeux que traces de misère.

Je pense , au fond de nos forêts ,

Que le jour à regret m'éclaire.

L'univers porte encor les marques du cahos.

Pourquoi ces plantes dispersées ,  
 Sous l'aconit brûlant ces roses opprimées ,  
 Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux ?

Ce globe, cette mer de matière fluide,  
 Qui se voûtant en arc, forme notre horizon ;  
 Qu'est-ce en effet qu'une prison  
 Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol rapide ;  
 Où la corruption sème un germe infecté ,  
 Où par le temps qui fuit , qui consume & qui mine ,  
 Chaque être vers sa fin est sans cesse emporté ,  
 Et se nourrit de sa ruine ?  
 De désordre & de maux quelle variété !  
 Et combien différente étoit cette nature ,  
 Dont la docte Uranie enseigne la structure  
 Au sommet du Parnasse où je fus allairé !  
 Je me rappelle encor l'instinct où ma paupière ,  
 Par son souffle imprévu s'ouvrit à la lumière.  
 C'étoit lorsque Vénus remonte vers les cieux  
 Pour quelqu'ami cheri venu dans ces bas lieux ;  
 Au moment que l'Aurore avec des doigts de rose  
 Sépare en souriant la nuit d'avec le jour ,  
 Et que la terre qui repose ,  
 Est des Dieux regardée avec des yeux d'amour  
 Dans une assez vaste distance ,  
 L'ombre & le jour traçoient deux zones dans les airs ;  
 L'Univers au milieu se levoit en silence ,  
 Comme un vaisseau léger s'avance sur les mers ;  
 L'Orient au Soleil préparoit une voie  
 De perles, de rubis, des plus vives couleurs :  
 Là, le ciel en s'ouvrant sembloit verser des pleurs

(\*) Il manque ici quelques Vers.

1. Partie.

\* H

D'applaudissement & de joie,  
 Et les Zéphirs formoient les calices des fleurs  
 Avec des fils d'or & de soie.  
 Sous les arbres chargés de verdure & de fruits,  
 Les oiseaux célébroient l'astre prêt à paroître,  
 Et les beautés du jour, & la fraîcheur des nuits,  
 Ou le changement de leur Etre.  
 La nuit même admiroit un spectacle si beau :  
 Ses Dieux, comme des chars, arrêtant leurs étoiles.  
 Osoient de la lumière attendre le flambeau,  
 Et regrettoient ces lieux échappés à leurs voiles.  
 Bientôt l'Occident plus serein,  
 Comme un gouffre profond les cacha dans son sein,  
 Tandis que de longs flots de matière argentée  
 Annoncerent Phébus ; & la terre agitée,  
 Malgré l'immense poids qui forme son appui,  
 D'un léger tremblement s'inclina devant lui.  
 Tels furent les objets que m'offrit Uranie.  
 L'esprit plein de son feu, je prêtois même encor  
 De la grandeur & de la vie  
 A tout l'éclat de ce trésor.  
 Ce vuide où je me trouve étoit encore à naître.  
 L'Univers me parut comme un champ de plaisirs,  
 Tributaire de mes desirs,  
 Et que je crus fécond, quand je m'en crus le maître.  
 Ami, qui l'êtes des neuf Sœurs,  
 Qui dans le goût constant que vous avez pour elles,  
 De mon génie éteint tirez des étincelles,  
 Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs,  
 Des inspirations & des grâces nouvelles ;

Excusez les traits inégaux  
 Dont mon esprit forma cette double peinture,  
 Libérin comme la Nature,  
 Et peut-être unissant assez mal-à-propos  
 La lyre avec les chalumeaux.  
 C'est dans vos entretiens variés & pleins d'amour  
 Que je crois respirer l'air du sacré Vallon,  
 Delphes & la vapeur du Trépied d'Apollon  
 N'ont point cette vertu dont votre esprit m'enflamme,  
 Aussi lorsque l'hiver sorti du fond du Nord,  
 Répandra dans nos champs l'image de la mort,  
 J'irai chercher la vie & la solide gloire,  
 Et découvrir chez vous par quels heureux sentiers  
 Nos Auteurs parviendroient au Temple de Mémoire,  
 S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.

## IN - P R O M P T U

*A une Dame qui se plaignoit d'être âgée de  
 quatre-vingts ans.*

A V E C les qualités à tant d'esprit unies,  
 Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours ?  
 Vous êtes aujourd'hui la Reine des génies,  
 Et vous la fûtes des Amours.  
 Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre :  
 En vous laissant l'esprit, qu'a-t'il pu dérober ?  
 Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre :  
 Appelle-t-on cela tomber ?

---

FRAGMENT  
D'UNE ÉPITRE  
A URANIE.

O charmante Uranie ! O mon premier amour !  
C'est vous que mon cœur en atteste,  
Ai-je jamais dans votre cœur  
Fait entendre une voix funeste ?  
Ai-je, le front couvert d'un masque officieux,  
Employé lâchement dans mes rimes coupables,  
A la honte de mes semblables,  
Un langage inventé pour la gloire des Dieux ?  
Non, non, la douce Poésie  
Distribue en riant les rubis & les fleurs,  
Les myrtes aux amans, les lauriers aux vainqueurs :  
A la vertu qu'elle aime étroitement unie,  
C'est à la couronner que s'occupent ses mains ;  
Et l'on en fait une furie,  
Quand on la peint s'armant des poisons de l'envie,  
Pour faire la guerre aux humains.

---

## RÉPONSE

*A une Dame qui demandoit qu'on corrigéât  
ses Vers.*

**P**LUS l'esprit a de liberté,  
Plus sa lumière est vive & pure.  
Le travail a souvent gâté  
L'ouvrage heureux de la nature.  
La négligence est la parure  
Des graces & de la beauté.  
Ce ruisseau, l'amour de Zéphire,  
Qui du voile des cieux réfléchissoit l'azur,  
Et de Flore autrefois embellissoit l'empire,  
Captif dans un bassin de marbre ou de porphyre,  
N'est plus ni si clair ni si pur.  
Esclave de l'art qui l'enchaîne,  
Dans sa prison superbe il serpente avec peine.  
Libre autrefois, dans ses longues erreurs,  
Il embrassoit, il arrosoit la plaine,  
Et donnoit en fuyant la vie à mille fleurs.  
Trop de culture épuise un champ fertile;  
L'exactitude est inutile  
Aux vers qu'enfante le loisir:  
L'ouvrage a toujours l'air facile,  
Quand le travail est un plaisir.  
Zéphé, laissons aux Dieux l'honneur d'être admirables;  
C'est assez pour nous d'être aimables.



L'art fut jadis moins inventé  
 Pour éclairer, pour parer la beauté,  
 Que pour rendre plus supportables  
 Les traits choquans de la difformité.  
 N'enchaînez point votre Muse charmante :  
 Prenez, si vous manquez de feu,  
 Le flambeau du Dieu que je chante.  
 Osez lui tout devoir, & faites-en l'aveu.  
 L'Amour, dont le nom épouvante,  
 S'il blesse encor, blesse bien peu :  
 Sa chaîne n'est plus si pesante,  
 Et sa victoire n'est qu'un jeu.  
 Qu'il vous guide dans la carrière,  
 Qu'il soit votre Apollon, qu'il soit votre oiseau.  
 Si j'étois l'Amour précepteur,  
 Zéphire seroit mon écolier.

---

## L'AMOUR

### ET

## LES NYMPHES.

### ODE ANACRÉONTIQUE.

A U P R È S d'une féconde source,  
 D'où coulent cent petits ruisseaux,  
 L'Amour fatigué de sa course,  
 Dormoit sur un lit de roseaux.

Les Nâïades sans défiance,  
S'avancent d'un pas concerté,  
Et toutes, en un grand silence,  
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille !  
Dit l'une, d'un ton indiscret :  
L'Amour, qui l'entend, se réveille,  
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides  
Sous un air engageant & doux ;  
Les Nymphes bientôt moins timides,  
Le font asséoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs & Thémire  
Couronnent sa tête de fleurs.  
L'Amour, d'un gracieux soufrire,  
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles  
Qui brûlent la nuit & le jour,  
Ces indiscrettes Immortelles  
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, Dieu de Cythère,  
Disent-elles, notre repos :  
Pourquoi le troubler, téméraire ?  
Nous brûtons au milieu des eaux.

Nourrissez, plutôt sans vous plaindre,  
Répond l'Amour, mes tendres feux :  
Je les allume quand je veux ;  
Mais je ne saurois les éteindre.

# L'AMOUR

## PAPILLON.

### ODE ANACREONTIQUE.

JUPITER outré de colere  
D'être blessé par Cupidon,  
D'un regard lancé sur Cythere,  
Changea son fils en Papillon.

D'abord, en ailes azurées  
On vit diminuer ses bras;  
Ses dards, en des pattes dorées:  
Il veut se plaindre, & ne peut pas.

L'arc à la main, ce Dieu perfide  
Ne vole plus après les cœurs;  
Mais, toujours le plaisir pour guide,  
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin, touché de sa disgrâce,  
Jupin lui dit: consolez-vous,  
Amour, j'excuse votre audace;  
Ne méritez plus mon courroux.

Il change: ses fleches cruelles  
Reprennent leur premier état;  
Mais il conserve encor des ailes,  
Pour marque de son attentat.

Depuis , l'Amour aussi volage  
Que le Papillon inconstant ,  
En un instant brûle & s'engage ,  
Et se dégage en un instant.

---

## LES POETES LYRIQUES.

### ODE.

A-T'ON vu l'Aigle au vol rapide ,  
Quitter le vaste champ de l'air ,  
Pour raser d'une aile timide  
Les bords arides de la mer ?  
Non , plus hardi dans sa carrière ,  
Jusqu'au séjour de la lumière  
Il perce d'un vol assuré ;  
Et là , devenu plus tranquille ,  
Il soutient d'un œil immobile  
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les Poètes célèbres ,  
Ainsi les esprits créateurs ,  
Laisent ramper dans les ténèbres  
Le peuple orgueilleux des Auteurs.  
Ennemis des routes connues ,  
Ils volent au-dessus des nues ;

Ils s'ouvrent le palais des Dieux ;  
 Aussi promptes que la pensée,  
 Leurs Muses, rivales d'Alcée,  
 Vont se reposer dans les cieux.

Pindare, ce Peintre sublime,  
 Marche sans ordre & sans dessein ;  
 Ce n'est pas l'esprit qui l'anime,  
 C'est un Dieu caché dans son sein.  
 Aux champs de Mars, ce fier Tyrtée,  
 Souffle le feu que Prométhée  
 Ravit au céleste séjour.  
 Plus grand encor, le seul Horace  
 Réunit la force, la grâce,  
 Et chante Bellone & l'Amour.

Qu'entends-je ? Les sons de la lyre  
 Font taire les Cistres Gaulois ;  
 La raison règle le désir,  
 Et l'enthousiasme a des loix.  
 J'apperçois le sage Malherbe  
 Assis sur le trône superbe  
 De Stésichore & de Linus.  
 Quinault, rempli de leur génie,  
 Accorde aux chants de Polymnie,  
 Le luth de la tendre Vénus.

Rousseau paroît : Thèbes respire  
 Aux nouveaux accens d'Amphion :  
 Neptune, au fond de son empire,  
 S'émeut à la voix d'Arion.

## POÉSIES DIVERSES. 123

David renaît : l'Olympe s'ouvre ,  
Dieu , sur un trône se découvre ,  
Au peuple dont il est l'appui.  
Que tout s'abaisse & se confonde ;  
Les cieux , les âges & le monde  
S'évanouissent devant lui.

Du Maître immortel de la lyre  
Tels sont les sublimes portraits :  
Qu'il seroit grand , si la fuyre  
Avoit moins égusé ses traits !  
Si plus souvent la douce ivresse  
Du fameux Vicillard de la Grece ,  
Dérider son front sérieux ;  
Et si la main de la Nature  
Effaçoit l'empreinte trop dure  
De ses efforts laborieux.

Lamotte a peu senti la flamme  
Dont brûloient ces Chantres divers ;  
Les vains éclairs de l'Epigramme  
Brillent trop souvent dans ses Vers :  
Plus Philosophe que Poète ,  
Il touche une lyre muette ;  
La raison lui parle , il écrit :  
On trouve en ses strophes sensées  
Moins d'images que de pensées ,  
Et moins de talent que d'esprit.

Foible disciple de Pindare ,  
Rival heureux d'Anacréon ,

## **114 POÉSIES DIVERSES.**

Le François chérit la guitare  
Que Sapho montois pour Phaon.  
Souvent la charmante Dione  
Répète Thétis, Hésione,  
Tancrède, Iphé, les Elémens,  
Et le Dieu de la Poésie  
Chante l'hymne de Marthésie  
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la Folie,  
La Chançon naquit parmi nous ;  
Souple & légère, elle se plie  
Au ton des sages & des foux.  
Amoureux de la bagatelle,  
Nous quittons la lyre immortelle  
Pour le tambourin d'Erato.  
Homere est moins lu que Chapelle ;  
Et, si nous admirons Appelle,  
Nous aimons Teniere & Varreau.

Heureux qui peut, comme Voltaire,  
Chanter les belles & les Dieux,  
Voler de l'Olympe à Cythere,  
De Paphos remonter aux cieux !  
Né pour les Arts, il les éclaire ;  
Et, maître du talent de plaire,  
Il règne sur tous les esprits :  
L'oiseau qui porte le tonnerre,  
Vient se délasser sur la terre  
Avec les cignes de Cypris.

Ma Muse a chanté les Orphées ,  
 Ma plume a décrit leurs travaux.  
 Un sage assis sur leurs trophées ,  
 Peut seul instruire leurs rivaux.  
 Esprit brillant , vaste génie ,  
 Il tient le compas d'Uranie .  
 Et la houlerte du Berger.  
 C'est à lui d'ouvrir la barrière ;  
 Et d'applanir une carrière  
 Dont l'éclat couvre le danger.

L'empire François & l'Europe ,  
 Dans le tableau le plus touchant ,  
 Offrent aux fils de Calliope  
 Un sujet digne de leur chant.  
 La foudre gronde sur nos têtes ,  
 Le bruit effrayant des tempêtes  
 Eclate long-tems dans les airs ;  
 La nuit étend ses voiles sombres ;  
 Mais le soleil vainqueur des ombres ;  
 Sort plus brillant du sein des mers.

Je vais rappeler la mémoire  
 De ce fameux événement :  
 Puisse le flambeau de l'Histoire  
 L'éclairer éternellement !  
 Quel être plus puissant m'inspire ?  
 Où suis-je ? L'air que je respire  
 Devient plus serein & plus pur :  
 Ravi, sur la voûte éthérée ,



A travers le vaste Empirée,  
Je vole sur un char d'azur.

Ciel ! l'éternelle intelligence,  
Qui dispose à son gré du sort ;  
Dieu, précédé de la vengeance,  
Ouvre le temple de la mort :  
Lieu sombre, où la frayeur errante  
Se traîne à la lueur mourante  
D'un pâle & lugubre flambeau.  
La mort, qui jamais ne se lasse,  
Y trouve à chaque instant qui passe,  
La porte affreuse du tombeau.

Que l'homme l'implore ou la brave,  
Rien ne touche son cœur d'airain,  
Dieu parle, elle accourt en esclave,  
A la voix de son Souverain :  
» Vas, lui dit-il, punir la terre,  
» Sois plus cruelle que la guerre ;  
» Pars, vole, obéis à mes loix ;  
» Ravage, ébranle des empires ;  
» Et de l'horreur que tu respirez,  
» Vas remplir le palais de Rois.

» Epargne les Princes iniques,  
» Vils instrumens de mon courroux ;  
» Epargne les Rois tyranniques . . . .  
» Frappe le plus juste de tous.  
Il dit, & la sœur de la Parque  
Cherche un père dans le Monarque,

Un sage dans le Conquérant.  
A cet accord rare & sublime,  
La mort reconnoît sa victime,  
Déjà Louis est expirant.

Arrête, implacable Furie,  
Respecte des jours précieux;  
La voix, les vœux de la patrie,  
Peuvent encor monter aux cieux.  
Vains soupirs! le péril redouble;  
L'Europe attentive se trouble,  
Le Bavaïois est consterné:  
Des Temples les murs respectables,  
Répèrent les cris lamentables  
Du peuple aux autels prosterné.

Prince, qui défendra le titre  
Que brigue ton fier oppresseur?  
L'Europe n'aura plus d'arbitre,  
Les Rois perdront leur défenseurs.  
Les cieux sont-ils impénétrables,  
Et les plaintes des misérables  
S'égarent-elles dans les airs?  
Non, non, leur voix est entendue;  
La santé, du ciel descendue,  
Rend un Héros à l'Univers.

Déjà l'Alsace délivrée,  
Change ses cyprès en lauriers;  
Et la victoire rassurée,  
Vole au-devant de nos guerriers.



---

## MADRIGAL

**L**A Maitresse du cabaret  
Se devine sans qu'on la peigne ;  
Le Dieu d'Amour est son portrait ,  
La jeune Hébé lui sert d'enseignée.  
Bacchus assis sur un tonneau ,  
La prend pour la Fille de l'onde :  
Même en ne versant que de l'eau ,  
Elle a l'art d'enivrer son monde.

---

## LES PETITS TROUS.

### C O N T E.

**A**INSI qu'Hébé, la jeune POMPADOUR,  
A deux jolis trous sur la joue ;  
Deux trous charmans où le plaisir se joue ,  
Qui furent faits par la main de l'Amour.  
L'Enfant allé, sous un rideau de gaze,  
La vit dormir, & la prit pour Pŷché.  
Qu'elle étoit belle ! à l'instant il s'embrase ,  
Sur ses appas il demeure attaché.  
Plus il la voit, plus son délire augmente ;  
Et pénétré d'une si douce erreur,

POÉSIES DIVERSES. 131

Il veut mourir sur sa bouche charmante ;  
Heureux encor de mourir son vainqueur !

Enchanté des roses nouvelles,  
D'un teint, dont l'éclat éblouit,  
Il les touche du doigt, elles en sont plus belles ;  
Chaque fleur sous sa main s'ouvre & s'épanouit.  
POMPADOUR se réveille, & l'Amour en soupire ;  
Il perd tout son bonheur en perdant son délire,  
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,  
Séjour aimable du sourire,  
Dont le plus sage feroit fou.

---

CHANSON.

LE connois-tu, ma chère Eléonore,  
Ce tendre enfant qui te fuit en tout lieu ;  
Ce foible enfant, qui le feroit encore,  
Si ses regards n'en avoient fait un Dieu ?

C'est par ta voix qu'il étend son empire,  
Je ne le sens qu'en voyant ses appas.  
Il est dans l'air que ta bouche respire,  
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connoît, connoitra la tendresse ;  
Qui voit tes yeux, en boira le poison.  
Tu donnerois des sens à la sagesse,  
Et des desirs à la froide raison.



L E S  
QUATRE PARTIES  
DU JOUR

JE chante le Palais des heures,  
 Où trente portes de vermeil  
 Conduisent aux douces demeures  
 Qu'éclaire le char du Soleil.  
 Toujours nouveau, toujours semblable,  
 Mobile, incertain & constant,  
 Le temps, d'une aile infatigable,  
 Parcourt ce Palais éclatant.  
 Arrête, vieillard indocile,  
 L'Amour, en faveur des amans,  
 Annonce un jour pur & tranquille,  
 Dont il veut remplir les momens.  
 Pour embellir cette journée,  
 Les saisons offrent leurs couleurs;  
 Flore, de jacinin couronnée,  
 Prépare une moisson de fleurs.  
 Beaux jours, naîsez; & vous, Délie,  
 Digne élève d'Anacréon,  
 Lisez ces vers, que la folie  
 Fit pour amuser la raison.

## LE MATIN.

## ARIANE ET BACCHUS.

DES nuits l'inégale couriere  
S'éloigne & pâlit à nos yeux ;  
Chaque astre au bout de sa carriere ,  
Semble se perdre dans les cieux.  
Des bords habités par le More ,  
Déjà les heures de retour ,  
Ouvrent lentement à l'Aurore  
Les portes du Palais du jour.  
Quelle fraîcheur ! l'air qu'on respire ,  
Est le souffle délicieux  
De la volupté qui soupire  
Au sein du plus jeune des Dieux.  
Déjà la colombe amoureuse  
Vole du chêne sur l'ormeau ;  
L'Amour cent fois la rend heureuse ,  
Sans quitter le même rameau.  
Triton sur la mer applanie ,  
Promene sa conque d'azur ;  
Et la nature rajeunie ,  
Exhale l'ambre le plus pur.  
Au bruit des Faunes qui se jouent  
Sur le bord tranquille des eaux ,

Les chastes Naiades dénouent  
 Leurs cheveux treffés de rosteaux.  
 Dieux ! qu'une pudeur ingénue  
 Donne de lustre à la beauté !  
 L'embarras de parure nue  
 Fait l'attrait de la nudité.  
 Le flambeau du jour se rallume ,  
 Le bruit renait dans les hameaux ;  
 Et l'on entend gémir l'enclume  
 Sous les coups fréquens des marteaux.  
 Le règne du travail commence :  
 Monté sur le trône des airs ,  
 Eclaire ton empire immense ,  
 Soleil, annonce l'abondance  
 Et les plaisirs à l'Univers.  
 Vengeur d'Ariane éplorée ,  
 Vainqueur de l'Inde & des Titans ,  
 De sa douleur immodérée  
 Calme les transports éclatans.  
 Qu'elle abandonne le rivage ,  
 Où tout lui retrace l'image  
 D'un amant qu'elle appelle en vain.  
 Plaisirs cachés sous cet ombrage ,  
 Aimables enfans du matin ,  
 Ris , enjouemens , jeux , badinages ,  
 Annoncez votre Souverain.  
 Thésée a laissé sans défense  
 Un cœur qu'il blessa de ses traits ,  
 Dieu du vin , punissez l'offense ,  
 Et consolez , par vos bienfaits ,

L'amour trahi par l'inconstance.  
Que le dépit d'intelligence  
S'unisse aux plus tendres desirs ;  
Que le flambeau de la vengeance  
Soit allumé par les plaisirs.  
Dieux ! le succès fuit l'espérance ;  
Aux yeux de son charmant vainqueur ,  
La jeune Ariane confuse ,  
Epreuve une douce langueur.  
Ingrat Thésée ! elle l'accuse  
Du feu qui s'allume en son cœur :  
Déjà ses yeux baignés de larmes  
Demandent vengeance à Bacchus :  
Des yeux en pleurs ont trop de charmes ,  
Pour craindre l'affront d'un refus.  
Aux pieds de sa faible maîtresse ,  
Bacchus enivré de tendresse ,  
Se jette avec emportement  
Sur le trait charmant qui le blesse.  
Abandonnée au sentiment ,  
L'amante , avec moins de faiblesse ,  
Résiste encore à son amant.  
Cette rigueur involontaire  
Le consume d'un nouveau feu ;  
L'effort qu'elle fait pour se taire ,  
Augmente le prix de l'aveu :  
Elle voudroit briser encor  
Le trait dont son cœur est atteint ;  
Un baiser du Dieu qu'elle adore ,  
Rougit l'albâtre de son teint.



C'est vainement qu'elle en murmure,  
 Son rouge a trahi ses desirs ;  
 Rouge charmant , que la nature  
 Pêtrit par la main des plaisirs.  
 Quel triste élève de la Grece  
 Pourroit , en voyant sa beauté,  
 Préférer les lis de Lucrece  
 Et les pâleurs de la sagesse ,  
 Aux roses de la volupté ?  
 C'en est fait , les gazona renaissent ,  
 Les fleurs s'élèvent alentour ;  
 Emules du Dieu de l'Amour ,  
 Les Zéphirs en l'air se caressent ;  
 Et les nuages qui s'abaissent ,  
 S'opposent aux rayons du jour.

---

## LE MIDI.

---

### ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

**C**E grand Astre , dont la lumière  
 Enflamme la voûte des cieux ,  
 Semble , au milieu de sa carrière ,  
 Suspendre son cours glorieux.  
 Fier d'être le flambeau du monde ,  
 Il contemple du haut des airs  
 L'olympé , la terre & les mers ,  
 Remplis de sa clarté féconde ;

Et jusques au fond des enfers  
Il fait rentrer la nuit profonde  
Qui lui disputoit l'Univers.  
Toute la nature en silence  
Attend que le Dieu de Délos,  
De son char lumineux s'élance  
Dans l'humide séjour des flots.  
Tandis que des Géants horribles,  
Qu'un bras immortel enchaîna,  
Embrasent de leurs feux terribles  
Les monts de Vésuve & d'Etna ;  
Lassés de leurs fardeaux énormes,  
Les Cyclopes à demi-nus  
Reposent leurs têtes difformes  
Sur leurs travaux interrompus.  
Le Dieu de l'Inde & de la Tonne,  
Couronné de feuillages verts,  
Jouit des dons que les hivers  
Offrent en tribut à l'automne.  
Déjà le Champagne glacé,  
Dans le verre éclate & bouillonne,  
Déjà Silène terrassé,  
Au Dieu des songes s'abandonne ;  
Bacchus s'enivre, Amour l'ordonne,  
Et dans le vin qu'ils ont versé,  
Bacchus voit tomber sa couronne,  
Amour son flambeau renversé.  
Au fond d'une grotte profonde  
Aréthuse fuit les chaleurs ;  
Le doux sommeil, au bruit de l'onde,

Vole sur un tapis de fleurs ;  
La Nymphé combat & succombe :  
Déjà ses yeux moins animés  
Languissent à demi-fermés ;  
Elle s'endort , son urne tombe ,  
Plus de voile pour ses appas ,  
Tout est confondu par Morphée :  
Volez Amour , volez Alphée ;  
Et vous , sommeil , ne fuyez pas.  
Alphée approche , Alphée admire :  
Quoi ! dit-il , serois-je vainqueur ?  
Elle dort , elle qui déchire  
Un cœur soumis , un tendre cœur  
Qu'elle méprise & qu'elle attire.  
Elle dort : ô Dieux ! pardonnez  
Au transport naissant qui m'anime ;  
Cruels , si vous le condamnez ,  
Si j'en dois être la victime ,  
Ne punissez qu'après le crime ,  
Servez mon ardeur , & tonnez.  
Il dit : l'amour est son excuse ;  
Déjà tous ses flots enflammés  
Ont couvert l'urne d'Aréthuse  
Des feux dont ils sont animés.  
L'onde de la Nymphé rebelle  
Résiste à leurs efforts heureux ;  
En résistant elle se mêle ,  
Et se précipite avec eux.  
Enfin , de cette urne charmante ,  
En un instant , mais pour toujours ;

Les flots de l'amant , de l'amante  
Vont prendre & suivre un même cours,  
Aréthuse sommeille encore ;  
Un Dieu caché sous les roseaux ,  
Du feu que la Naiade ignore ,  
Echauffe autour d'elle les eaux,  
Elle s'éveille , elle soupire ,  
Mais sans colere & sans douleur  
Peut-on se plaindre d'un malheur  
Qu'au fond de son cœur on desire ?

---

## LE SOIR.

---

### DIANE ET ENDIMION.

**C**EDieu qui brûloit les campagnes  
Se dérobe enfin à nos yeux ;  
Il fuit , & son char radieux  
Ne dore plus que les montagnes.  
Déjà par sa voix avertis ,  
Ses courriers vigoureux s'agitent ,  
Leurs crins se dressent , ils s'irritent ;  
Et doublent leurs pas ralentis ;  
Ils volent & se précipitent  
Au fond du palais de Thétis.  
Le front couronné d'amaranthes ,  
Les Nymphes sortent des forêts ;  
Un air plus doux , un vent plus frais

Raniment les roses mourantes ;  
Et descendant du haut des monts ,  
Les Bergeres plus vigilantes ,  
Rassembtent leurs brebis bëlantes  
Qui s'égaroient dans les vallons.  
Voyez , dans ce bassin rustique ,  
Un ruisseau fuir & bouillonner ;  
Admirez ce palmier antique ,  
Qui , né sur le bord aquatique ,  
Se courbe pour le couronner.  
Oui , ces gazons , cette onde pure ,  
Cette ombre qui succède au jour ,  
Cette fraîcheur & ce murmure ,  
Sont les pièges que la nature  
Nous tend en faveur de l'amour.  
Eloignez-vous , chaste Immortelle ,  
Fuyez l'aspect de ce beau lieu ;  
Sous ce palmier , un jeune Dieu  
Ouvre les bras & vous appelle.  
Que nos efforts sont impuissans ,  
Quand la nature nous inspire !  
Le cœur emporté par les sens ,  
S'attache à l'objet qui l'attire.  
Pleine d'un amoureux délire ,  
Diane approche du bassin :  
Emporte , dit-elle à Zéphire ,  
Ce voile étendu sur mon sein ;  
Il en reste un qu'Amour déchire ,  
Et l'Immortelle est dans le bain.  
Endimion caché sous l'ombre

Des myrtes , se met à l'entour ,  
 Attend , dans leur retraite sombre ,  
 Le signal qu'a promis l'Amour.  
 Penché sur le bain de Diane ,  
 D'un œil curieux & profane  
 Il perce l'humide élément ,  
 A travers l'onde diaphane ;  
 Il voit , mais il voit , en amant ,  
 Naître le doux saisissement  
 Que la pudeur en vain condamne ,  
 Quand on le doit au sentiment.  
 Pourfuis dans l'onde la Déesse ,  
 S'écrie Amour , que la tendresse  
 Change en plaisirs tous ses remords ;  
 Ménage si bien sa foiblesse ,  
 Qu'elle se livre à ses transports ,  
 Sans croire offenser la sagesse.  
 Il dit : Endimion s'élance  
 Aux genoux de la Dêité ;  
 Surprise , elle fuit en silence  
 Le Dieu dont il est agité.  
 Arrêtez , dit-il , je vous aime ,  
 Ce mot me rend digne de vous ;  
 A ce mot , votre rang suprême  
 Doit se partager entre nous.  
 Je vous vois , je vois tous vos charmes ,  
 Je les compte par mes desirs ;  
 Mes yeux se remplissent des larmes ,  
 Que leur font verser les plaisirs.  
 O doux momens ! je vous ai vue ,

## 14 LES QUATRE PARTIES

Je touche à l'immortalité ;  
Je vous revois , vous êtes nue ,  
J'ai part à la divinité.  
Arrêtez : Diane confuse ,  
En fuyant , tombe dans ses bras ;  
Il la retient , quel embarras !  
La gloire veut qu'elle refuse ;  
Le tendre Amour ne le veut pas :  
Laisse-moi , Berger , lui dit-elle ,  
'Tes transports me font trop souffrir ;  
Es-tu content ? je suis mortelle ,  
L'Amour me permet de mourir :  
Prends mon char , conduis-le toi-même ,  
Brille en ma place dans les airs ;  
Amour , laisse-moi ce que j'aime ,  
Je t'abandonne l'Univers.  
Elle dit : les airs s'embellirent ,  
Les bords des ruisseaux retentirent  
Du frémissement des zéphirs ;  
L'écho répéta les soupirs ,  
Et les Naiades applaudirent  
Aux cris redoublés des plaisirs.



## LA NUIT.

LÉANDRE ET HÉRO.

**L**ES ombres, du haut des montagnes,  
Se répandent sur les coteaux :  
On voit fumer dans les campagnes  
Les toits rustiques des hameaux :  
Sous la cabane solitaire  
De Philémon & de Baucis,  
Brûle une lampe héréditaire,  
Dont la flamme incertaine éclaire  
La table où les Dieux sont assis.  
Errant sur des tapis de mousse,  
Le verd, qui réfléchit le jour,  
Remplit d'une lumière douce  
Tous les arbrustes d'alentour.  
Le front tout couronné d'étoiles,  
La nuit s'avance lentement,  
Et l'obscurité de ses voiles  
Brunit l'azur du firmament :  
Les songes traînent en silence  
Son char parfumé de saplirs ;  
L'Amour dans les airs se balance  
Sur l'aile humide des zéphirs.  
O toi ! si long-temps redoutée,  
Déesse paisible des airs,



O Lune ! embellis l'Univers ;  
 Et de ta lumière argentée  
 Blanchis la surface des mers.  
 L'Amour implore ta puissance :  
 Triste victime de l'absence ,  
 Léandre aimé sans être heureux ,  
 Frémit de la barrière immense  
 Que Neptune oppose à ses vœux.  
 Mais que la fortune trahisse  
 L'indigne amant qui réfléchit ;  
 Sans connaître le précipice ,  
 Léandre y vole & le franchit.  
 En vain sur les plaines humides  
 Il touche , en étendant les bras ,  
 Le sein des jeunes Néréides ,  
 Et s'égare sur leurs appas :  
 En vain cent beautés ingénues  
 S'élèvent au milieu des flots ;  
 Toujours moins homme que héros ,  
 Il fuit les belles éperdues ,  
 Qui , par leur mollesse étendues ,  
 Chantent les hymnes de Paphos.  
 La jeune Doris plus pressante ,  
 Et plus sensible à ses refus ,  
 Lui tend , d'une main caressante ,  
 Un piège inventé par Vénus.  
 Cent fois la Naiade échappée  
 S'attache à son sein embrasé :  
 S'il plonge , il baise une nappée :  
 S'il se renverse , il est baigné .

Efforts

Efforts dangereux d'une belle ,  
 L'Amour peut vous rendre impuissans ;  
 Et le cœur d'un amant fidele  
 Echappe au prestige des sens.  
 Léandre a vaincu la nature ;  
 Un Dieu l'éclaire & le conduit  
 Aux portes d'une tour obscure ,  
 Où la volupté l'introduit.  
 Héro sur un tapis sommeille ,  
 Un songe assis sur ses genoux ;  
 L'instinct de l'amour la réveille :  
 O mon cher Léandre ! est-ce vous ?  
 Quoi , tant d'écueils ! Sa voix expire ,  
 Et le silence le plus doux  
 Donne le signal au délire :  
 Ce Dieu leve un voile jaloux ;  
 Et de la pudeur qui soupire ,  
 Excite & calme le courroux.  
 Héro , du vainqueur qui la presse ,  
 Irrite les tendres efforts ;  
 En résistant à son ivresse ,  
 Elle en augmente les transports.  
 Sévere , & même un peu farouche ,  
 Quand elle refuse un baiser ,  
 Son ame vole sur sa bouche ,  
 Honteuse de le refuser.  
 Léandre brûle , Héro desire ;  
 La volupté qui les inspire  
 Brille tour-à-tour dans leurs yeux :  
 Mais quel bonheur & quel martyre !

I. Partie.

\* K

Et quel tourment délicieux !  
 Tourment envié par les Dieux ,  
 Héro l'éprouve , Héro pâmée ,  
 Leve au ciel des yeux languissans ,  
 Un cri de sa bouche enflammée  
 Prouve qu'à peine elle a quinze ans.  
 A ce cri les Amours répondent ,  
 La Lune jalouse pâlit ;  
 Le jour renaît , l'air s'embellit ,  
 Et tous les plaisirs se confondent ,  
 Qu'ainsi puisse couler toujours  
 L'été rapide de nos jours !  
 Rions des préceptes sauvages  
 Et de nos censeurs rigoureux ;  
 Nous serons toujours assez sages ,  
 Si nous sommes souvent heureux





L E S  
QUATRE SAISONS,  
P O È M E.

---

LE PRINTEMS.

---

CHANT PREMIER.

J'AI chanté les heures du Jour :  
Je chanté aujourd'hui le retour  
Et le partage de l'Année.  
Flore, que ta main fortunée  
Présente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scythie,  
Vertumne, vainqueur des hivers,  
Vient de remettre dans les fers  
Les fougueux enfans d'Orithie.

En vain leurs affreux siffiemens  
 Nous déclarent encor la guerre ;  
 En vain , dans leurs soulèvemens ,  
 Ils ébranlent les fondemens  
 De la prison qui les resserre ;  
 Le Printems a sauvé la terre  
 De leurs cruels emportemens.

Le Fils d'Eole & de l'Aurore ,  
 Zéphir enfin est de retour ;  
 Ses transports ont réveillé Flore ,  
 Et les fleurs qui n'osoient éclore  
 S'ouvrent aux feux de leur amour ;  
 La nuit cède au jour son empire ;  
 L'hiver s'enfuit au fond du nord ,  
 Et la nature qui respire ,  
 Sort des ténèbres de la mort :  
 Immobile au centre du monde ,  
 Le Soleil que nous revoyons ,  
 Orne sa tête des rayons  
 Qui rendent la terre féconde.  
 Déjà des lacs les plus profonds ,  
 Ses feux ont fondu la surface :  
 On voit tomber du haut des monts  
 Des monceaux de neige & de glace  
 Qui fertilisent les vallons ;  
 Les roches découvrent leur cime ,  
 Dodône lève un front sublime  
 Que respectent les aquilons ;  
 Et de l'hiver tendre victime ,

Cérès, du sein de nos filions,  
Sourit au Dieu qui la ranime.

Dans sa cabane confiné,  
Le Berger, au pied des montagnes,  
Célèbre le mois fortuné  
Qui vient embellir les campagnes;  
Tout renaît, tout brille à ses yeux,  
Les arbres se courbent en voute;  
L'onde plus pure dans sa route  
Réfléchit l'image des cièux.  
Content, il se leve, il s'écrie;  
Et tandis que la Bergerie  
Se réveille & s'ouvre à sa voix,  
Le troupeau marchant sous ses loix  
Bondit déjà dans la prairie.

Arbres dépouillés si long-tems,  
Couronnez vos têtes naissantes,  
Et de vos fleurs éblouissantes  
Parez le trône du Printems.  
Elevez vos pampres superbes  
Sur le faite de ces ormeaux,  
Vignes étendez vos rameaux,  
Jasmins sortez du sein des herbes,  
Montez, ombragez ces berceaux;  
Et vous aimables arbrisseaux,  
Lilas croissez, tombez en gerbes,  
Ornez ces portiques nouveaux,  
Que l'air se parfume & s'épure;  
Que l'onde jaillisse & murmure;

150 LES QUATRE SAISONS.

Que rien ne trouble un si beau jour :  
 Que les bois, les fleurs, la verdure  
 Fassent de toute la nature  
 Un temple digne de l'Amour.  
 Sur un ntage de rosée  
 Vénus descend du haut des Cieux,  
 Et la terre fertilisée  
 S'enivte du nectar des Dieux.  
 Au retour de cette immortelle,  
 Tout germe, s'enflamme & s'unit ;  
 De l'Univers qui rajeunit,  
 L'hymen heureux se renouvelle.  
 L'air s'embrase de nouveaux feux ;  
 Les bois confondent leurs feuillages ;  
 Les mers embrassent leurs rivages,  
 Et le Soleil plus lumineux  
 Se joue à travers les nuages.  
 O Vénus ! qui peut résister  
 A la douceur de ton empire ?  
 O Venus ! qui peut éviter,  
 Le piège où ta voix nous attire ?  
 Au sein des rochers les plus durs  
 Ta chaleur active & puissante,  
 Force la terre languissante  
 D'enfanter des métaux plus purs.  
 L'Amour, par des routes certaines,  
 Pénètre dans tous les ressorts,  
 Circule dans toutes les veines,  
 Donne la vie à tous les corps ;  
 Il fend les airs, nage dans l'onde,

**LES QUATRE SAISONS. I, I.**

Et la terre, qu'il rend féconde,  
Dans ses bras aime à respirer ;  
Ce Dieu charmant enseigne au monde  
Le secret de se réparer.

Sortez, indolens Sybarites,  
Du cercle étroit de vos plaisirs ;  
Osez étendre les limites  
Où se renferment vos desirs ;  
Abandonnez les faux spectacles  
Qu'admirent la Ville & la Cour,  
Pour jouir en paix des miracles  
De la nature & de l'Amour.  
Venez sous nos berceaux rustiques,  
Délaisser vos cœurs languissans,  
Des voluptés périodiques  
Dont le retour glace vos sens.  
Renaîsez avec la nature,  
Et dans ses dons multipliés  
Goûtez sans trouble & sans mesure,  
Des plaisirs purs & variés.  
L'oiseau qu'une superbe cage  
Captivoit sous un toit doré,  
A supporté son esclavage  
Tant que les frimats ont duré ;  
Mais après leur règne funeste,  
Le Bélier propice aux amours,  
Vient d'ouvrir l'empire céleste  
A la Déesse des beaux jours.  
L'oiseau caprif qui voit renâître



Les fleurs du jardin de son maître.  
 Qui, sous des myrtes amoureux,  
 Entend la musique champêtre  
 Des autres oiseaux plus heureux ;  
 Refferré dans un palais vaste.  
 Brûle de traverser les airs,  
 Et regrette, au milieu du faste,  
 L'ombre des bois & des déserts.  
 Ces beaux vases de porcelaine  
 Sont-ils remplis de la même eau,  
 Dont il boirait dans ce ruisseau  
 Qui fait fleurir toute la plaine ?  
 L'aiguillon de la liberté,  
 L'aspect riant de la campagne,  
 L'Amour enfin qui l'a flatté  
 De lui donner une compagne :  
 Tout l'irrite contre ses fers ;  
 Tout le détrompe & le détache  
 Des faux biens qui lui sont offerts :  
 Sa prison s'ouvre, il s'en arrache,  
 L'Amour le rend à l'Univers.

Le lac, le vernis, la dorure,  
 Ont assez ébloui mes yeux ;  
 J'aime mieux la simple parure  
 De ce côteau délicieux.  
 Mon Louvre est sous ces belles tonnes,  
 Un bois est le temple où j'écris ;  
 Des arbres en sont les colonnes,  
 Et des feuillages les lambris.

LES QUATRE SAISONS. 153

Les Arts, ces esclaves serviles  
De nos desirs efféminés,  
Transportent le luxe des villes  
Au milieu des champs étonnés.  
Nos yeux, qu'un vain charme fascine,  
Sont plus surpris que satisfaits;  
On quitte les jardins d'Alcine  
Pour ceux que la nature a faits.  
Pourquoi, dans nos maisons champêtres,  
Emprisonner ces clairs ruisseaux,  
Et forcer l'orgueil de ces hêtres  
A subir le joug des berceaux?  
Qu'on vante ailleurs l'architecture  
De ces treillages éclatans:  
Pourquoi contraindre la nature?  
Laissons respirer le Printems.  
Quelle étonnante barbarie  
D'affervir la variété  
Au cordeau de la symétrie?  
De polir la rusticité  
D'un bois fait pour la rêverie,  
Et d'orner la simplicité  
De cette riantة prairie?  
Le plaisir, qui change & varie,  
Adore la diversité.

O toi! Commentateur suprême,  
Qui définis la volupté,  
Qui fais du plaisir un système,  
Et de l'amour un froid traité:

#### 114. LES QUATRE SAISONS.

Calculateur infatigable ,  
Dont la méthode insupportable  
Dessèche en nous le sentiment ,  
Laisse reposer un moment  
Ton syllogisme inattaquable ,  
Et ton invincible argument ;  
Un instant de folie aimable  
Vaut mieux qu'un bon raisonnement.

Vénus & Flore nous rappellent ,  
Gardons la raison pour l'hiver ;  
Respirons le baume de l'air ,  
Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugissans  
Poursuivre Io dans les prairies ;  
Voyons ces troupeaux bondissans  
Donner , par leurs jeux innocens ,  
Aux bergeres des rêveries ,  
Aux bergers des desirs pressans.

Ocyroë , dans les campagnes ,  
Enflamme , par ses fiers regards ,  
Le coursier , amant des hazards ,  
Elle l'enleve à ses compagnes ,  
Et s'élançant , les crins épars ,  
Tous deux , au sommet des montagnes ,  
Offrent leur hymen au Dieu Mars.  
Plus loin , dans ces forêts sauvages ,  
Les lions rugissent d'amour ,  
Tandis que les ramiers volages  
Viennent soupirer alentour ;

Le fier dragon & le reptile ,  
 L'insatiable crocodile ,  
 L'oiseau que révère Memphis ,  
 Le dromadaire des Sophis ,  
 Les monstres craintifs ou féroces  
 Qui peuplent le sein de Thétis  
 Tous forment des nœuds assortis ,  
 Et l'Amour préside à leurs nœuds :  
 Régniez sur les flots applanis ;  
 Alcyons , déployez vos ailes ;  
 Les vents respecteront vos nids ,  
 Et les flots vous seront fideles.

Vous qui , dans l'humide séjour ,  
 Cachez vos brillans coquillages ,  
 Vénus vous appelle en ce jour ;  
 Formez de nouveaux mariages ,  
 Et que les perles soient les gages  
 Que l'Hymen présente à l'Amour.  
 Déjà , sous l'épine fleurie ,  
 Philomele exerce sa voix ;  
 Progné voltige autour des toits ;  
 L'oiseau de Vénus se marie ,  
 Et la tourterelle attendrie  
 Gémir d'amour au fond des bois.  
 Le castor , amant des rivages ,  
 Trace le plan de sa maison ;  
 Les abeilles , encor plus sages ,  
 Dans le creux des rochers sauvages  
 Elevent l'utile cloison

## 156 - LES QUATRE SAISONS.

Qui sépare leurs héritages.  
Le vermisseau, sous le gazon,  
Lui-même devient architecte,  
Et les ouvrages de l'insecte  
Etonnent la fiere raison.  
Le monde à nos yeux va renaître ;  
Et tous les êtres dans ce jour,  
En rendant hommage à l'Amour,  
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers élémens,  
Insectes, à qui la Nature  
Accorda si peu de momens :  
Vengez-vous d'une loi si dure,  
Naïffez, vivez, mourez amans.  
Qu'importe, au bout de la carrière,  
Qu'un seul instant délicieux  
Ait rempli votre vie entière,  
Si le plaisir qui fait les Dieux,  
Vous anima dans la poussière ?

Hermaphrodites fortunés,  
Pour vous l'amour sans jalousie,  
Suit les loix que vous lui donnez ;  
Aimez à votre fantaisie ;  
Quittez cent fois & reprenez  
Les deux rôles de Thirésie.

Image d'un jeune arbrisseau,  
Inconcevable vermisseau,  
Soyez à jamais un problème ;

Tout entier dans chaque rameau,  
Renaîsez semblable & nouveau;  
Et par une faveur suprême,  
Trompez la mort sous le ciseau  
Qui vous sépare de vous-même.

O! que l'homme si dédaigneux,  
Lui qui foule d'un pied superbe  
Les insectes cachés sous l'herbe,  
Perdrait de son faste orgueilleux,  
S'il sçavoit, quand il les écrase,  
Que moins gênés dans leurs desirs,  
Leurs cœurs, qu'un même amour embrase,  
Sont toujours neufs pour les plaisirs.

Telles sont les vives images  
Que le Printems offre à nos yeux;  
Les Saisons ressemblent aux âges;  
Dans leurs rapports mystérieux,  
La main invisible des Dieux  
Cache des conseils pour les sages.  
Le Printems, couronné de fleurs,  
Pare l'Amour qui le caresse;  
L'Été mûrit par ses chaleurs  
Les dons brillans de la jeunesse:  
L'Automne, un panier à la main,  
Cueille les fruits qu'elle colore;  
L'Hiver à l'instant les dévore;  
Mais il conserve dans son sein  
L'espoir de Cérès & de Flore.  
Ainsi l'on peut toujours saisir

## 158 LES QUATRE SAISONS.

Les momens heureux qui s'envolent :  
 Fuyons les dangers du loisir ;  
 Le travail ajoute au plaisir ,  
 Et l'un & l'autre nous consolent.  
 Aujourd'hui les fleurs des buissons  
 Parfument le sein des bergeres ;  
 Avec des fleurs & des chansons  
 Achetons leurs faveurs légères.  
 L'Été s'approche , jouissons :  
 Ces nuages chargés de neige ,  
 Qu'au midi d'un jour radieux  
 Les aigilons seditieux  
 Souffloient du fond de la Norvege ,  
 N'assiégent plus l'astre des Cieux.  
 Le Soleil pénètre la terre ,  
 Et pompe jusques dans ses flancs  
 Les esprits , les germes brillans  
 Dont va se former le tonnerre.  
 Déjà l'étoile de Vénus  
 Annonce les belles soirées ;  
 Déjà les Faunes revenus  
 Cherchent les Nymphes égarées ;  
 Zéphire , d'un souffle épuré ,  
 Ride la surface de l'onde ;  
 La Nuit , de son trône azuré ,  
 Répand ses pavots sur le monde ;  
 Et son char , d'Amours entouré ,  
 Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de Mai ,  
 Le Silphe amoureux des mortelles ,

LES QUATRE SAISONS. 159

Vient chercher , parmi les plus belles ,  
Un cœur qui n'ait jamais aimé.  
Aidé de ses ailes légères  
Il descend , invisible aux yeux ,  
Sur ces étoiles passagères  
Qu'on voit tomber du haut des Cieux.  
Roi des peuples élémentaires ,  
Il vole avec timidité  
Dans ces châteaux héréditaires ,  
Où l'ignorance & la fierté  
Captivent , sous des loix austères ,  
Et la jeunesse & la beauté.  
Le scrupule & l'inquiétude ,  
Enfans craintifs des passions ,  
La peur & ses illusions  
Veillent dans cette solitude.  
L'amoureux habitant des airs ,  
Indigné contre la clôture ,  
Vultige & perce la serrure ;  
Sans bruit les rideaux sont ouverts.  
Un enfant aimable & pervers  
Enleve aux Grâces leur ceinture ;  
Pudeur , jeunesse , amour , nature ,  
Tous vos secrets sont découverts.  
Déjà d'une beauté naissante  
Le Silphe interroge le cœur ,  
Sa main timide & caressante  
Cherche les traces d'un vainqueur :  
L'épreuve est douce & dangereuse ;  
Si la Belle a connu l'amour ,



M l'abandonne sans retour  
 Au hazard d'être malheureuse ;  
 Mais si le cœur qu'il a fondé ,  
 A toujours sagement gardé  
 Le foible sceau de l'innocence ,  
 Alors le Génie amoureux  
 Exerce toute sa puissance  
 Sur un cœur digne de ses feux.  
 De la beauté qu'il a jugée ,  
 Il devient l'invisible époux ;  
 Dans les bras du sommeil plongée ,  
 Elle va , sans être outragée ,  
 Jouir des plaisirs les plus doux.  
 Un essain fortuné de songes  
 Sert les vœux du Silphe enchanté ;  
 Les charmes de la vérité  
 Percent à travers leurs menfonges .

Bientôt sur un trône argenté ,  
 Le Prince aimable des Génies  
 Transporte la jeune beauté  
 Dans les régions infinies  
 De son empire illimité.  
 Emue, inquiète & charmée,  
 Elle jouit rapidement  
 Du plaisir d'avoir un amant ,  
 Et du bonheur d'en être aimée.  
 L'Amour , par un charme flatteur ,  
 Soutient dans les airs son courage ,  
 Elle ose admirer la hauteur  
 Des vastes cieux qu'elle envisage ;

Les graces de son conducteur  
 Cachent le danger du voyage :  
 Son œil, avec sécurité,  
 Du Zodiaque redouté,  
 Contemple les signes funestes ;  
 Sa main, avec témérité,  
 Mesure les cercles célestes.  
 Ces grands objets la touchent peu ;  
 L'air, au mépris des Voroastres,  
 N'est pour elle qu'un voile bleu ;  
 Rien ne la frappe dans les astres ;  
 Sur la terre elle a vu du feu.  
 Déjà son oreille murmure  
 Contre les célestes accords ;  
 Une voix secrète l'assure  
 Qu'il faut chercher dans la nature  
 Ses plaisirs plus que ses ressorts.  
 Un gazon frais, une fontaine,  
 Un arbre qui cache le jour,  
 Tel est l'asyle que l'Amour  
 Préfere à la céleste plaine.  
 A peine a-t-elle désiré,  
 Que le char brillant qui la mené,  
 S'arrête sous l'ombre incertaine  
 D'un bois par un fleuve entouré.  
 A l'instant les buissons fleurissent ;  
 La vigne embrasse les ormeaux ;  
 Les palmiers amoureux s'unissent,  
 L'air est peuplé de mille oiseaux.  
 C'en est fait, la jeune Silphide

*I. Partie.*

\*L

S'enivre du bonheur des Dieux ;  
 Mais le soleil brille à ses yeux ;  
 Le songe fuit d'un vol rapide ,  
 Et le Silphe remonte aux cieux.



## L'ÉTÉ.



### CHANT SECOND.

**S**OLEIL, c'est aujourd'hui ta fête ;  
 L'Été, chargé de blonds épis ,  
 Etale ses riches habits ,  
 Et fait rayonner sur sa tête  
 L'or, les saphirs & les rubis.  
 Leve-toi, répands la lumière,  
 Brille, triomphe à tous les yeux ;  
 Pourfuis la nuit dans sa carrière,  
 Et chasse du trône des cieux  
 Sa pâle & tremblante courrière.  
 Sur le sommet inhabité  
 Des montagnes les plus sauvages ,  
 Déjà les disciples des Mages  
 Chantent le retour de l'Été.  
 Abattu, triste & solitaire ,  
 Dans les jardins qu'il embellit.

**LES QUATRE SAISONS. 163**

Le Printemps soupire & pâlit,  
En voyant l'éclat de son frere.  
Clytie, ouvrez vos feuilles d'or;  
L'amant dont vous pleurez l'absence,  
Vient ranimer, par sa présence,  
Les feux dont vous brûlez encor.  
Malheureux sang de Montézume,  
Filles du Soleil, accourez,  
C'est pour vous que son feu s'allume;  
Sa vue adoucit l'amertume  
Des larmes que vous dévorez.  
Votre ame orgueilleuse respire  
Devant le Roi du firmament;  
Sa gloire, que la terre admire,  
Vous console pour un moment  
De la chute de votre empire:  
Il paroît, l'Olympe rougit,  
Le front des montagnes se dore;  
Le lion céleste rugit,  
En voyant l'astre qu'il adore:  
Il paroît; ses rayons épars  
Couvrent la face des campagnes;  
Le premier feu de ses regards,  
Attire au plus haut des montagnes  
La froide vapeur des brouillards.  
A l'instant la terre embrasée,  
Par son éclat vif & charmant,  
Donne le feu du diamant  
A chaque goutte de rosée.  
Fidelle amante du Soleil,

De fleurs , de perles couronnée ,  
 La nature sort du sommeil ,  
 Comme une épouse fortunée ,  
 Dont l'amour hâte le réveil.  
 Vers l'astre bienfaissant du monde  
 Elle étend ses bras amoureux ;  
 Il brille , & l'ardeur de ses feux  
 La rend plus belle & plus féconde.  
 Tandis qu'au sommet d'une tour  
 Le paon fait reluire au grand jour  
 L'azur de ses plumes nouvelles ,  
 L'oiseau de la mere d'Amour  
 Epure l'argent de ses ailes.  
 Tout brûle des feux de l'Été ;  
 Le froid serpent caché sous l'herbe ,  
 S'éveille , & dresse avec fierté  
 La crête de son front superbe ;  
 Son corps , en replis ondoyans ,  
 Roule , circule , s'entrelasse ;  
 Ses yeux pleins d'ardeur & d'audace ,  
 S'arment de regards foudroyans :  
 Bientôt levant sa tête altière  
 Vers l'astre qui l'a ranimé ,  
 Il s'élance de la poussière ,  
 Et fait briller à la lumière  
 Son aiguillon envenimé.  
 Foibles mortels , que le jour blesse ,  
 Eveillez-vous , ouvrez les yeux ;  
 Le Soleil , embrasant les cieux ,  
 S'indigne de votre mollesse.

Que devient l'homme quand il dort ?  
 Emporté sur l'aile des songes ,  
 Il vole au pays des mensonges ,  
 Il touche aux rives de la mort.  
 Envisagez ce globe immense ,  
 Image des Dieux qui l'ont fait ;  
 La flamme nourrit sa substance ,  
 Ses feux répandent l'abondance ,  
 Chaque rayon est un bienfait.  
 Au sein des plus profonds abymes ,  
 Il enfante ces purs métaux ,  
 Tristes auteurs de tous les maux ,  
 Pères féconds de tous les crimes ;  
 Mais qui , sagement répandus  
 Sur les besoins de la patrie ,  
 Forment les liens éternels  
 Du commerce & de l'industrie ,  
 Satisfont à tous les desirs ;  
 Et tels que des sources fécondes ,  
 Vont ranimer dans les deux mondes  
 Les arts , la gloire & les plaisirs.  
 O Soleil ! ame universelle ,  
 Toi , dont les regards amoureux  
 Eclairent ces astres nombreux  
 Dont l'azur des cieux étincelle ;  
 O toi ! qui suspends dans les airs  
 Ces torrens , ces mers vagabondes ,  
 Qui , par mille canaux divers ,  
 Portent la fraîcheur de leurs ondes  
 Dans les veines de l'Univers ;

De l'Été, qui vient de renaitre,  
Mûris les fertiles moissons,  
Et reçois les foibles chansons  
Que t'offre ma Muse champêtre.  
Déjà de tes rayons puissans  
Les campagnes sont pénétrées;  
Eole, des bleds jaunissans,  
Agite les ondes dorées.

O Cérès! presse ton retour:  
Sur nos plaines le Dieu du jour  
Répand les chaleurs & la vie.  
Proserpine a quitté la cour  
Du sombre époux qui l'a ravie:  
Le même char qui l'entraîna  
A travers la flamme & la cendre,  
A tes yeux charmés va descendre  
Du sommet brillant de l'Etna.  
Elle paroît; ton cœur palpite,  
Tes pas volent devant ses pas:  
Quand tu l'appelles dans tes bras,  
L'amour vers toi la précipite.  
Un mutuel enchantement  
Vous enivre des mêmes charmes:  
Trop court, mais trop heureux moment  
Où le plaisir verse des larmes!  
Pour un cœur noble & généreux,  
Qu'il est doux, en quittant Cerbere,  
De retrouver le monde heureux  
Par les seuls bienfaits de sa mere!  
Belle Proserpine, à tes yeux,

## LES QUATRE SAISONS. 167

Déjà la moisson est tombée  
Sous la faucille recourbée  
Du moissonneur laborieux :  
Ici les gerbes dispersées  
Couvrent la face des guérets ;  
Plus loin , leurs meules entassées  
Elèvent un trône à Cérès.  
Sur l'arbre fécond de Pyrame ,  
Le ver-à-soie ourdit sa trame ,  
Qui pare les Dieux & les Rois :  
Les fraises parfument les bois ,  
L'épine enfante la groseille ,  
Mille fruits naissent à la fois ;  
Et prête à remplir la corbeille ,  
La Nymphé hésite sur le choix.  
Par-tout l'abondance circule ;  
L'homme n'est heureux que l'Été :  
L'infatigable pauvreté  
Bénit l'ardente canicule  
Qui fait frémir la volupté.  
Dans un salon pavé de marbre  
Respire-t'on un air plus frais ,  
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre  
Cher aux Déeses des forêts ?  
La Driade , en robe légère ,  
Brave , sous un chapeau de fleurs ,  
L'aiguillon ardent des chaleurs ;  
Et Pallas , coiffée en bergère ,  
Pour égayer les moissonneurs ,  
Danse à midi sur la fougère.



Le travail, joint à la gâté,  
Souffre & surmonte toutes choses :  
La nonchalante oisiveté  
Se blesse sur un lit de roses.  
Voyez l'intrépide chasseur,  
Qui, sur cette côte brûlante,  
A l'aide d'un chien précurseur,  
Arrête la perdrix tremblante.  
De joie & d'espoir animé,  
Il prend, il arme son tonnerre :  
L'oiseau part, un trait enflammé  
Le fait retomber sur la terre.  
La chasse retient jusqu'au soir  
Le jeune Adonis dans les plaines :  
Le plaisir, la gloire & l'espoir  
Font supporter toutes les peines.  
Mais déjà, plus vif & plus clair,  
Le Soleil dévore & consume  
La rosée éparse dans l'air ;  
Et le feu du ciel qui s'allume,  
Etincelle comme le fer  
Que Vulcain frappe sur l'enclume.  
Doris s'enfuit sous les roseaux ;  
Et dans leurs lits, plus resserrées,  
Les Nymphes refusent leurs eaux  
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avidé voyageur,  
Qui, dans les sables de l'Afrique,  
Egaré sous un ciel vengeur,  
S'expose aux fureurs du Tropique.

**LES QUATRE SAISONS, 169**

La terre rougit sous ses pieds,  
Des torrens de feu se répandent ;  
Et par le Soleil foudroyés ,  
Les monts & les rochers se fendent.  
Les arbres à demi couchés ,  
Sans fruits , sans sève & sans verdure ,  
Couvrent de leurs bras desséchés  
Le sein brûlant de la nature.  
Quel sort ! quels horribles momens !  
Il entend les rugissemens  
Des lions que la soif dévore ;  
Immobile d'accablement ,  
Il cherche en vain du firmament  
Le secours que la terre implore :  
Assis sur un sable enflammé ,  
A la rigueur d'un ciel barbare ,  
Il reproche à son cœur avare  
Les maux dont il est consumé.  
Pour nous , que le Soleil propice  
Regarde avec des yeux plus doux ,  
Laissons voyager l'avarice ;  
Sur le gazon reposons-nous ,  
Tandis que l'ardente Écrevisse  
Embrase le ciel en courroux.  
Ainsi qu'à la céleste troupe ,  
Pendant le règne des chaleurs ,  
Hébé nous verse à pleine coupe  
Le jus des fruits , l'esprit des fleurs.  
La neige , avec art préparée ,  
Eguise nos sens émouffés ;

On diroit que ces fruits glacés  
 Sortent des jardins de Borée.  
 Vénus se permet en Été  
 Une modeste nudité.  
 Dans une alcove parfumée,  
 Impénétrable au Dieu du jour,  
 La pudeur, sans être alarmée,  
 Dort sur les genoux de l'Amour.  
 Un doux loisir est nécessaire ;  
 L'esprit, de soins débarrassé,  
 On passe le jour sans rien faire  
 Un tel jour est bientôt passé.  
 Du midi l'ardeur violente  
 N'est pas un supplice pour nous :  
 Si la chaleur est accablante,  
 Tous les remèdes en sont doux.  
 Mais j'entends le bruit du tonnerre  
 Retentir sur les monts voisins :  
 Junon vient déclarer la guerre  
 Au Dieu protecteur des raisins.  
 Les portes du ciel s'obscurcissent,  
 L'air siffle, les aîres mugissent,  
 Mais bientôt les vents sont calmés ;  
 Et les tempêtes dissipées,  
 Sur les montagnes escarpées  
 Lancent leurs carreaux enflammés.  
 Iris, sur un trône de nues,  
 Fait briller son arc lumineux ;  
 Déjà les Nymphes revenues,  
 Brûlent de commencer leurs jeux.

## LES QUATRE SAISONS. 171

Déjà , pressé par sa rivale ,  
Le Roi des astres moins ardent ,  
Se précipite à l'occident  
Sur un char de nacre & d'opale.  
L'extrémité de ses rayons  
Eclaire au loin la mer profonde ;  
Et tandis que nous le croyons  
Plongé dans les gouffres de l'onde ;  
Armé de feux étincelans ,  
Il ouvre à ses courriers brûlans  
Les barrières de l'autre monde.  
O ! qu'il est doux de respirer  
Cet air frais , ces pures haleines  
D'un vent , qui du fond des fontaines  
S'échappe , & n'osant murmurer ,  
Vole sur l'aile du mystère !  
Amour , il est temps de régner ;  
Vénus se promène à Cythere ,  
Et les Grâces vont se baigner.

Au fond d'un bosquet d'Idalie ,  
Dont nul mortel n'ose approcher ,  
La fontaine d'Acidalie  
Se filtre à travers un rocher ;  
Et suivant une pente douce ,  
Qui la conduit en l'égarant ,  
Elle remplit , en murmurant ,  
Un bassin revêtu de mousse.  
Les arbres courbés alentour ,  
La dérobent à l'œil du jour ;  
Un buisson fleurit l'environne ,

La tubéreuse & l'anémone  
 Entourent ses bords séduisans ;  
 Et l'oranger qui la couronne  
 Est parsemé de vers luisans.  
 Que Plutus , d'une main fantasque ,  
 Orne les bains de Danaé ;  
 Thalie , Euphrosine , Aglaé ,  
 N'aiment que les beautés sans masque ;  
 Le luxe expire sous leurs pas.  
 Sœurs aimables de la nature ,  
 Elles se baignent dans ses bras ;  
 L'onde , en caressant leurs appas ,  
 Devient plus brillante & plus pure.  
 Plongé dans ce riant bassin ,  
 L'Amour poursuit les immortelles ,  
 Et frappant l'onde de ses ailes ,  
 Il la fait jaillir sur leur sein.  
 Une douce & molle rosée  
 Remplit le calice des fleurs ;  
 La nuit , du trésor de ses pleurs ,  
 Rafraîchit la terre embrasée.  
 On voit sur la plaine des mers  
 Danser les Nymphes vagabondes ;  
 Le parfum de leurs tresses blondes  
 Se mêle à la fraîcheur des airs ;  
 Mais bientôt le feu des éclairs  
 Resplendit au loin sur les ondes :  
 L'Olympe , sans être irrité ,  
 Offre l'appareil d'un orage ;  
 Et par cette effrayante image ,

Il augmente sa majesté.  
 Brûlante des feux de l'Été,  
 Brûlante des feux du bel âge,  
 La jeunesse, loin du rivage,  
 S'élançe & poursuit la beauté.  
 Enflammez, charmantes baigneuses,  
 La cour du frere de Pluton;  
 Tombez, Nalades dédaigneuses,  
 Dans les bras nerveux de Triton.  
 O nuit! que vous voyez de charmes!  
 Fleuves, que vous êtes heureux!  
 L'Amour, dans vos flots amoureux,  
 Trempe la pointe de ses armes.  
 En vain, dans les bois d'alentour,  
 Les amans cherchent les fontaines;  
 Le feu qui consume leurs veines  
 S'accroît dans l'humide séjour:  
 Le bain ne guérit point leurs peines,  
 L'Amour seul peut calmer l'amour,

Jadis, près des bords du Bosphore,  
 Dans les Jardins du vieux Selm,  
 Un ruisseau murmuroit encore  
 Les amours du jeune Zulim.  
 Les bains du tyran de l'Asie  
 Touchoient au bord de ce ruisseau;  
 En Été, la belle Aspasia  
 Vénoit respirer dans son eau.  
 Souvent Zulim, au bord de l'onde,  
 Suivoit le Sultan révérent:  
 Que l'orgueil des rangs se confonde

## 174 LES QUATRE SAISONS.

L'esclave heureux fut préféré  
Au Maître impérieux du monde.  
Un pigeon s'abattit un jour  
Dans les bras du Page fidelle ;  
Zulim, plein d'une ardeur nouvelle ,  
Reconnut l'oiseau de l'Amour ,  
Au billet caché sous son aile.  
Il l'ouvre , il lit avec transport :

» Jeune Ichoglan , bénis ton fort :  
» Le ruisseau , dont l'onde incertaine  
» Dans ces bois aime à s'enfermer ,  
» Par une route souterraine ,  
» Au sein des mers court s'abîmer.  
» Aspasia est prête à te suivre :  
» Sois son pilote & son vainqueur ;  
» Si tu crains de cesser de vivre ,  
» Tu n'es pas digne de son cœur. »

Zulim conçoit tout le mystère ;  
Un seul mot instruit un amant.  
Le doux messager de Cythere  
Devant lui vole lentement :  
Rempli des plus douces alarmes ,  
L'esclave au milieu des rosteaux  
Découvre , adore mille charmes  
Que trahit le voile des eaux.  
On l'appelle , son cœur palpite ,  
Il s'élance , il se précipite ;  
Mais , en plongeant dans le canal ,  
Quel aspect le trouble & l'irrite !

## LES QUATRE SAISONS. 171

Il voit son maître & son rival :  
Comment sauver la favorite  
Du fer ou du cordon fatal ?  
Un baiser de feu le rassure.  
Sultan , à tes yeux éperdus ,  
Le couple amoureux & parjure  
A comblé l'audace & l'injure :  
Tous deux , unis & confondus ,  
Fendent de leurs bras étendus ,  
Le sein de l'onde qui murmure.  
Errans de détour en détour ,  
Ils roulent sous la voûte obscure  
Qui doit bientôt les rendre au jour :  
L'effroi qu'inspire la nature ,  
Est surmonté par leur amour.  
Portés sur les bouillons de l'onde ,  
Ils entrent dans la mer profonde ;  
Leurs regards implorent les cieux ;  
Mais un esquif s'offre à leurs yeux ,  
Au pied d'un rocher solitaire :  
Tous deux y volent , & les Dieux  
Conduisent la barque à Cythere.







## L'AUTOMNE.



## CHANT TROISIÈME.

**Q**UELS parfums remplissent les airs !  
 Où porter mes regards avides ?  
 Des tapis plus frais & plus verts  
 Renaissent dans nos champs arides ;  
 La nature efface ses rides ,  
 Tous ses trésors nous sont ouverts ;  
 Et le jardin des Hespérides  
 Est l'image de l'Univers.  
 C'en est fait, la Vierge céleste ,  
 En découvrant son front vermeil ,  
 Adoucit , d'un regard modeste ,  
 L'ardeur brûlante du Soleil.  
 Redoutable fils de Latoné ,  
 Tu cesses de blesser nos yeux ;  
 Vertumne ramène Pomone ;  
 Et mille fruits délicieux  
 Brillent sur le sein de l'Automne.

O Sœur aimable du Printems !  
 Tu viens acquitter ses promesses ;  
 Si tes biens sont moins éclatans ,  
 Tu n'as point de fausses richesses :

Loin

Loin de toi le fard de Vénus  
 Et le clinquant de l'imposture ;  
 Ta main dépouille la nature  
 De ses ornemens superflus :  
 L'air négligé dans la parure,  
 Te donne une beauté de plus.  
 Les fruits, plus nombreux que les feuilles,  
 Couronnent les arbres chéris ;  
 Et tous les biens que tu recueilles,  
 Ont moins d'éclat & plus de prix.  
 Le règne fortuné d'Astrée  
 Se renouvelle dans ta cour ;  
 Tu pèses la nuit & le jour  
 Dans une balance dorée.  
 Entouré de rayons heureux,  
 Qui font la richesse du monde,  
 Le ciel, de la terre amoureux,  
 Se peint dans le miroir de l'onde.

La Paix, reine de l'Univers,  
 Eteuffe la voix des trompettes ;  
 Un jour plus doux luit sur nos têtes :  
 Nos travaux, mêlés de concerts,  
 Ressembtent aux plus belles fêtes ;  
 La nature reprend ses droits,  
 Les Dieux descendent des montagnes,  
 La gloire habite les campagnes,  
 Les Muses rêvent dans les bois ;  
 Et l'asse d'accorder les Rois,  
 Thémis, assise au pied d'un chêne,  
 Juge les chansons de Philène,  
 l. Partis. \* M

Et donne aux bergeres des loix.  
 Les fiers amans de la fortune  
 Ont quitté la chaîne importune  
 De la faveur & du devoir ;  
 L'art, l'industrie & le sçavoir  
 Sortent des villes dépeuplées,  
 Et l'abondance vient revoir  
 Ses richesses accumulées.  
 Ton règne paisible & charmant  
 Fait oublier celui de Flore,  
 Automne, la terre t'adore,  
 Et l'Univers est ton amant.  
 Belle encore au déclin de l'âge,  
 Toi seule, ô divine Saison !  
 Utile, douce, aimable & sage,  
 As mérité le double hommage  
 Du plaisir & de la raison.

O que les Muses sont dociles  
 Dans ces vergers délicieux !  
 Mes vers inspirés par les Dieux,  
 Naissent plus doux & plus faciles  
 L'art de la rime n'est qu'un jeu,  
 L'expression suit la pensée,  
 Et mon ame au Ciel élancée  
 Vote sur des ailes de feu.  
 Dans cette aimable solitude,  
 L'esprit captif sort de prison ;  
 Le plaisir abrège l'étude,  
 Tous deux étendent la raison.  
 Erreur que l'orgueil déifie,

Préjugé, tyran des mortels,  
 Cédez à la Philosophie  
 Qui vient de briser vos autels.  
 Cieux inconnus au télescope,  
 Et vous, atomes échappés  
 A l'œil perçant du microscope,  
 Vos mystères développés  
 Brillent aux yeux de Calliope.  
 La Vérité, fille du Temps,  
 Déchire le voile des fables ;  
 Je vois des mondes innombrables,  
 Et j'aperçois des habitans.  
 Malgré ces volcans homicides,  
 Le feu lui-même est habité ;  
 L'air, dans ses ondes si fluides,  
 Découverte à mon œil enchanté  
 Ses Tritons & ses Néréides.  
 La lumière, dont les couleurs  
 Forment la parure du monde,  
 Renferme la race féconde  
 D'un peuple couronné de fleurs.  
 La nature anime les marbres ;  
 L'air, le feu, la terre & les eaux,  
 Les fruits qui font plier nos arbres,  
 Sont autant de mondes nouveaux.  
 Tout agit, rien n'est inutile ;  
 Et la reine des animaux  
 Unit par différens anneaux  
 L'homme superbe & le reptile.  
 Fiers amans de la liberté,

Les êtres, l'un de l'autre esclaves,  
 Ignorent leur captivité,  
 Et méconnoissent leurs entraves.  
 Tout cède à la commune loi :  
 Terre orgueilleuse & téméraire,  
 Apprends que l'astre qui t'éclaire  
 Se doit au monde comme à toi.  
 Obéis, remplis ta carrière,  
 Adore la source première  
 Des beaux jours qui te sont donnés :  
 Reçois & répands la lumière  
 Sur d'autres globes fortunés.  
 Ainsi mon esprit se dégage  
 Des erreurs du peuple & des grands ;  
 Malgré la vanité des rangs,  
 Tous les êtres sont pour le sage  
 Moins inégaux que différens.  
 Ainsi ma Muse s'abandonne  
 A son caprice renaissant ;  
 Et tandis qu'un Dieu caressant  
 D'un double myrte la couronne,  
 Le Soleil, moins éblouissant,  
 Abrège les jours de l'Automne.

Pomone, avant que de périr,  
 Semble redoubler ses caresses ;  
 Les arbres chargés de richesses  
 Se courbent pour nous les offrir.  
 Lasse de ramper sur nos treilles,  
 La vigne élève ses rameaux,  
 Et suspend ses grappes vermeilles

Au front superbe des ormeaux :  
 Ses fruits si funestes aux Perses ,  
 Et si délicieux pour nous ,  
 Confondant leurs couleurs diverses ,  
 Forment les accords les plus doux.  
 Toutes les ronces sont couvertes  
 De coings dorés & de pavis ;  
 Mille grenades entr'ouvertes  
 Sèment la terre de rubis ;  
 Orange douce & parfumée ,  
 Limons & poncirs fastueux ,  
 Et vous , cédras voluptueux ,  
 Couronnez l'Automne charmée ;  
 Raisins brillans , dont la fraîcheur  
 Etanche la soif qui nous presse ,  
 Pommes , dont l'aimable rougeur  
 Ressemble au teint de la jeunesse ,  
 Tombez & renaîtrez sans cesse  
 Sur le chemin du voyageur.  
 L'Amour , que l'Automne rappelle ,  
 Descend du ciel dans nos vergers ,  
 Et vient offrir à la plus belle  
 Les pommes d'or des orangers.  
 Accourez , Naiades timides ;  
 Le fruit , sur la terre tombé ,  
 Brille , s'élève en pyramides ,  
 Et remplit le trésor d'Hébé.  
 Nymphes , enlevez vos corbeilles ,  
 Allez offrir au Dieu des eaux  
 La pourpre qui couvre nos treilles ,

## 102 LES QUATRE SAISONS.

L'ambre qui pare nos côteaux.  
 Un second Printems vient d'éclorre,  
 Le ciel répand des rayons d'or,  
 L'amarante & le tricolor  
 Rappellent le règne de Flore,  
 Et la campagne brille encore  
 Des douces couleurs de l'aurore.

Vesper commence à rayonner,  
 Io mugit dans les villages,  
 Et les pasteurs vont ramener  
 Leurs troupeaux loin des pâturages.  
 Le Soleil tombe & s'affoiblit :  
 Montons sur ces rochers sauvages ;  
 Allons revoir ces paysages  
 Que l'ombre du soir embellit.  
 Ici des champs où la culture  
 Etale ses heureux travaux,  
 Une source brillante & pure  
 Qui, par la fraîcheur de ses eaux,  
 Rajeunit la sombre verdure  
 Des prés, des bois & des côteaux :  
 Là, des jardins & des berceaux  
 Où régner l'art & l'imposture,  
 Des tours, des flèches, des créneaux,  
 Des donjons d'antique structure ;  
 Sur le chemin de ces hameaux,  
 De longues chaînes de troupeaux,  
 Un pont détruit, une masure ;  
 Plus loin, des villes, des châteaux,  
 Couverts d'une vapeur obscure ;

## LES QUATRE SAISONS. 183

Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,  
Le Ciel allumant ses flambeaux,  
Tout l'horizon que l'œil mesure,  
Offrent aux yeux de la peinture  
Des contrastes toujours nouveaux,  
Et font aimer dans leurs tableaux  
Le coloris & la nature.

Mais la nuit, au trône des cieux,  
Dissipant au loin les nuages,  
Vient encore attacher nos yeux  
Sur de plus frappantes images ;  
La Sœur aimable du Soleil  
Se leve sur l'onde apaisée,  
Et répand de son char vermill  
Le jour tendre de l'Élysée :  
Elle embellit les régions  
Qu'abandonne l'astre du monde ;  
Elle éclaire les Aéréens  
Qui planent sur la mer profonde ;  
La vague tremblante de l'onde  
Brise & dissipe les rayons  
De sa lumière vagabonde :  
Favorable à la volupté,  
Elle donne au plaisir des armes ;  
L'éclat de son globe argenté  
Semble voiler la nudité,  
Lorsqu'il en montre tous les charmes ;  
Son règne est celui de l'Amour.  
Sur les mers, d'écume blanchies,  
Neptune marche avec sa cour,



Et de nos flottes enrichies  
 Eole presse le retour.  
 Conduits par les mains des Sirenes,  
 On voit de loin nos pavillons  
 Tracer d'innombrables sillons  
 Sur le sein des humides plaines.  
 Tandis que l'Océan charmé,  
 Contemple son vaste rivage,  
 Le Nord tout-à-coup enflammé  
 Devient le spectacle du sage  
 Et l'effroi du peuple allarmé.  
 Une lumière étincelante  
 Embrase le voile des airs ;  
 Avant-courrière des hivers ,  
 Quelle autre aurore plus brillante  
 S'élève au milieu des éclairs !  
 Les Dieux ont-ils , dans leurs balances ;  
 Pesé le sort des Nations ?  
 Emu par nos divisions ,  
 Le Ciel fait-il briller ses lances ;  
 Ses feux & ses rayons épars ,  
 Ses colonnes , ses pyramides ,  
 N'offrent à des regards timides  
 Que les jeux sanglans du Dieu Mars.  
 Voilà les nombreuses armées ,  
 Voilà les combats éclatans ,  
 Qui de nos guerres rallumées  
 Furent les présages constants .  
 La frayeur naissait du prestige ;  
 Mais nos yeux bientôt satisfaits ,

Verront renaitre le prodige  
 Sans en redouter les effets.  
 Brillez , Aurore boréale ,  
 De la Nuit éclairez la cour ;  
 En vous voyant , le beau Céphale  
 Croit voir l'objet de son amour ;  
 Et l'hirondelle matinale  
 S'étonne d'annoncer le jour.  
 Palès rappelle dans la plaine  
 Et les bergers & les troupeaux ;  
 Vulcain rallume ses fourneaux ,  
 Et la troupe du vieux Silène  
 S'éveille au pied de nos côreaux.  
 Au bruit des meutes de Diane ,  
 Les Bacchantes ouvrent les yeux ;  
 Trompé par la clarté des cieux ,  
 Bacchus fort des bras d'Ariane :  
 Ce Dieu , de pampres couronné ,  
 Ouvre la scène des vendanges ;  
 Il brille , il marche environné  
 D'Amours , qui chantent ses louanges ;  
 On voit danser devant son char  
 Les Saryres & les Driades ;  
 Un Faune enivré de nectar ,  
 Remplit la coupe des Ménades ;  
 Les jeux , qui le suivent toujours ,  
 Répandent des fleurs sur ses traces ;  
 Ses tigres , conduits par les Grâces ,  
 Sont caressés par les Amours.  
 Momus , Terpsichore , Thalie ,

Egyptans, Centaures, Silvains,  
 Viennent annoncer aux humains  
 L'heureux retour de la folie.  
 Le Soleil voit, en se levant,  
 La marche du Vainqueur du Gange;  
 Et porté sur l'aile du vent,  
 L'Amour annonce la vendange.  
 Pan, dans le creux de ce rocher,  
 Foule les présens de l'Automne;  
 A ses yeux, la jeune Erigone  
 Folâtre & n'ose s'approcher.  
 Le nectar tombe par cascade,  
 L'onde & le vin sont confondus,  
 Et l'urne de chaque Nalade  
 Devenir la tonne de Bacchus.  
 Les flots de la liqueur sacrée  
 Couvrent la campagne altérée;  
 Tout boit, tout s'enivre, tout rit,  
 Et de la jote immodérée  
 Jamais la source ne tarit.  
 Le myrte, aux amours favorables,  
 A dérobé moins de plaisirs,  
 Que cet arbruste vénérable  
 N'a vu couronner de desirs.  
 Sous les pampres de cette vigne,  
 Un amant n'est jamais trahi;  
 Plus il jouit, plus il est digne  
 Du bonheur dont il a joui.  
 Bacchus rajeunit sous les âges;  
 Ses charmes ramènent toujours

## LES QUATRE SAISONS. 187

La folie au temple des Sages,  
La raison au sein des Amours.

Acis, aussi jeune que Flore,  
Touchoit à cet âge charmant,  
Où l'ame éprouve le tourment  
De desirer ce qu'elle ignore:  
Plus belle & moins jeune que lui,  
Thémire, semblable à Pomone,  
Commençoit à craindre l'ennui  
Des derniers jours de son automne;  
L'Amour seul a droit de charmer  
L'ame qu'il a déjà charmée;  
Acis avoit besoin d'aimer,  
Thémire d'être encore aimée.  
La beauté voit pâlir ses traits;  
Les roses du teint se flétrissent,  
Mais le cœur ne vieillit jamais,  
Et les desirs le rajeunissent,  
Thémire brûla pour Acis;  
Aimer de nouveau c'est renaître:  
Ce fut sous ce berceau champêtre  
Que son cœur, long-temps indécis,  
Choisit enfin ce jeune maître.  
Etouffez les rayons du jour,  
Pampres, dont le feuillage sombre  
S'élève & retombe alentour;  
La raison demande votre ombre  
Pour s'abandonner à l'amour.  
Lierre amoureux, toi qui conspires  
À rendre ce berceau charmant,

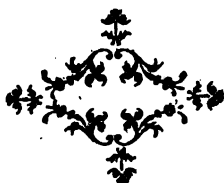
Viens cacher l'amante aux Satyres ,  
 Aux Nymphes dérobe l'amant.  
 Malheureuse d'être inhumaine ,  
 Honteuse de ne l'être pas ,  
 Thémire repousse avec peine  
 Acis qu'elle appelle en ses bras.  
 La beauté la plus intrépide  
 Craint de séduire la candeur ;  
 L'embarras d'un amant timide  
 Arme la plus foible pudeur.  
 Thémire enivrée, éperdue ,  
 Tour-à-tour se laisse emporter  
 Au plaisir de s'être rendue ,  
 A la gloire de résister.  
 Eclairés d'un jour favorable ,  
 Les yeux de son amant aimable ,  
 Sur les foibles traces du tems ,  
 N'ont vu que les fleurs du Printems.  
 Heureux âge de l'indulgence !  
 Où les dégoûts sont inconnus ;  
 Où tous les feux, d'intelligence ,  
 Conspirent pour la jouissance ;  
 Où toute mortelle est Vénus !

Thémire n'a point de rivale ;  
 Le feu dont Acis est brûlé ,  
 De leurs ans remplit l'intervale ;  
 Et l'Amour , aux cieux envolé ,  
 Triomphe d'avoir assemblé  
 Les nœuds d'une chaîne inégale.

**LES QUATRE SAISONS. 189**

La fin du règne de Bacchus  
Annonce ces combats aimables ,  
Où les Satyres sont vaincus  
Par les Nymphes infatigables.  
Jours fortunés ! mais peu durables :  
Bientôt le brutal Africus ,  
Ouvrant ses ailes redoutables ,  
S'éveille aux cris épouvantables  
De la maîtresse de Glaucus.  
Les hirondelles assemblées ,  
S'élançant du faite des tours ,  
Au fond des grottes reculées  
Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours.  
Entassés comme des nuages ,  
Mille oiseaux traversent la mer ,  
Le retour de l'affreux Hiver  
S'annonce par leurs cris sauvages.  
Le fer tranchant va déchirer  
Le sein des plaines découvertes ,  
Et Vertumne , en pleurant nos pertes ,  
Nous apprend à les réparer.  
Eole menace le monde ,  
Borée en sa prison rugit ;  
La mer qui s'enfle , écume , gronde ,  
Et son rivage au loin mugit.  
Les Oréades taciturnes  
Cherchent les antres des déserts ;  
Et les Hyades , dans les aïrs ,  
Ont renversé leurs froides urnes.  
Vents , triomphez en liberté ,

Allez déponiller la nature  
Des vains titres de sa fierté :  
Que sert un reste de pâture ,  
Quand on a perdu la beauté ?  
Dispersez ces feuilles séchées ,  
Dévorez ces plantes couchées ,  
Qui n'osent regarder les cieux.  
Et toi , les délices du monde ,  
Toi , qui plaisois à tous les yeux .  
Saison si belle & si féconde ,  
Automne , reçois mes adieux .





## L' HIVER.

### CHANT QUATRIEME.

**L**ES vents ravagent nos prairies,  
 Tout meurt dans nos champs désolés ;  
 Et de nos humbles bergeries  
 Les fondemens sont ébranlés.  
 Déjà les Grâces immortelles  
 Rentrent dans nos froides maisons ;  
 L'Amour vient réchauffer ses ailes  
 Au feu mourant de nos tisons.  
 Content de régir nos villages,  
 Et d'enchaîner nos libérés,  
 Il laisse à ses freres volages  
 L'empire bruyant des Cités.  
 Foibles esclaves de Cythere,  
 Fuyez ses plaisirs innocens ;  
 Dérobez-vous aux traits perçans  
 Que lance le noir Sagittaire.  
 Le règne de l'art imposteur  
 Commence où la nature expire ;  
 Volez dans ce monde enchanteur,  
 Où le luxe tient son empire.  
 La nouvelle Persépolis  
 Vous ouvre ses portes dorées,



Chassez de vos cœurs amollis  
 Les vertus aux champs adorées ;  
 Et changez en vices polis  
 Nos mœurs à la Cour ignorées.

Pour nous , que la paix & les ris  
 Enchaînent sous ces toits rustiques ,  
 Aurour de nos foyers gothiques ,  
 Nous allons oublier Paris  
 Et vos plaisirs Afiatiques :  
 Croyez qu'au fond de nos châteaux ,  
 La joie invente aussi des fêtes ;  
 Malgré les torrens du Verseau ,  
 Le souffle glacé des tempêtes  
 Epargne les myrtes nouveaux  
 Dont les plaisirs parent nos têtes.  
 Ce n'est pas à la cour des Rois  
 Qu'habite la paisible Afrée :  
 Il faut que l'ame , quelquefois  
 Au sein du tumulte enivrée ,  
 Revienne , dans le fond des bois ,  
 Trouver sa raison égarée.  
 Malheureux qui craint de rentrer  
 Dans la retraite de son ame !  
 Le cœur qui cherche à s'ignorer ,  
 Redoute un censeur qui le blâme .  
 Peut-on se fuir & s'estimer ?  
 On n'évite point ce qu'on aime :  
 Qui n'ose vivre avec soi-même ,  
 A perdu le droit de s'aimer.  
 Pourquoi déserter nos campagnes ,

Quand

LES QUATRE SAISONS. 193

Quand les sauvages aquilons  
Chassent, du sommet des montagnes,  
La pauvreté dans nos vallons.  
L'aspect des misères humaines  
Est plus touchant qu'il n'est affreux :  
Craint-on de voir les malheureux,  
Quand on veut soulager leurs peines ?  
Le front du riche s'obscurcit,  
Et l'aspect du malheur le blesse :  
Dans le séjour de la mollesse  
Le cœur se ferme & s'endurcit.  
Trop fier de ses avantages,  
La Ville détourne les yeux  
Du sombre tableau des Villages,  
Dont les toits, couverts de feuillages,  
S'ouvrent aux injures des cieux.  
Tranquille sous un dais superbe,  
A la clarté de cent flambeaux,  
On ne voit point, dans nos hameaux,  
La pauvreté disputer l'herbe  
Aux plus féroces animaux.  
Auprès d'un foyer magnifique,  
On bénit le farouche Hiver,  
Qui dans un salon pacifique,  
Respecte la douceur de l'air.  
On croit que la misanthropie  
Aigrit les maux qu'on ne sent pas ;  
Ainsi la luxe, dans ses bras,  
Engourdit notre ame assoupie.  
Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,  
L. Partis.

\* N

## 194 LES QUATRE SAISONS

Dans des intrigues puériles  
 Nous épuisons nos cœurs stériles à  
 Moins sensibles que délicats,  
 Le dégoût nous rend difficiles,  
 Impatients & bientôt las  
 Nous traîmons nos jours inutiles,  
 Nous rêvons, nous ne vivons pas.  
 Loin de moi le triste système  
 De censurer d'heureux loisirs:  
 C'est en faveur du plaisir même,  
 Que je condamne nos plaisirs.  
 Il n'est point d'Hiver pour le Sage;  
 La terre, qu'Eole ravage,  
 Plait encor dans sa nudité;  
 Les monts, entourés d'un nuage,  
 Imposent par leur majesté;  
 L'aspect de Neptune irrité,  
 Frappant en fureur son rivage,  
 Répand sur tout son paysage  
 L'ame, la vie & la fierté;  
 Et la campagne plus sauvage,  
 Ne perd pas toute sa beauté.  
 Malgré l'effroyable peinture  
 Du désordre des éléments,  
 L'Hiver lui-même a des momens;  
 Les ruines de la Nature  
 Plaissent encore à ses amans.  
 Nos hameaux seroient plus de charmes,  
 S'ils étoient moins inhabités,  
 Et s'ils n'arrosaient de leurs larmes

**LES QUATRE SAISONS. 191**

Les biens qu'absorbent les Cités.  
La terre, en esclave servile,  
S'épuisera-t-elle à jamais  
En faveur d'une ingrate Ville  
Qui change en tributs nos bienfaits ?  
Enrichis des biens qu'ils moissonnent,  
Si nos Laboureurs, qui frissonnent  
Sous leurs toits de chaume couverts,  
Jouissoient, du moins les Hivers,  
De l'abondance qu'ils nous donnent ;  
Si le fleuve de nos trésors,  
Long-temps égaré dans la course,  
Remontoit enfin à sa source  
Pour enrichir ses premiers bords ;  
Alors la misère effrayante,  
Dont la main foible & suppliante  
Implore un secours refusé,  
Béniroit l'image riante  
De notre luxe humanisé.  
Le cours de nos destins prospères  
En répandant notre bonheur  
Sur l'héritage de nos pères,  
Sauveroit la vie & l'honneur  
Aux esclaves involontaires,  
Que le fer sanglant du vainqueur,  
Ou que la bassesse du cœur  
Rendit jadis nos tributaires.  
Tout malheureux est avili :  
Chassez l'indigence importune,  
Et le Village est ennobli ;

La gloire y suivra la fortune,  
 J'y vois son culte rétabli.

Ranimons les arts de Cybelle  
 Forçons la paresse rebelle  
 A surmonter la pauvreté ;  
 En rendant la terre plus belle ,  
 Augmentons sa fécondité.  
 Déjà , sur la neige endurcie ,  
 L'Hiver commence ses travaux  
 Déjà la tête des ormeaux  
 Tombe sous les dents de la scie.  
 Le bruit redoublé des marteaux  
 Retentit au pied des montagnes ,  
 Et le plus grossier des métaux  
 Devient le trésor des campagnes.  
 Le fer recourbé de Cérès  
 S'aiguise sur la meule agile ;  
 La chasse dispose ses rets ,  
 La fournaise épure l'argile ;  
 Vulcain change en verre fragile  
 La fougere de nos forêts.  
 Les jeux & les travaux s'allient ;  
 Pour former nos simples tapis ,  
 La paille & le jonc se marient ;  
 Nos vœux , nos besoins , qui varient ,  
 Réveillent les arts affoupis.  
 L'ennui , ce tyran domestique ,  
 Dans nos hameaux est ignoré :  
 Ici , le pasteur désœuvré  
 Façonne son sceptre rustique ;

Ici, le chanvre préparé  
 Tourne autour du fuseau gothique;  
 Et sur un banc mal assuré,  
 La bergère la plus antique  
 Chante la mort du Balafre,  
 D'une voix plaintive & tragique.  
 O! que ces objets innocens  
 Ont de droits sur l'ame d'un Sage!  
 La campagne la plus sauvage  
 Porte le calme dans nos sens.

Les loix de la Philosophie  
 Naissent du principe du goût;  
 Ce qu'on aime, on le déifie,  
 Et l'on peut être heureux par-tout.  
 Le charme seul de l'habitude  
 Me fait vanter la solitude;  
 Jadis l'Hiver, loin de Paris,  
 Effrayoit ma folle jeunesse;  
 Je croyois, dans nos champs stérils,  
 Voir les rides de la vieillesse.  
 Ces bois blanchis par les frimats,  
 Où j'entretiens ma rêverie,  
 Ce fleuve, dont l'onde chérie  
 Ranime nos sombres climats,  
 Qui, pour embrasser la prairie,  
 Ouvre, étend & courbe ses bras;  
 Ces lieux, pour moi remplis d'appas,  
 Etoient jadis la Sibérie:  
 Jusques dans l'ombre des déserts,  
 Le bruit séduisant des théâtres

Venoit étouffer les concerts  
 De nos Villageoises folâtres.  
 Le luxe, environné des arts,  
 Roi d'une Ville singulière,  
 Changeoit le village en chaumière,  
 Et présentoit à mes regards  
 Nos bons & naïfs Campagnards,  
 Marqués au crayon de Molière.  
 Je regrettois la liberté  
 D'un spectacle aimable & fantasque,  
 Où l'on prodigue sous le masque  
 Le mensonge & la vérité ;  
 L'asyle élégant & champêtre,  
 Où deux amans sont renfermés,  
 Moins par le plaisir d'être aimés,  
 Que par l'orgueil de le paroître ;  
 Ces longs soupers où l'on redit  
 Toute l'histoire de la veille,  
 Où l'enjouement se refroidit,  
 Si la satire ne l'éveille ;  
 Où le vaudeville fatal  
 Est modulé par les Orphées ;  
 Où le vin, versé par les Fées,  
 Coule dans l'or & le cristal :  
 Enfin le tumulte & l'orgie,  
 Vénus & ses temples ouverts,  
 L'image des arts réfléchie  
 Sur les glaces de nos desserts :  
 Tout, au séjour de la licence,  
 Appelloit mon cœur égaré ;

La Ville avoit désigné  
L'heureux séjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri  
Les conseils de l'expérience,  
Que mon cœur enfin s'est guéri  
Des fougues de l'impatience,  
L'Hiver n'est plus si rigoureux,  
Le désert remplace la Ville;  
Où je crois vivre plus tranquille,  
Là je m'estime plus heureux.  
Nos donjons, nos tours délabrées,  
Monumens antiques des Goths,  
Sont moins affreux que les magots  
Dont nos maisons sont décorées:  
Sans aimer la grossièreté  
De nos ayeux encor barbares,  
Leur aimable naïveté  
M'attache à leurs travaux bizarres.  
Le Chevalier, le Paladin  
Viennent remplir mes rêveries,  
Et je lis dans leurs armoiries  
Les guerres du grand Saladin:  
Leurs tournois, leurs galanteries  
Empreints sur un marbre grossier,  
Revivent dans ces galeries  
Où l'Amour, tout couvert d'acier,  
Au lieu de guirlandes fleuries,  
Orne sa tête de laurier.  
Un amas de lances rompues  
Est le trésor de ce château;



Les haches-d'armes, les massues,  
 Les arcs s'élèvent en monceau.  
 Dans cette tour mal réparée,  
 Quel objet frappe mes regards?  
 De fer la muraille entourée,  
 Des pigeons perchés sur des dards;  
 La colombe de Cythérée  
 Y boit dans le casque de Mars.

Par-tout le flambeau de l'Histoire  
 Eclaire à mes yeux le passé.  
 J'apprends au livre de mémoire,  
 Livre utile & presque effacé,  
 Que l'homme a toujours mal placé  
 Le temple où préside la gloire.  
 Le tableau de l'antiquité  
 Séduit par sa douce imposture;  
 Mais aux yeux de la vérité,  
 Le vieux temps n'est beau qu'en peinture:  
 Le chalumeau des Troubadours,  
 Le luth du bon Roi de Navarre,  
 N'égalotent pas l'humble guitare  
 Des moindres Chantres de nos jours.  
 Ami de nos ayeux célèbres,  
 Je ne veux point ressusciter  
 Leurs siècles couverts de ténébres,  
 Qu'un jour plus pur vient d'écarter.  
 Quelle ame inhumaine & grossière,  
 De notre ignorance première  
 Regrette les temps révolus?  
 L'erreur est un malheur de plus.

Moins notre esprit a de lumière,  
 Moins il éclaire nos vertus.  
 Dois-je imputer à la culture  
 Ces ronces, ces chardons épars,  
 Qui dévorent la nourriture  
 Des bleds naissans de toutes parts ?  
 Loin de moi semblable imposture ;  
 Les Arts fécondent la Nature,  
 Nos vices corrompent les Arts.

Telles sont les sages pensées  
 Dont j'aime à nourrir ma raison,  
 Tandis que les neiges pressées  
 Couvrent le toit de ma maison.  
 Seul, & souvent heureux de l'être,  
 Je me fais un utile jeu  
 De voir consommer par le feu  
 Le tronc vénérable d'un hêtre.  
 Cet arbre sembloit, au Printems,  
 Régner sur tout le paysage ;  
 La mousse & la rouille de temps  
 Décloient seules son grand âge :  
 Ses rameaux, penchés alentour,  
 Formoient un temple pour les Grâces ;  
 A son pied l'on voyoit les traces  
 Qu'imprimoient les pas de l'Amour.  
 Cent ans il repoussa la guerre  
 Des aquilons impérieux ;  
 Inébranlable & fastueux,  
 Il fouloit le sein de la terre ;  
 Son front brûlé par le tonnerre

## 202 LES QUATRE SAISONS

En étoit plus majestueux.  
Quels Dieux ont causé sa ruine ?  
Un Bucheron foible & courbé  
A frappé l'arbre en sa racine,  
Le roi des forêts est tombé.

Aidé d'une sombre lanterne,  
Le soir je dirige mes pas  
Vers l'antique & vaste caverne  
Où le Nestor de ces climats  
Rassemble, police & gouverne,  
Tous les Bergers de ces Etats.  
Dans cette grotte mal taillée,  
La Sœur aimable de l'Amour  
Appelle sur la fin du jour  
Nos Bergeres à la veillée.  
L'amant d'Io, débarrassé  
Du soin de filonner la plaine  
Y réchauffe de son haleine  
Philemon que l'âge a glacé,  
Lisette & le jeune Philène.  
Des arbres, en cercle arrondis,  
Forment le rustique théâtre  
Où la villageoise & le pâtre  
S'aiment comme on aimoit jadis.  
Une lampe à triple lumière,  
Que l'air agite & fait pencher,  
Découvre à l'assemblée entière  
La profondeur de ce rocher.  
C'est-là que les longues soirées  
S'écoulent comme des momens ;

LES QUATRE SAISONS. 203

Nos fêtes , dans ces lieux charman .  
Naissent sans être préparées.  
La Romance , le Fablio  
Nous content leurs douces sonnettes :  
Ici les fables de Clio  
Sont des recueils de chansonnettes :  
Ici l'on tient la cour d'Amour ,  
Si redoutable aux infidèles ,  
Où l'on couronne tour-à-tour  
Les plus galans & les plus belles ;  
Où les ingrats & les cruelles  
Sont condamnés le même jour.  
Ici l'accusé doit répondre ;  
Le Juge ordonne , on obéit ;  
Chaque amante a droit de confondre  
Le perfide qui la trahit.  
Un soir , dans ce Sénat champêtre ,  
Eglé , bergere de vingt ans ,  
Nous dit qu'elle sauroit peut-être  
Une histoire de son printems.  
Alors toute la troupe émue  
Se rapproche pour écouter ;  
Le seul Myfis baissoit la vue ,  
Eglé commença de conter.  
Une Bergere assez jolte  
Donna son chien à son vainqueur ;  
Quand elle eut fait cette folie ,  
Il fallut bien donner son cœur.  
En aimant on se croit aimée ,  
Comment ne l'eût-elle pas cru ?

Le pouvoir qui l'avoit charmée ,  
 A chaque instant s'étoit accru ;  
 Plus sa foiblesse étoit extrême ,  
 Plus l'amant devint imposteur ;  
 Hélas ! comment croire menteur  
 Un Berger qui dit je vous aime ?  
 Un cœur sincère ne craint rien ;  
 Mais cette assurance est fatale ;  
 La Bergere aperçut son chien  
 Sur les genoux de sa rivale .  
 Le voile alors se déchira ,  
 Tout fut changé dans la Nature :  
 L'Amour , le temps , rien ne pourra  
 Guérir sa profonde blessure ;  
 Je la connois , elle en mourra .  
 A ces mots Eglé fond en larmes ,  
 Et Myfis tombe à ses genoux :  
 Quoi ! dit-il , j'ai bravé vos charmes ;  
 Mon cœur s'est éloigné de vous ?  
 Le supplice est égal au crime ;  
 J'étois aimé , je suis haï ;  
 Je vivrai , je mourrai victime  
 De mon amour que j'ai trahi . . .  
 Mon cher Myfis , Eglé t'adore ,  
 Jamais tu ne fus condamné ;  
 Si ma fierté t'accuse encore ,  
 Mon cœur t'a déjà pardonné .  
 Elle dit : sa voix affoiblie  
 Expire , & Myfis à ses pieds ,  
 Les yeux dans les larmes noyés ,

LES QUATRE SAISONS. 207

Déteste un crime qu'elle oublie.  
Alors un murmure flatteur  
Célèbre ce retour si rare ;  
Les maux dont l'Amour est l'auteur ,  
Deviennent , quand il les répare ,  
La source de notre bonheur.  
Ainsi la plus sombre journée  
Peut s'écouler dans le plaisir :  
L'art d'adoucir sa destinée ,  
Est l'art d'occuper son loisir.  
Le Sauvage de la Norwege ,  
Cet automate fainéant ,  
Voisin des montagnes de neige  
Qui le séparent du néant ,  
Dans nos plus tristes solitudes ,  
Croiroit voir l'Isle des Amours ;  
Les nuits que nous trouvons si rudes ,  
Seroient pour lui les plus beaux jours.  
Jouissons de nos avantages ,  
Quittons en foule nos Villages ;  
Le vent se leve à l'Orient ,  
Et le Ciel , vainqueur des orages ,  
Nous montre un visage riant.  
L'Hiver , plus vif & moins à craindre ,  
A levé son voile odieux ;  
La terre cesse d'être à plaindre ,  
Quand le Soleil brille à ses yeux.  
Déjà les neiges des montagnes  
Resplendissent de tous côtés ,  
La robe blanche des campagnes

Etale ses plis argentés,  
 La goutte d'eau, que l'air épure,  
 Se change en perle en se formant ;  
 L'Hiver, dans toute sa parure,  
 Nous montre sa riche ceinture ;  
 Et des chaînes de diamant  
 Semblent resserrer la Nature.  
 Fleuve, dont le cours inégal  
 Arrose nos plaines fécondes,  
 Sous une voûte de cristal,  
 Borée emprisonne tes ondes :  
 Nos Villageoises vagabondes  
 Osent parcourir ton canal.  
 Et toi, montagne infortunée,  
 Séjour éternel des Hivers,  
 Où la Nature abandonnée,  
 Règne sur des tombeaux ouverts ;  
 Dans tes cavernes effroyables,  
 Dans tes abîmes si profonds,  
 Habités par d'affreux dragons  
 Que la faim rend impitoyables ;  
 Courons, tandis que le jour luit,  
 Attaquer les monstres sauvages,  
 Qui, dans les ombres de la nuit,  
 Exercent leurs cruels ravages.  
 Bravons ces lions dévorans,  
 Ces ours, destructeurs de la terre ;  
 Que la chasse, ainsi que la guerre,  
 Nous arme contre nos tyrans :  
 Défendons nos hameaux tranquilles,

## LES QUATRE SAISONS. 207

Sauvons nos Bergers & nos biens ;  
Et que nos plaisirs soient utiles  
Au repos de nos Citoyens.

La santé, de fleurs couronnée,  
Naitra de ces légers travaux ;  
Et nous verrons avec l'année,  
Eclorre des plaisirs nouveaux.  
Bientôt cette chaleur puissante  
Qui ressuscite l'Univers,  
Bientôt la sève renaissante  
Fondra la glace des Hivers.  
Ces esprits qui peuplent l'Averne,  
Ces vents enfantés par le Nord,  
S'endormiront dans la caverne  
Où régne Borée & la Mort.  
La beauté, la force, la vie  
Rendront à la terre ravie  
Et ses trésors & ses couleurs ;  
La peine, du plaisir suivie,  
Se reposera sur les fleurs.

» Délices de la double Cime,  
» Toi, dont les vers mélodieux  
» Rendirent Euterpe sublime,  
» Et les hameaux dignes des Dieux ;  
» VIRGILE, reçois mon hommage ;  
» Ma Muse, au pied de ton autel,  
» Dépose, en tremblant, un ouvrage  
» Que ton nom peut rendre immortel.



---

INVITATION  
**A ZÉPHISE.**

**L**E Plaisir , couronné de fleurs ,  
Vient voler sur la table ;  
Il attend , pour charmer nos cœurs ,  
Un moment favorable.  
Belle Zéphise , où tu n'es pas ,  
Pourroit-il nous séduire !  
Il a besoin de tes appas  
Pour fonder son empire.

Viens réveiller sous cet ormeau  
L'esprit & la saillie ;  
On l'attend auprès d'un tonneau  
Qu'a percé la folie.  
Ce Champagne est prêt à partir ,  
Dans sa prison il fume ,  
Impatient de te couvrir  
De sa brillante écume.

Sçais-tu pourquoi ce Vin charmant ,  
Lorsque ta main l'agite ,  
Comme un éclair étincillant ,  
Vole & se précipite ?  
Bacchus en vain dans son flacon  
Retient l'Amour rebelle ;  
L'Amour sort toujours de prison ,  
Sous la main d'une Belle.

LES

# LES AMOURS INFORTUNÉES DE MYFIS ET DE ZARA.

ROMANCE

**E**COUTEZ l'histoire  
Du beau Myfis & de Zara  
Jamais leur mémoire  
Chez les amans ne périra.  
Venez tous m'entendre,  
Vous, que l'Amour daigne inspirer,  
Quand on est bien tendre,  
On a du plaisir à pleurer.  
L'Amour, dès l'enfance  
Venoit badiner avec eux;  
Il formoit leur danse,  
Et présidoit à tous leurs jeux:  
Mais ce badinage  
Ne servoit qu'à les enflammer,  
Au matin de l'âge,  
Tous deux déjà s'étoient aimés.  
L'ardente jeunesse  
Est l'âge brillant des amours;  
La plus douce ivresse  
Marqua le printems de leurs jours;  
**L. Partie.**

O

Leur ame ravie  
 Se confondoit à tout moment,  
 Et toute leur vie  
 N'étoit plus qu'un échange.

De rians menfonges  
 Les amusoient dans leur serrement  
 Toujours quelques songes  
 Leur faisoient craindre le réveil :  
 La naissante aurore  
 Voyoit Zara près de Myfis ;  
 Et la nuit encore  
 Les trouvoit toujours réunis.

Voilà cette plaine,  
 Où le matin Zara chantoit ;  
 Voilà la fontaine,  
 Où le soir Myfis l'attendoit.  
 Ce bocage sombre  
 Vit naître leurs premiers soupirs ;  
 Ce bois, sous son ombre,  
 Cacha leurs innocens plaisirs.

Qui pouvoit prédire  
 Le changement d'un sort si beau ?  
 L'Amour qui soupire  
 Va donc éteindre son flambeau.  
 Hélas ! l'hyménée  
 Alloit bientôt les couronner :  
 Heure fortunée,  
 Que vous êtes lente à sonner !

C'étoit donc la veille  
 De ce jour, de cet heureux jour,  
 Que Myfis s'éveille;  
 Avec lui s'éveille l'Amour.  
 Le ciel sans nuage,  
 Etoit mille fois plus serein;  
 Amour, quel présage  
 Peut désormais être certain !

Au fond d'un bétage,  
 Zara devoit trouver Myfis :  
 La belle, peu sage,  
 L'avoit dit au berger Tharxis  
 Par une imposture,  
 Il surprit ce secret fatal;  
 Cet ami parjure  
 De Myfis étoit le rival.

Pour mieux la surprendre,  
 Tharxis dans le bois se cache ;  
 La belle trop tendre,  
 Crut voir Myfis, & s'approche.  
 Le Soleil à peine  
 Répandoit un peu de clarté;  
 Et l'ombre incertaine  
 Aidoit à la témérité.

C'est donc vous, dit-elle,  
 Vous, mon amant dès le berceau ;  
 Ma flamme fidèle  
 M'anime jusqu'au tombeau.

## 412 LES AMOURS INFORTUNÉES

Oui , je veux t'y suivre ,  
Rien ne pourra nous séparer ;  
Pour toi je veux vivre.  
Avec toi je veux expirer.

Bergere insensée ,  
Myfis t'écoute avec horreur ;  
Son ame offensée  
Se livre entière à la fureur :

Un trait vole & frappe ;  
Quel cri suit ce trait inhumain !  
Dieux ! Tharxis s'échappe ,  
Et Zara sent percer son sein.

C'est toi qui me tue ;  
Mais je pardonne à ta fureur ,  
Mon ame éperdue  
T'aime jusques dans ton erreur.

Conserve la vie ,  
Hélas ! je la perds sans retour ;  
Tu me l'as ravie ,  
Mais c'est la faute de l'Amour.

D'une voix mourante ,  
Zara fait ainsi ses adieux ,  
Et son ame errante  
N'anime plus que ses beaux yeux.

O douleur mortelle !  
Myfis se frappe au même instant ;  
Et perce auprès d'elle  
Un cœur qui fut toujours constant.

Un tombeau s'élève,  
Les Grâces le couvrent de fleurs;  
L'Amour qui l'achève,  
En partant l'arrose de pleurs.  
Ils sont donc ensemble,  
Ces Bergers, ces amans parfaits;  
Une urne rassemble  
Leurs cœurs percés des mêmes traits.

Bergeres fidelles,  
Témoins du sort de ces Bergers,  
Plus vous êtes belles,  
Et plus vous courez de dangers.  
Craignez de vous rendre  
Au charme d'un penchant trop doux:  
L'amant le plus tendre  
Devient bientôt le plus jaloux.

*FIN DE LA PREMIERE PARTIE.*



## TABLE DES PIÈCES

*Contenues dans le premier Volume.*

DISCOURS sur la Poésie ,		Page 7
I.	Épître sur le Goût ,	23
II.	— Sur les Mœurs ,	31
III.	— Contre le Libertinage ,	38
IV.	— Sur l'Indépendance ,	44
V.	— Sur l'amour de la Patrie ,	48
VI.	— Sur l'Ambition ,	53
VII.	— A mes Dieux Pénates ,	56
VIII.	— A M. Ducloux ,	65
IX.	— A M. le Comte de Forcalquier ,	70
X.	— Sur la Paresse ,	75
XI.	— Sur l'Hiver ,	78
XII.	— Aux Grâces ,	81
XIII.	— A M. de Fontenelle ,	91

### POÉSIES DIVERSES.

Sur la Cour ,	94
— la Superstition ,	95
— l'Orgueil ,	96
— la Mode ,	97
— la Vertu ,	98
— l'Homme ,	100
— la Volupté ,	102

## T A B L E

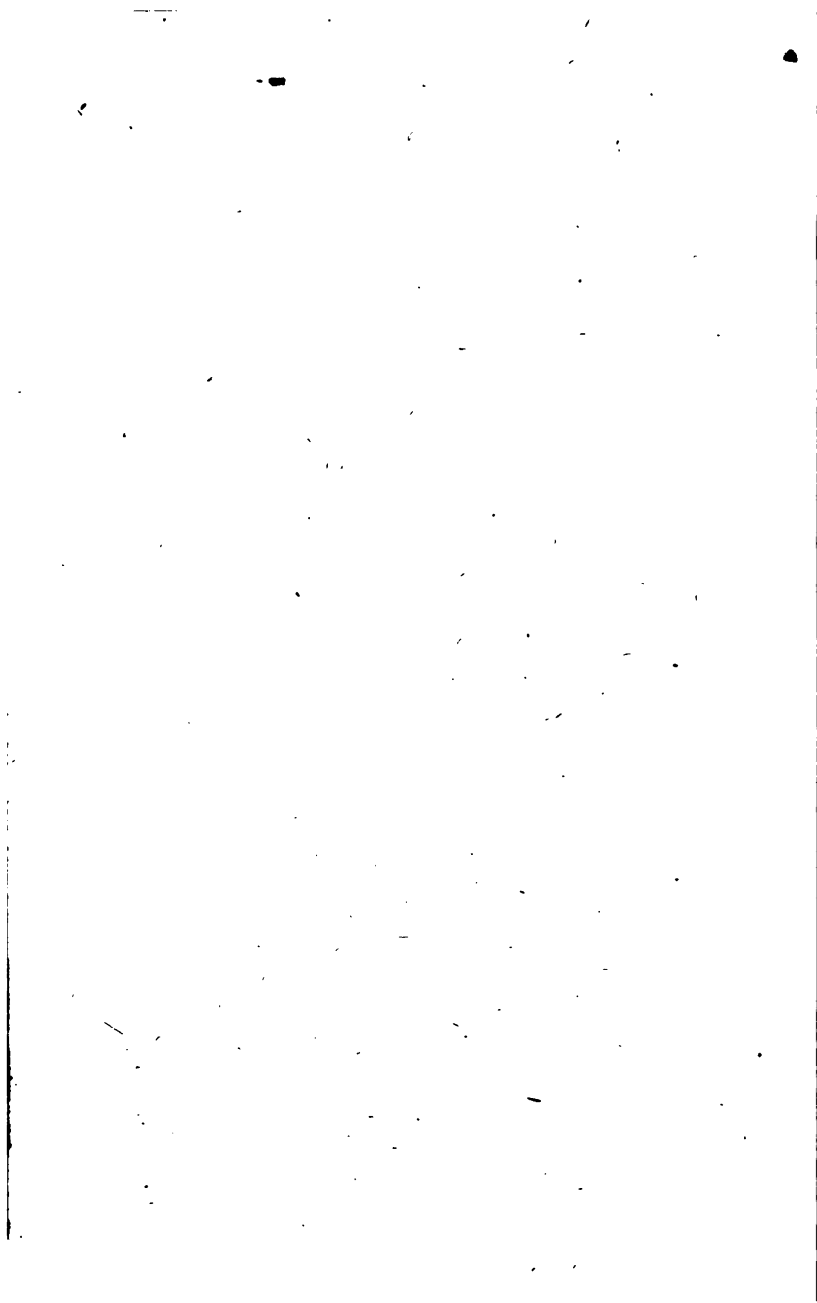
LES ROIS , <i>Ode</i> ,	109
Vers sur la traduction du Traité de la Mort , par Sherlock ,	107
Description poétique du matin ,	108
Le Monde poétique ,	111
In-promptu à une Dame de 80 ans ,	115
Fragment d'une Épître à Uranie ,	116
Réponse à une Dame qui demandoit qu'on corri- geât ses vers ,	117
L'Amour & les Nymphes , <i>Ode Anacréontique</i> ,	118
L'Amour papillon , <i>Ode Anacréontique</i> ,	120
Les Poëtes Lyriques , <i>Ode</i> ,	121
Vers à Madame la Marquise de P****	123
Madrigal ,	130
Les petits Trous , <i>Conte</i> ,	ibid.
Chanson ,	131
LES QUATRE PARTIES DU JOUR ,	132
LES QUATRE SAISONS , <i>Poëme</i> ,	147
Invitation à Zéphise ,	208
Les Amours infortunées de Myfis & de Zara , <i>Romance</i> ,	209

FIN DE LA TABLE.









B. D. 1689/7. 5.10.228





